

LES
HVICT DERNIERS

LIVRES DE LA HENRIADE, CON-
TENANS LES FAICTS MERVEILLEVX DE
Henry, Roy de France & de Nauarre, quatriesmede
ce nom, & des Princes & Seigneurs Frāçois, qui l'ont
accompagné à la poursuicte des Espagnols, & autres
ennemys coniuerez de son Estat, desdiez & presentez à
sa Majesté en son Chasteau dudit Bloys.

*Par Sebastian Garnier son Procureur General, en son
Conté & Bailliage de Bloys.*



A BLOYS,

Chez la Veufue GOMET, Imprimeur du Roy,
ruë du Puits du Cartier.

Avec permission dudit Seigneur.

M. D. XCIII.





AV ROY MON SOVVERAIN

SEIGNEUR.



SIRE,

La vertu à tant de puissance que ceux qui en sont douez, semblent tellement charmer les esprits des hōmes, qu'ils les contraignent a entreprendre choses qui autrement seroient qu'asi impossibles, ce que j'ay cognen en moy estre veritable, car depuis le iour que ie vis la courtoisie, dont il pleu à vostre Majesté vser en mon endroit à vostre retour de Tours, repassant en ceste ville pour aller retrouver vostre armee, (le Roy dernier encores viuant) ie fuz tellement espris de la grandeur de vos conceptions, que deslors ie proposé me desdier du tout à coucher par escrit vos faiçts genereux, & des Princes & grands Seigneurs qui vous ont suiuy à la deffence de ce desolé Royaume, contre la fureur Espagnolle & autres adherans & complices, perturbateurs & ennemys coniurez de vostre Estat, à ce que vos noms demourans immortels, la souuenance en soit perpetuellement engrauce au Temple de memoire, car quelle plus belle recompence SIRE pourriez vous

EPISTRE

esperer de tant de traux que vous prenez iour & nuict, exposant vostre vie liberallement aux plus grands dangers, sinon la memoire eternelle de vos biens faiçts, & par quel moyen, si ce n'est par les escripts de ceux qui vous sont affectionnez, sans lesquels en peu de temps la memoire en seroit perduë. Qui sçauroit maintenant la proüesse d'un Hector, la hardiesse d'un Achille, l'assurance d'un Dyomedes, les ruses de guerre d'un Vlysse, la force des Ajax, le conseil d'un Nestor, & d'autres infinis grands Seigneurs, tant Gregeois, que Troyens, sans Homere? Voilà pourquoy SIRE, le filz d'Olimpie Alexandre le grand, estant arriué au lieu ou Troye auoit esté autresfois, & ayant trouué le monument soubz lequel les cendres du filz de Thetys, & de son amy Patrocle auoient esté mises, & voyant leurs effigies representatiues de leurs personnes, commença à s'escrier deuant tous les asistans! O toy heureux Achille, d'auoir trouué en ton viuant vn si fidelle compagnon d'armes, & vn si bon escriuain qu'Homere: sans les carmes duquel la memoire de tes faiçts eust esté submergee de long temps au fleuue d'obliance, c'est celà SIRE, qui m'a faiçt (comme estant ensepueley en vn profond sommeil) resueiller en sursaut, pour entreprendre si haute entreprise, laquelle il m'estoit im-

possible d'executer fans l'affection extreme que i'ay tousiours eu vers vostre Majesté, comme les effects en ont si deuant donné tesmoignage, & que mes escrits en rendront à la posterité, vne partie desquels i'appends à vos pieds, & si i'entens qu'ils vous soient agreables ce me fera occasion de mettre les huit premiers liures en lumiere, faisans mention principalement de vos conquestes, depuis vostre aduenement à la couronne iusques à la bataille Diury, pour apres rediger par escrit les faicts de ce diuin Seigneur, qui est maintenant aux cieus duquel vous SIRE, & tous les Princes du sang auez pris vostre Origine, & d'autant que ie scay auoir infinis ennemys & enuieux, pour m'opposer ordinairement à ceux qui detractent de vous, & deffendre en tous lieux vostre iuste querelle, mesmes des principaux qui me deuroient supporter estans mes superieurs, ie me couvriray tousiours de vostre bouclier, que i'estime plus que les fors boucliers d'un Dyomedes, où d'un Ajax, tant reschanterez par l'escriuain de la guerre Troyenne, afin que ie puisse sans d'estourbier & en patience continuer les escrits que i'ay entrepris faire, des voyages faicts par vostre dit ayeul contre les Sarrazins infidelles, & de tous les Roys de France, qui sont sortis de luy iusques à vous SIRE, ne cherchant au-

EPISTRE

tre recompence de tous mes labours, que la continuation de vostre bonne grace, & bonne affection en mon endroit, priant Dieu.

SIRE, qu'il vous vueille donner en brief la victoire de tous vos ennemys, & vous inspirer à en faire faire punition si rigoureuse, que ceux qui la verront y prenās exemple, soient tellement detournez de ce mauidict party, qu'ils vous rendent l'obeyssance que tous bons subiects doiuent à leur Roy legitime, & qu'il vous face la grace de regner autant que ce Roy duquel vous estes descendu, pour apres ayant paracheué le cours de vostre vie, estre faiçt participant avecques luy de la gloire eternelle, De Bloys ce 26. de Mars 1593.

*Le tres-humble & tres-obeissant seruiteur
de vostre Majesté Sebastian Garnier vo-
stre Procureur à Bloys.*

Paul Garnier Lieutenant de la Preuosté,
à l'Autheur son Frere.

Sizain sur l'Anagramme de son nom.

Sus mon frere courage

Ne crains des ennemys

La furieuse rage.

Contre toy au champ mis

Quelque part que seras

BIEN GARANTI SERAS



SVR LA HENRIADE DE
SEBASTIAN GARNIER.

SONNET.

A Vtre que toy ne deuoit entreprendre,
Docte GARNIER, vn œuure si hautain,
Il estoit deu a ton esprit diuin
De l'entreprendre : & parfaict nous le rendre.
Vn chacun peut chanter vne Cassandre,
Vne Cipris, vn amour fier, & fin:
Il est aisé de dresser vn dizain
Ou vn rondeau de quelque rime tendre.
Mais de bastir vn œuure plain d'honneur
Plein de trauail, de peine, & de labour,
Cest à toy seul, qui seul est né Poëte.
Aussi Phoebus qui te donne le pris
Seul t'a choisi pour faire ces escrits,
Dignes enfans de ta Muse parfaicte.

Au mesme.

VN seul Homere a faiçt, vne seule Illiade,
Vn seul Virgile à faiçt, la seule Æneïade,
Vn seul GARNIER a faiçt, vne seule Enryade,
En Grece, en Rome, en France: vn Grec, Romain, François,
Ont immortalizé par leurs vers, trois grands Rois,
Et trois grandes citez, Athenes, Rome, & Bloys:
Mais le Grec, le Romain, n'estoient François. GARNIER
Est Grec, Romain, François, & des François premier:
GARNIER donc plus parfaict est digne du Laurier.

Iacques Pean Aduocat a Bloys.

SONNET.

GARNIER, eslois toy, ie veu voler ta gloire
 Sur le mont Pimplean, & des plus grands esprits
 Tu as ravi le cœur, par tes doctes escrits:
 Ton nom est engraué au Temple de memoire.
 Tu fais enfler les flots du riuage de Loyre,
 Ta veine surpassant de l'Homere le pris,
 Apalon mesme c'est de ton honneur espris,
 Sur tous chantres Diuins te donnant la victoire,
 Tu n'as comme enuieux rien desrobé d'autruy,
 Tu es seul l'inuenteur, qui nous as ce iourd'huy
 Presenté les combats, & la vertu Gaulloise
 De Henry de Bourbon; nostre Roy souuerain,
 Tes ruisseaux sont puissés du ruisseau Castallain,
 Tu es le commendeur de la Muse Françoisse.

LEONA. PASTOV.

SONNET.

Que ie suis ennemy des Autheurs, qui s'arrestent
 Par curieux escrits à vouloir rediger
 Vne Histoire estrangere, afin de negliger
 Ce que les leur chez eux sans peine leur apprestent:
 Comme eux de leur Pays, bien souuent ce qu'ils traictent
 Est esloigné du vray, & souuent l'estranger
 Ainsi qu'en vne tour retiré du danger
 Chante vn embrasement que mille autres regrettent:
GARNIER, n'en est ainsi, qui des pieds de son vers
 Poursuiuant des François les gestes si diuers,
 Visite sa patrie en extreme souffrance:
 Escruiant, avec l'ancre il verse mille pleurs,
 Et ne sçait on au vray, tant il sent de douleurs,
 Lequel est plus troublé son esprit, où la France.
 Fillicul l'aisné.

SONNET.

Mars contraire aux neuf Sœurs, cognoissant nostre France
 Fertille en beaux esprits que la paix esleuoit,
 Jaloux de sa grandeur, estima qu'il pouuoit
 Y semant la discorde, y semer l'ignorance:
 Il s'arme a cet effect, & poursuit à outrance
 Par chascune Cité les plus doctes qu'il voit.
 Quand Pallas sceut qu'à Bloys vn seul homme elle auoit
 Bastant, pour le frustrer de sa vaine esperance:
 C'estoit ce grand GARNIER son ferme ravelin,
 Armé de sa Gorgon, de sa doctrine plein,
 Muny, pour tout fossé de profonde science:
 Cesse donc ta furie: He Mars que pense tu?
 Ce Bastion Garni ne peut estre abbatu,
 Qui pour marre, a Maron, pour terrasse, Terence.

AUTRE SONNET.

L'Vn despeint en ses vers vn rustique Paysage,
 L'un espoit en son cœur d'un plus noble desir,
 Pour son œuvre enrichir: aymera mieux choisir
 Les discours serieux du Philosophe sage.
 L'autre n'auré des traïs de quelque beau visage,
 Nous figure l'amour, comme il le veint saisir,
 Et d'un air triste d'oux souspire le plaisir
 Qu'il reçoit languissant en son libre seruage.
 Mais de tous les escrits qui iamais furent faités,
 Tes Guerriers (mon GARNIER) me semblent plus parfaits
 Qui chantent de BAIART la race genereuse:
 En sa faueur aussi, Pegase le cheual
 Te prodigua les eaux de son sacré canal
 Pour rendre en ce discours ta veine plus heureuse.

Michel Filleul.

SIZAIN.

*S'*Estime arrogamment quelque braue Poète:
*S*Bastissant sur son œuvre un immortel renom,
*T*irannise son ame a publier son nom:
*A*nimé d'un vain los qu'en soy mesme il appete.
*G*ARNIER aura l'honneur, qui nira ses escrits!
N'obtenir par sur tous à bien dire le pris?

Quadrain.

Mon GARNIER, en tous lieux,
Il sera de ta gloire,
Maugré les enuieux
A iamais faiët memoire.

Clau. Bil. fe. de l'Au.

AD SEBASTIAN. GARNERIVM,
RROCVRATOR. REGI. BLES.

EPIGRAMMA.

*C*Vm tua GARNERI languescens pondere rerum
Et studiis legum mens agitata iacet,
Erigitur lætos Musarum nacta recessus,
Otia sic quærens, otia inepta fugit.

Ioan. Pepini.

Quatrain de l'Authcur.

*T*oy qui te mesle de reprendre
Mes escrits : fais moy tant de bien,
Que ie puisse de toy aprendre,
Ie ne garde , tu ne sçais rien.



LE NEVFIESME

LIVRE DE LA HENRIADE DE-

DIE' AV ROY DE FRANCE ET DE

Nauarre, HENRY DE BOVRBON,

quatriesme de ce nom.

PAR SEBASTIAN GARNIER, son Procureur General en son Conté, & bailliage de Bloys.



RAY-IE assez chanté les reprises des villes,
Des fors & des Chasteaux, que les fureurs ciuilles
Auoient fait reuolter : remises en la main
De HENRY de Bourbon nostre Roy souuerain.

Cest maintenant qu'il faut que volant d'une

Mon courage enflammé d'un incroyable zele *(autre aile*

D'un stile plus enflé leuant en luy mon cœur

Je redige en mes vers par escry la valeur

Qu'il monstra combattant au milieu de la plaine

Du Champ de Saint André contre le Duc du Mayne

Et ses fiers Espagnols : les champs teincts & mouillez

Du noir sang espendu de ces escrouellez,

Les Corbeaux leurs seruans de tombe & sepulture

Après de leurs vils corps auoir pris la pasture,

» Vray iugement de Dieu Puissant & infini

» Qui ne laisse iamais le meschant impuni

» Car d'autant que son ire a la vengeance est lente

» D'autant la peine aussi en est plus violente.

Proposition
sō-
maire
du pre-
sent œu-
ure.

Voulant donc racompter des le commencement
 Le milieu, & la fin, & puis l'euement
 De ce sanglant combat : Muses Pyerienes
 Qui se sourniez aux bors des mentenses fontaines,
 Iene veux abuzé vers vous auoir recours
 Implorant peur maider vostre foible secours,
 Vous estes propres sœurs a ceux qui de mensonges
 Barbouillent leurs papiers de fantosmes & songes,
 Trouuans en leurs esprits dix mille inuentions
 Transportez & conduictés par leurs affections,
 En comptant les defis les assaux les allarmes
 Du petit Cupidon, les impudiques armes,
 Les brandons flamboyans de l'infame Cypris
 (Ordinaire subiect de leurs si beaux esprits.)

Mais a toy qui iadis vn bergerot champestre
 En ce bel art sacré le rendis parfait maistre

Inuoca-
 tion du
 nom de
 Dieu.

Apres qu'il eut d'un coup de la fonde getté
 Du Geant Philistin abatu la fierté.

Te priant inspirer enflammant ma Poictrine
 Mon esprit comme a luy d'un fureur Diuine
 Que ie puisse hautement racompter les bienfaictés
 Que tu as ce saint iour a nostre Prince faictés.

Car de vouloir compter les faictés des Capitaines
 Qui l'accompagnoient lors : seroit perdre mes peines
 Impossible de tout : non mesmes si iauois
 Vng estomach de fer, cens bouches, & cens voix.

Ha que puis-ie sans toy, qui es de la doctrine
 Et de la verité la celeste origine?

Fais moy donq aujourd'huy mon Dieu tant de faueur
 Que d'emmieller ma voix de la douce liqueur
 De tes ruisseaux sacrez : pour faire qu'en ta gloire
 Je chante le discours au vray de ceste Hystoire.

Et toy divin HENRY qui par ton ha ut renom,
 Fais voler iusqu'au bout de la terre ton nom,
 Assiste moy aussi : & d'un second Zephire
 favorise les airs de ma foiblesse Lyre.
 Afin qu'en surhaussant de ses fredons le cours,
 Je puisse eterniser ton los en ce discours
 Que ie t'ay consacré, sans que la palle enuie
 Escume sur mes vers l'infornelle furie
 De ses hayneuses dens : & sous l'authorité
 De ton royal aduen, mes vers en liberté
 Puisse d'un cours enflé publier tes louanges
 Jusques aux nations qui sont les plus estranges,
 Tes triomphans l'auiers tes furieux combats,
 Ou le grand Dieu des Dieux a fait voir par ton bras
 Les merueilleux effets de sa force infinie
 Ramenant du cercueil nostre Franre a la vie.

Ha ne tesloingne pas grand Monarque de loin
 De moy ton seruiteur : me laissant au besoin,
 Pendant que i'escriray au milieu des allarmes
 En ta ville de Bloys tes celestes faits d'armes.

L'aurore gratuite en son beau teinct vermeil
 Ne s'estoit esueillee encor de son sommeil,
 Afin de denoncer messagere scauante
 Du iour proche aduenir la lumiere esclarante,
 Qu'on voit le Roy debout, sans que le somme heureux
 Luy eust tant soit peu clos les paupieres des yeux,
 N'ayant en son esprit que soldars que gendarmes,
 Que combats, & assaux, qu'embusches & allarmes,
 Commandant d'un langage en courage animé
 A un chacun des siens de se tenir armé
 Si tost qu'il seroit iour tant soldars que gendarmes,
 Gendarmes a Cheual, Soldars avec les armes.

Dedica
 ce de ce
 Poëme
 au Roy
 de Fran
 ce.

Narra
 tion.

Q'on teint aussi tost prests a monter ses cheuaux
 Qui du furieux Mars sçauoient mieux les trauaux
 De long temps endurer : ses Cuiſſots, sa Cuyraſſe,
 Ses Brassarts, son armet, avecq sa coutelace.

Cela faiçt enflammé du ſainct deſir des Cieux
 Se met a deux genoux, leuant en haut les yeux,
 Et faiçt au Roy des roys sa deuote priere
 Son fidelle Achatés quelque peu a costiere
 Ce grand Pleſſis Mornay : qui en tous ses hazars
 Auoit acompagné ce fauory de Mars,
 Lequel doçte en tous ars oultre-l'experience
 Des armes qu'il auoit reluiſoit en prudence.

Le point du iour venu Princes & Mareſchaulx
 Capitaines & chefs & autres principaux
 De l'armee du Roy : commencent a se rendre,
 Pres de sa Majesté, pour son vouloir entendre,
 Lesquels ayans congneu la iuste volonte
 De ce Prince remply de magnanimité,
 S'arment depuis les pieds iusqu'au haut de la teste
 Pour se contregarder des coups de la tempeſte
 De ce grand Thracien qui uuide les debatx
 Par le ſang eſpandu des hommes aux combats.

Deſieuent cela faiçt : mais quoy a la ligere,
 Les viuandiers du camp demourez en arriere,
 Et bien heureux celuy qui peut trouuer du Pain
 (Tant soit il grand Seigneur) pour appaiser sa faim,
 Car ceux du plat pays soit qu'ils euſſent de crainte
 De ces mauidicts ligueurs iuſtement l'ame attainte,
 Ou bien fauoriſans leurs perfides deſſeings
 Auoient tout enleué des lieux circonuoisins
 Le Pain, la Chair, le Vin & portez en la plaine
 Ou estoient lors campez Aiguemonð & le Mayne.

Necessi
 tez de
 viures
 au cãp
 du Roy.

Ha cependant bon Roy que monstrant la vertu
De laquelle tu es de long temps reuestu

Tu mange du pain noir en prenant patience
Avec les principaux Seigneurs de nostre France,
Pour ton boire coutant d'auoir tant soit peu d'eau
Pour estancher ta soif soit de Puis ou ruisseau,
Et que ton preux soldat patient se contente
D'un morceau de pain bis que le lieu luy presente.

Le Lorrain au contraire estoit friandement
A sa table serui de tous mets amplement
Tant de chair que poisson, ayant pour sa viande
Le Phaisant d'ordinaire, & la Solle friande.
Le boire de sa bouche estoit vn' plaisant vin
Qui passoit en bonté le Nectar tant diuin
Breuage appartenant a la Troupe celeste,
Et dont on celebroit leur plus celebre feste
Qu'il auoit fait venir des constaux de Couffy
Il ny auoit long temps, d'Arboys, de Beaune aussi,
Tant pour luy que pour ceux qui estoient de sa suite
Qui de ses gens auoient la charge & la conduicte.

Ayant donques repeu les soldars de nostre Ost
Du peu qu'ils auoient lors : on les vid aussi tost
Tous bien deliberez en armes sur les plaines
Se regeans a l'abry des Royalles enseignes,
S'en allans rendre droict au rendez-vous donné
Comme il auoit esté des le soir ordonné

Nostre Roy cependant conuoiteux de congnoistre
L'estat de l'ennemy: va pour le recongnoistre
Sur vn Cheual de pas suiui de peu de gens
Qui estoient toutesfois des plus fors & vaillans
De toute son armee : armé à la ligere
Son espee au costé, qu'il porte d'ordinaire.

Sobrie-
té & pa-
tience
du Roy
& de ses
gens.

Abon-
dance
de vi-
ures au
camp
de l'en-
nemy.

Le Roy
va pour
recon-
noistre
l'enne-
my.

Et s'approcha si pres qu'il pouuoit a loisir
 Reconnoistre l'estat sans auoir des plaisirs
 Du Ligueur ennemy : estant sur vne croupe
 Ralliant peu a peu son orgueilleuse troupe,
 Les cheuaux d'un costé d'autre part les soldarts
 Se venans droict ranger deffous leurs estendars.

Le Roy
 retour-
 ne.

Ce fait droict s'en reuient retrouver son armee
 Qui de combattre estoit tellement enflammee
 Qu'on n'eust peu dire plus, tant elle auoit au cœur
 Enracinee auant la hayne du ligueur.

Car quoy que les soldars courageux de nos bandes
 Eussent receu du temps incommoditez grandes,
 Couches toute la nuit pour l'extreme froideur
 Qui pouuoit a bon droict refroidir leur chaleur,
 Toutesfois ayans eu la nouvelle certaine
 Que le Roy estoit ja a cheual sur la plaine,
 Furent tous tellement ravis d'un tel plaisir
 Et de combattre espris d'un si ardent desir
 Que la peine & le mal de la nuit precedante
 S'en va d'eux tout ainsi qu'on voit l'ombre passante.

Le Roy commenda lors a tous ses Escuyers
 Se tenir pres de luy, avecques ses coursiers,
 Et qu'on luy apportast les coustumieres armes
 Dont il souloit saider aux assaux & allarmes.

Ce qui fut soudain fait, car ses cheuaux guerriers

Pluui-
 nel,
 Riue,
 Roche,
 Escuy-
 ers du
 Roy.

On vid aussi tost prests conduicts des Escuyers
 Pluuiel, Riue, & Roche, attendans sur la plaine
 Les troupes s'auancer pour combatre du Mayne.

Au mesme temps le Roy deust l'armet liger

Qu'il auoit pris sur luy pour aller voltiger,
 Et reconnoistre tout l'estat la contenance
 De l'ost de l'ennemy: l'assiette, l'ordonnance

DE LA HENRIADE.

De ses gros bataillons : Et print sur son chamoyz
Pour filé de fin or un plus puissant Harnoys
Pour soutenir les coups : entre autres sa cuirasse
Qu'il mist incontinent sans bouger de sa place
Forgee de nouveau dans le pays de foix
Par un qui se vantoit estre yssu autresfois
Du forgeron Vulcan : qui pour gaingner la grace
Du Roy luy auoit fait ceste bonne cuyrassé,
Et aussi estoit il entre les Armuriers
Retenu le premier, soit de Foix ou Pasmiers.

Ceste Cuyrassé estoit a la veue admirable
Et d'un art noppareil : presque du tout semblable
A celle que Vulcan le boyteux feist iadis
Pour aller contre Hector au preux fils de Thetys
Achille Pellean : Et estoit un chef d'œuvre
Fait tout expressement de n'aguere a l'espreuue,
Surpassant en valeur par sa trampe. Et bonté,
Tout autre que iamaisen France auroit esté.

Il ceingnit par dessus une forte ceinture
Façonnée a l'entour d'une belle bordure,
Construicte par l'ouurier d'un riche passément
Les boucles d'un fin or agencez proprement.

Puis pend a son costé une puissante espee
Qui dans le Fleuve Stix auoit esté trampee,
Faicte d'un fin Acier du Pays de Damas
A la forme Et façon d'un tranchant coustelas.

En beaucoup de Pays le bruit Et renommée
Entre les Villageoys de Gascongne est semée
Que cestoit Durandal : (l'espee de Rolland)
Recongneu en son temps le plus fort Et vaillant
De tous les Pallatins du Royaume de France
Ne trouuant son esgal en prouesse ou vaillance.

Le Roy
change
d'armes

Armes
D'Achi
le, Ho-
mere :
Iliade.
18. liure.

Espee
du Roy.

Mais qui fut a la fin , n'y ayant rien si bas
 Qui se peüst affranchir du naturel trespas
 Surpris par trahyson au destroiect des montaignes,
 Ne se doubtant de rien retournant des Espagnes
 Luy & les siens deffaict au bas de Roncevaux,
 Apres auoir souffert incroyables trauaux,
 Qui fist pres de sa fin ces piteuses complaints,
 Ses yeux leuez aux Cieux , ses mains ensemble ioinctes,
 Regretant en son cœur , luy seulet en ce val,
 Las principalement Charles, & Durandal.

Faudra-il cy apres qu'un Payan infidelle
 Te possede apres moy ha gentille allumelle?
 Charlemagne mon Oncle , o Dieu qu'elle douleur
 Tu auras entendant mon desastre & malheur!
 Ie te plainct plus que moy, sçachant la mort cruelle
 De ton nepueu Rolland : que'lle triste nouvelle!

Com-
 plaintes
 de Rol-
 land
 mourât

Et toy fort Durandal faudra il que la main
 Te manie apres moy d'un Payen inhumain?
 Faudra-il des-ormais que le Chrestien fidelle
 Sente ta pesanteur par la main infidelle?

O Dieu qui es la haut si tu as quelquefois
 De ton pauure Rolland ouy la triste voix,
 Entens Seigneur entens la deuote priere
 Qu'a present ie te fais , qui sera la derniere
 Qui est que Durandal ne tombe par les ans
 Cy apres dans les mains, de ses maudicts Payans
 Ennemys de ton nom : parfaictes ces complainctes,
 La voix luy deffaillant il met fin a ses plainctes,
 Luy estant deffaillie , il omit ausi tost
 Vne voix pres de luy vsant de tels propos.

O gentil Cheualier le Tout-puissant te mande
 Qu'il a ouy la voix de ta iuste demande,

Et qu'apres

Et qu'après sept cens ans un Monarque sera
 Entre les mains duquel Durandal tombera,
 Monarque aymé de Dieu, yssu du sang de France,
 Qui prendra de ta mort sur l'Espagnol vengeance,
 Car passant ces destroiets il mettra sous les loix
 Ce peuple bazané du Sceptre des François
 Et ne se trouuerra Cheualier en ce monde
 Qui en ses haux exploicts le vaille, ou le seconde,
 Sur tout tenant sa foy, craignant Dieu, du tout bon,
 Aussi portera il le surnon de B O U R B O N,
 Alors & non plustost Durandal ton espee
 On verra derechef dedans le sang trampee
 Du superbe Hespagnol: & sera mention
 Plus que iamais ne fut de toy & de ton nom.

Ayant l'Ange acheué sa diuine parolle
 Vers la voulte du Ciel aussi tost s'en renolle,
 Laisant dessus le champ, les membres & les os
 Du Palatin Rolland Decedé en repos,
 Enleuant avec luy de ce Comte fidelle
 L'ame la haut aux Cieux, en la ioye eternelle.

Or ce bon constelas depuis trois ou quatre ans,
 Seulement, fut trouué, par quelques anciens
 Caché en un Rocher en fouillant quelques mines
 (Au bas de Roncevaux) qui d'eulx estoient voisines
 Et tous d'un mesme accord en firent un present
 Au Seigneur du Pays appellé Myosant,
 Qui en fut fort ioyeux. S'estonnant en son ame
 D'ou pouuoit procedder une si vieille lame,
 Qui quelque temps apres, la donna de bon cœur
 A H E N R Y de Bourbon congnoissant sa valeur.
 On peut par la congnoistre a la fin acomplie
 Apres un si long temps si belle prophetie,

L'Ange
 s'appa-
 roist à
 Rollad.

Mort
 de Rol-
 land.

Duran-
 dal ve-
 nu en-
 tre les
 mains
 du Roy.

Ne se trouuant vn Roy, sous la voulte des Cieux
 Qui soit en faicts & dictz moins que luy vicieux,
 Et qui ait plus au cœur parfaitement emprainte
 Du grand Dieu Souuerain l'amour parfaicte & crainte.

Or cela estant faict ce grand Roy demanda

L'escuyer Foulebon : auquel il commanda

Qu'il luy feist tenir prest ce bon Cheual de guerre

Que luy auoit donné la Royne d'Angleterre

Par present signalé : Cheual, doux gracieux

A panser à monter, mais le plus furieux

Au combat qu'on vid oncq : d'une telle allegresse

Qu'il eust passé les vents a courir de vitesse.

Et aussi estoit il de la race venu

De ce Bayard qui fut si chèrement tenu,

Charlemaigne viuant : qu'encores la memoire

En est toute recente en nostre vieille Histoire.

Qui tant & tant de fois sur tous cheuaux de pris

Auoit eu en son temps a la course le pris,

Qui n'a eu son pareil, soit que soit en vistesse,

Ou bien en combatant au milieu d'une presse,

Ayant plus de cent foys au plus fort des dangers

Sauué le fils d'Aimon avec ses pieds ligers,

Sur l'heur mesme duquel Charlemagne eut enuie

En se resouenant de sa passée vie,

Congneissant la velleur, & les faicts merueilleux

Que s'estant plusieurs fois trouué en diuers lieux

Il auoit exploité : soit aux charges de guerre,

Ou en tournois publics qui se faisoient en terre,

Car ne pouuant celer la hayne & le desdain

Qu'il auoit de long temps contre ce Prince humain

Regnault de Montauban : qui domptant son courage

Estoit allé (deuot) au saint pellerinage

Foule-
bon Es-
cuyer
du Roy.

Du Sepulchre sacré : donne commandement
 Aux siens d'exécuter son vouloir promptement,
 Qui estoit qu'il vouloit a iamais de la gloire
 De Regnault, & Bayard, obscurcir la memoire,
 Et qu'ils eussent a prendre un chable & fort licol
 Pour lier une meulle au fort & puissant col
 De Bayard : le gettant dedans la mer profonde
 A l'abandon des vents, des vagues, & de l'onde.

Ce qui fut aussi tost accompli par ses gents
 Se monstrans seruiteurs pour l'heure diligents
 Mais Dieu qui a le soin de la terre ou nous sommes

Des pauvres animaux aussi bien que des hommes,
 Ayant compassion de ce braue Cheual

Qui pour auoir esté si fidelle & loyal
 Vers son maistre & seigneur estoit en telle peine,
 Le voulut preseruer d'une mort si soudaine:

Et fist tant courageux resistant a la mort

Qu'il paruint a la fin a nage sur le bord

D'un haure, qui estoit en l'ysle d'Angleterre,

N'en pouuant presque plus ou il pris ferme terre,

Ou estant abordé les hommes du pays

Voyans ce beau Cheual, furent tous esbahis,

Et Principalement de voir au col pendante

De ce puissant Bayart ceste meule pesante.

Et le vont rapporter a leur Roy bien-heureux

Qui lors paisiblement regnoit en paix sur eulx

Qui voyant ce Cheual : grandement s'emerveille.

Pour n'auoir iamais veu une telle merueille.

Et ayant contemplé a laize, & a repos,

De ce puissant Bayard les membres & les os,

Il luy fist deliurer ceste meule pesante

Qu'il auoit a son col, ia demy mort pendente:

Commendant qu'on le mist aux haras des Chevaux

Le che- De toute l'Angleterre estimez les plus beaux,
 ual du Et qu'on n'espargnast rien pour le faire refaire
 Roy ve- De ce que l'on verroit luy estre necessaire,
 nu de la De ce braue Bayart le cheual descendit
 race de Céluy dessus lequel nostre Roy combatit.
 Bayard.

Si tost que nos soldars qui n'attendoient que l'heure
 Que le canon tirast, pour sans plus de demeure
 Partir de leurs quartiers : entendirent le son
 Qui auoit esté dit, (mot du guet du canon)
 Chacun a l'œil au guet, tout bransle & tout remue,
 Voyant que du combat l'heure estoit ia venue,

Non autrement qu'on voit les ondes de la Mer,
 Poussées par les vents, flotter, & reflotter,
 Ou bien comme l'on voit les petites auettes,
 Qui vont pour recueillir la douceur des fleurettes
 Aller & reuenir bourdonnans par les champs
 Sentans le renouueau du gratieux Printemps,
 Pour apres l'éporter au creux de leurs ruchettes
 Se retirans le soir en leurs douces chambrettes.

Compa
raison.

Et tout ainsi qu'on voit en bel ordre voler
 Les escadrons carrez des Grues parmy l'air,
 De leurs aisles fendans les plus espesses nues
 Voulans s'en retourner en leurs terres congnes,

Compa
raison.

Tout ainsi voioit-on armez de toutes pars
 En bel ordre dressez gendarmes & Soldars,
 A la teste marchans les chefs & Capitaines,
 D'un pas graue assurez dessus les larges plaines,
 Sur tous lesquels estoit nostre Roy genereux
 Paroissant entre tous admirable en leurs yeux,
 La splendeur, la façon, de sa diuine grace,
 Rendant chacun espris de sa Royale face,

Esmonuant leurs esprits tellement & leurs cœurs
 Qu'ils se reputoient ia les maistres, & vainqueurs.

Dés dix heures matin fut toute preste armee
 Sur le champ ordonné de poinct en poinct l'armee,
 Gendarmes & soldars bouillans d'ire & fureur
 Qu'ils ne sont ja aux mains avecques le Ligueur,
 Attentifs a ouir les disertes harangues
 Qu'un chacun de leurs chefs leurs faisoient en leurs langues.

Le Ligueur ennemy ja si fort s'auançoit,
 Que le soldart Royal sur le champ l'apperçoit,
 Ses armes, son Harnois, son Espée tranchante,
 Frappée du Soleil de loin resplandissante,

Non autrement qu'on voit le feu en quelque coin
 De la Forest de Bloys apparouissant de loin,
 Qui faisoit un tel bruit, & si grande crierie,
 Que l'air en retentit de la proche prairie.

Et autant que l'on voit ornex de belles fleurs
 Les prez au mois d'April de diuerses couleurs,
 Autant pouuoit on voir de Ligueurs en langages
 Et en mœurs differans : mais d'accord en leurs rages,
 Qui est de ruyner quoy qu'il doine aduenir
 Ce Royaume puissant, loin de le maintenir,
 L'a vous voiez mesler les troupes d'Allemagne,
 Les bandes de Lorrains, de la Flandre, & d'Espagne
 Avecques les Vualons : Sauoyards, Piedmontoys,
 Tous ennemys iurez de l'estat des François.
 Ayans ja fait entr'eux de long temps le partage
 Sans le vray heritier d'un si bel heritage.

Las les pires estoient les François mutinez;
 Qui sans discretion batailloient obstinez
 Contre leur propre Roy : mais qui de leur malice
 En recepuront en fin le merité suplice.

l'armee
 royalle
 dressée.

L'enne-
 my pa-
 roist.

Compa
 raison.

Et toy fin Espagnol qui par ton or soubs traictés.
 De HENRY nostre Roy les naturels subiects,
 Tu ne seras long temps avec ton entrepryse
 Que tu as faussement sous le pretexte prise
 De la Religion : sans en estre puny,
 Car pense tu que Dieu delaiassast impuny
 Telle meschanceté ? ie veux voir sur ta teste
 Retomber iustement ceste mesme tempeste
 Qui sur nous est tombee : & veux voir ton pais
 Avant qu'il soit quatre ans, par les Turcs ennemis
 Et autres Sarrazins, mis a sac & en proye,
 Qui laisseront expres les Pergames de Troye:
 Et comme Tamburlan apres qu'il eut defaict
 (Le fouldre des Chrestiens) le grand Turc Bayaret,
 Te mettra sous ses pieds, luy seruant descabelle,
 Abatant la fierté de ton ame cruelle,
 Si tu ne reconnois leuant en haut des yeux,
 Le grand Dieu qui congnois ton cœur ambitieux,
 Qui te fera sentir iusticier magnanime
 De tes cruels desseings la peine legitime.

Après que nostre Roy eut ses gents amassez
 Et qu'ils eurent esté en bel ordre dressez,
 Il reua derechef l'ennemy reconnoistre
 Qui commençoit de pres en la plaine paroistre,
 Qui s'esbahit de voir tant d'hommes & cheuaux
 Et voleter au vent tant d'estendars nouveaux.

Le Roy
 retour-
 ne de re
 chef re-
 cognoi-
 stre l'en
 nemy.

Tant s'en faut que nos gents pour ce perdent courage,
 Qu'au contraire le cœur leur accroist d'auantage,
 Ayans ceste esperance en ce grand Dieu des Cieux
 Qu'ils seroient ce iour la du champ victorieux,
 Et quoy que plus petits, en nombre, & en puissance,
 S'asseuroient toutesfois dompter leur arrogance.

O quel plaisir de voir marcher d'un autre part
 Nos gents si bien dressez quelque peu a l'escart
 Du superbe ennemy : de voir nostre noblesse
 Armee tout a blanc , plaine de hardiesse,
 Du haut iusques en bas , qui d'une grand ardeur
 Qu'elle auoit du combat bouillonna en son cœur,
 Offrant sacrifier voire sa propre vie
 Pour la protection de sa douce patrie,
 De voir dessus le champ nos soldars de pied coy
 Le retour attendans de HENRY nostre Roy,
 Resolus de monstrier par leur hardie audace
 Ne degenerer point de l'ancienne race
 De ces braues François : qui tant de fois ont mis
 Leur vie a l'abandon pour garder leur pays,
 Marchans d'un pas hardy sur la plaine guerriere,
 D'un visage asseuré , armez a la ligere

Si tost que nostre Roy eut esté de retour,
 Il se vint droict ranger au dedans du contour
 De son fort escadron : le premier ranc des Princes
 Des Contes, & Barons gouverneurs des prouinces.
 Qui tous vnis portoient Caualliers excellans
 L'ordre du saint Esprit : adextres & vaillans,
 Les chefs & principaux , en noblesse , & prudence,
 Et qui les plus auoient d'authorité en France,
 Ausquels il commença d'haranguer en ces mots,
 En les enuisageant leur tenant tels propos.

Vous scauez que l'heureux succes d'une iournee
 Ne depend pas de nous : mais qu'elle est ordonnee
 Du grand Dieu des combats : qui la met dans les mains
 De celuy qu'il luy plaist eslire des humains,
 Ils sont bien plus que nous , mais nostre cause est iuste,
 Au contraire la leur , est iniue & iniuste,

Coura-
 ge des
 royaux.

Haran-
 gue du
 Roy a
 son ar-
 mee.

Ils prennent faussement plains de rebellion
 Le pretexte sacre de la Religion,
 Les Eglises qui sont de tout temps ordonnees
 A prier l'Eternel : & qui sont prophanees
 Jusques a les brusler : n'est-ce pas tesmoing seur
 Quelle est de ces Ligueurs enflammez la fureur
 A l'encontre de Dieu: Couurans par leur faintise
 Leur pretexte maudict, faussement de l'Eglise,
 Non non celuy qui est regnant la haut aux Cieux
 Qui congnoist les desseings de ses pernicious
 Leur monstra les faisant renuerser contre terre
 Q'un subject ne doit faire a son Prince la guerre,
 Lequel nous deuons tous suplier de bon cœur
 Qu'il nous face auiourd'huy maistres du camp Ligueur.
 Quoy dict, il feist a Dieu d'une affection telle
 Sa deuote priere : & d'un si ardent zelle,
 Qu'elle estoit suffisante a esmoiuoir des Cieux
 Le vray maistre & Seigneur des hommes & des Dieux.

O bon Dieu qui entens la deuote priere

Priere Que te font les humains : ne deiette en arriere
 du Roy De ton Roy affligé la piteuse Oraison,
 le iour Car il en est Seigneur si iamais fut saison,
 de la ba J'ay tousiours eu en toy en toute mon affaire
 taille. Recours en mon ennuy, (ô saint & Diuin Pere,)

Qui m'as par tant de fois des mains des Estrangers
 Ramené sain & sauf eschappé des dangers
 Du milieu des combats : tu as la congnoissance
 Du profond de mon cœur par ta toute science.

Si tu congnois Seigneur que la guerre ie fais
 Pour espandre le sang ennemy de la paix:
 Ie veux mon Dieu, ie veux, que toute leur armee,
 Vienne droict dessus moy se ietter animee,

Couppable du malheur que ton peuple innocent
Par les effets diuers de la guerre ressent.

Mais si l'amour aussi que i'ay a la patrie
Et le salut commun me fait mettre ma vie
En un si grand hazard : fais par ta grand' bonté,
Que mon ennemy soit vaincu & surmonté,
Me donnant a bon droit dessus luy la victoire
Dont a toy en sera, & l'honneur, & la gloire.

Je te requiers aussi de bon cœur que le cours
Tu n'allonges, Seigneur, plus long temps de mes iours
Que tu reconnoistras que ie seray utile
A ce pauvre pays languissant & débile,
Et que le bien commun de toute Chrestienté
Sentira par effect ma bonne volonté.

Enuoie aussi, Seigneur, de ta voute celeste
Quelque signe qui soit a mes gents manifeste,
Que tu as soin de moy : me prestant ton secours,
Comme Dieu seul auquel i'ay tousiours eu recours.

Sa priere parfaite, on vid dessus la terre
Deuers la gauche main un esclair de Tonnerre,
Signe tres-euidant que sa sainte oraison
Auoit ja penetré la diuine maison
Du grand Dieu l'ance-fouldre : & que ceste iournee
Estoit en la faueur de HENRY destinee.

Aussi deslors courut entre tous les soldars
Qui estoient ça & la en diuers lieux espars,
Et generallement par toute nostre armee,
Tant a pied qu'à Cheual, le bruit & renommee,
Pendans que nostre Roy faisoit son oraison
Les mains ioinctes a Dieu en grand deuotion,
Qu'il estoit apparu au uen de tout le monde
Au dessus de son chef vne Couronne ronde

Signe
du Ciel
presageant la
proche
victoire
au Roy.

Des Estoilles du Ciel : combien que le Soleil
 Feust leué de long temps beau , luyfant , & vermeil,
 Qui est directement du tout contre nature
 Voir au milieu du iour vne telle figure.

Or voyant Ayguemont , le Roy , & tous ses gents
 Prosternez a genoux , vers Dieu s'humilians,
 Propos En blasphémant son nom , monstrant sa teste folle,
 d'Aigue S'adressant au Lorrain , luy tint telle parole,
 mont Voicy l'heure qu'il faut Mayne nous approcher:
 au Duc Car voila l'ennemy qui commence a marcher:
 deMay- Sus donc auançons nous , ceste armee Royale
 ne. Soit en nombre , ou valeur n'est a la nostre esgalle,
 Nous sommes trois , contre vn , & si tous nos soldars
 Sont en bon poinct armez , frais , dispos , & gaillars,
 Les siens sont harasser & fatiguez de peines,
 Qu'ils ont eu de l'Hyuer cheminans par les plaines,
 Je deuine & est vray , qu'une trablante peur
 De nous voir si pres deux tient ia saisi leur cœur.

Hé ne les vois tu pas , comme ils font leurs requestes
 Prosternez a genoux descouuertes leurs testes?
 Blasphemes du D'eux mesme espouuantez recourans a leur Dieu,
 Comte Qu'il les vueille estonner retirer de ce lieu?
 d'Aigue Prient tant qu'ils voudrons , car leur belle priere
 mont. Ne m'empeschera pas qu'aujourd'huy en arriere
 Ne les renuerse tous : ils ne sont gents pour nous,
 Prient tant qu'ils Voudront , enclinez à genoux,
 Nous verrons si leur Dieu leur prestant son oreille
 Les deffendant de nous fera ce iour merueille,
 Ils sçauront a leur dam si leur Pere Eternel
 Leur enuoirra secours des Anges de son Ciel.

Je leur feray sentir combien la main puissante
 Du Comte d'Aiguemont , en son ire est pesante,

Tu verras aujourdhuy mes deux bras rougissans
 Du sang que i'espandray des royaux languissans,
 S'ils osent s'opposer a la force d'Espagne,
 Laisans de leurs corps mors couuerte la campagne,
 Auquel le Duc de Mayne aussi tost luy respond,
 Tu ne sçais pas encor, ô Comte d'Aiguemont:
 Que c'est de la vertu des chefs & Capitaines
 Que tu vois conduissans ces troupes par les plaines,
 Combien que nous soyons en nombre bien plus fors,
 Ils ne redouterons ny nous, ny nos efforts.

Ce sont gents resolus, qui sont nourris aux armes
 Soldars bien aguerris, & assurez gendarmes
 Qui tous depuis dix ans, n'ont eu autre repos
 Que porter iour & nuict le harnois sur le dos,
 Couchans sans deuestir, dessus la terre dure
 A la pluye & au vent: ayans pour couuerture
 Le beau Ciel Estoilé: attendans le retour
 Du Soleil ramenant la lumiere du iour,
 Endurcis a tous maux, en prenans patience,
 Sçachans rendre a leurs chefs la deue obeissance,
 Ce ne sont (Aiguemont) de ses soldars nouveaux,
 Qui ne scauent que cest encor que des trauaux
 De l'effroyable Mars: sont vieux routtiers de guerre,
 A peine en pourroit on trouuer de tels en Terre.

Regarde & voy leurs chefs (ô Comte d'Aiguemont)
 Tu as premierement Montpensier & d'Aumont,
 Biron, qui tant de fois a faict experience
 De sa grande valeur au Royaume de France,
 Est un des principaux: & son fils le Baron
 Grand Mareschal de camp, avec son escadron,
 Sans un nombre infini de chefs & Capitaines
 Que ie ne puis nombrer qu'avecques grandes peines,

C ij

Respon-
 ce du
 Duc de
 Mayne
 a Aigue-
 mont.

Quels
 sont les
 chefs de
 l'armee
 du Roy.

Qui tiennent le party des politiqs royaux
Estans de la Couronne Officiers principaux.

Mais tout ainsi qu'on voit l'Aurore iournaliere

Compa
raison. Paroistre le matin sur toute autre lumiere,
Ainsi paroist sur tous, le Roy, qui les conduit
Accort, & vigilant, ne dormant iour ne nuict,
Toujours en action, sans repos & sans cesse,
Vn second Charlemagne, en valeur, & prouesse,
Louan- Vn Nestor en Conseil, hardy comme vn Cesar,
ges du Vn Regulus en foy, ne craignant nul hazard:
Roy. Et brief il n'y a Roy, sous ceste masse ronde
Tant soit il valleureux qui l'esgalle ou seconde
Ne s'estonnant de rien, ayant par plusieurs fois,
Esproué du Dieu Mars les rigoreuses loix.

Voyla sans desguiser aucunement l'affaire
Ceux ausquels nous aurons en la bataille a faire,
Auisse seulement a bien dresser tes gents
Se monstrans au combat hardiz & diligents.

Non autrement qu'on voit la fureur violante
De la mer courroucée en son ire escumante,

Compa
raison. D'Aiguemont est fasché, entendant les vertus
Dont le Mayne comptoit noz royaux reuestuz,
Et qui encores plus l'enflammoit d'auantage;
C'estoit l'ouir parler du genereux courage
De HENRY nostre Roy: s'estimant le premier
De tous hommes vinans magnanime Guerrier,
Qui comme transporté de fureur, & de rage
Enuers le Duc du Mayne, usa de ce langage.

Mayne, ne sens tu pas vne tremblante peur,
Qui te va iusqu'au fond affroidissant le coeur
Si tu as si grand peur, va t'en tout a ceste heure,
Va t'en de leur costé, reschauffer ta froidure,

*Je seray suffisant avecques mes Vualons
De deffaire du tout tes braues bataillons,
Et de ce Nauarrois dont tu fais tant de feste
Leur passant sur le ventre en leur rompant la teste.*

*Mayne tu penses donc le Conte d'Aiguemont
Estre moins en valeur que iadis Rhodomont,
Qui osa s'attaquer a celuy qui commande
Aux lieux les plus profonds de l'infernalle bande.*

*Et m'estimes tu moins qu'un Hercule Gaulloys
Qui autrefois soubit deffous ses dures loix
Le Cerbere infernal ? combien que sa naissance
Il eust pris de ce Dieu, qu'on dit auoir puissance,
En la terre & aux cieus : ie ne m'estime moins
Que ce tant ualleureux Prince entre les Romains,
Qui vainquit a la fin par son hautain courage
L'Aphricain Hannibal, & ruyna Carthage.*

*Le Comte d'Aiguemont en prouesse & valeur,
Ne cede a nul viuant tant est noble son cœur.
Il fera deuant tous preuue de sa vaillance,
Monstrant comme il sçait bien tirer un coup de lance.*

*Auquel le Mayne lors luy dist sans se hausser,
Ce n'est pas a present qu'il se faut courroucer,
Mais c'est icy qu'il faut monstrer nostre prouesse
Contre nostre ennemy qui ne manque d'adresse.*

*Delaissons ces propos : tenons nos gents tous prests,
Car voila l'ennemy qui de nous est bien pres,
Tenons nous bien serrez, un chacun en son ordre
Que ne soyons rompus rencontrez en desordre.*

Vantan
ces du
Comte
d'Aigue
mont.

Fin du neufiesme liure de la Henriade de
Sebastian Garnier.



LE DIXIESME LI-
VRE DE LA HENRIADE DE
SEBASTIAN GARNIER.

CEPENDANT que le Roy faisoit a Dieu priere
 Enuironné autour de sa troupe guerriere:
 Le Legat Cayetan , qui auoit le flambeau
 En la France apporté, & le tranchant cousteau
 Pour mettre a sang & feu ceste belle Prouince,
 En faisant reuolter les subiects de leur Prince,
 De mesme nation & legitime Roy
 Contre tout droit humain : mesmes contre la Loy
 De ce grand Dieu qui fait la haut sa residence,
 Qui commande aux subiects de rendre obeissance
 A leurs Princes & Roys : soient bons ou soient mauuais,
 Iuge seul compettant de leurs biens ou malfaiets.
 Et afin d'animer encores d'auantage
 De ces thraistres Ligueurs le perfide courage,
 Encontre leur Seigneur, prests d'entrer au combat,
 Il leur enuoye expres de Paris son Legat,
 Que l'on voioit courir comme un fol par la plaine
 Ou estoient les soldats d'Aiguemont & du Mayne,
 En habit de Prescheur : tenant en main la croix,
 Tantost haut, tantost bas maudissant par sa voix
 (Detestable a our) le Catholiq fidelle,
 Qui liberallement pour la iuste querelle
 S'exposoit de son Roy : par ses braues discours
 Promettant aux Ligueurs s'ils demeueroient tousiours
 En leur oppinion fermes que d'assurance
 Les Royaux ne pourroient leur faire resistance,

Le Car-
dinal
Cayeta
enuoyé
en Fran-
ce par le
Pape.

Et qui de plus en plus enuennimoit les cœurs
 A l'encontre du Roy, de ses coniuérateurs,
 Leur ténant tels propos, par son fardé langage,

Exortatiō d'vn
 Corde-
 lier aux
 ligueux
 la batail
 lepreste
 a don-
 ner.

Enfans sus hardiment allez prenez courage
 Contre ces Huguenots, Royaux, & Politicqs,
 Qui par le Pere saint ont tous esté maudictz,
 Comme heretiqs meschans, c'est bien chose assuree
 Qu'ils n'auront contre nous combatans, de duree,
 Faictes en sacrifice a ce grand Lucifer
 Enuoyez les, priuez de vie, en son enfer,
 Qu'ils aillent visiter les demourances sombres
 Ou des condamnez sont les miserables ombres,

Et de l'autorité que le Pape a des Cieux,
 (Pourueu que vous monstriez auourd'huy valeureux)
 Je vous pardonne a tous les plus griefues offences
 Que faiçtes vous auez, du temps de vos enfances,
 Iusques a maintenant : a ce que ne doubtiez
 De ce que ie vous dis : & que vous combattiez
 Ces ennemis de Dieu de plus grande assurance,
 Je prends tous les pechez dessus ma conscience.
 De ceux qui combattans mourront dessus ce lieu,
 Je m'en fay principal debiteur enuers Dieu,
 M'asseurant qu'ils seront effacez par la grace
 De ce bon Pere saint : espendans sur la place
 Le sang huguenoticq dans lequel vos pechez
 Seront lauez, apres qu'ils seront despeschez,
 Sus donc tenez vous prests, vous tous qui d'ardant zele
 Combattez, soustenant la si iuste querelle
 De ce Pere tres saint : sans peine & sans tourment
 Vous en yrez tout droit la haut au firmament,
 Sans que vous enduriez la peine d'ordinaire
 Qu'endurent ceux qui sont la bas en purgatoire,

Qui n'ont pas accompli pendant qu'ils ont, vescu,
 Ainsi comme ils debuoient, la volonté de Dieu,
 Car vous n'ignorez pas, tres-catholique bande,
 Combien la puissance est de ce saint Pere grande,
 Qui ouure quand il veut les portes & les huys
 A ceux qui ont fiance en luy, de Paradis,
 Et qui croit autrement il n'est bon Catholique,
 Mais digne qu'il soit mis au feu comme Heretique.

Ces pauures abusez, aux paroles & dictés
 De ce grand affronteur, estoient si attentifs
 Et furent tellement charmez par la harangue
 Des propos affettez qui sortoient de sa langue:
 Qu'ils croyoient fermement que le grand Dieu des Dieux,
 Debuoit expressement descendre en ces bas lieux,
 Pour venir irrité avecques son Tonnerre
 A ces pauures royaux faire cruelle guerre,
 Qui estoient attendans son aide & son secours,
 Comme celuy auquel on doit auoir recours:
 Qui monstra bien ce iour abbattant l'arrogance
 De ces ambitieux: que l'humaine puissance
 Ne luy peut commander: & que c'est luy des Cieux
 Qui est le vray portier commandant en tous lieux:
 Neantmoins des ligueurs tellement animee
 La troupe fut a lors sur la Royale armee:
 Qu'elle se resolut, se confiant aux dictés
 De ce grand seducteur, d'auoir sans contredicts
 Des Politicqs royaux la victoire assuree,
 Qui leur auoit esté de la bouche sacree
 Promise du Romain: Mais le grand Dieu des Dieux
 Qui voit tout de son œil, gettant ça bas ces yeux,
 Ne pouuant supporter de ce prescheur l'iniure,
 Ny du Comte Ayguemont, par son nom mesme il iure

Qu'il fera ressentir a ce blasphemateur
 De son nom pretieux, qu'il est seul Createur
 De ce monde vniuers : & de toutes les choses
 Qui sont soit aux enfers, au Ciel, ou Terre encloses,
 Le rendant sur le champ, par la force & vertu
 De ce grand Roy HENRY confus & abbatu,
 Gisant estendu mort sur la molle Campagne
 Sans qu'il soit secouru de ses troupes d'Espagne,
 La plus part de ses gents ressentans ses effects
 Sur la terre couche desconfits & deffaits

Je veux exterminer ceste Espagnolle race
 (Dist il en sa fureur) Indigne de ma grace:
 Qui a par son orgueil & fiere impiete
 La perte presque esté de toute Chrestienté.

Vous donc grands Potentats, & Princes d'Allema^g
 Bandez vous il me plaist contre ce Roy d'Espagne
 Qui detient vos citez : vous aultres Alemans
 Secourez vos voisins Hannuyers, & Flamans,
 Que l'on voie du tout ceste race maudite

Aduer- Qui blasphemé mon nom, accablée & destruiete.
 tissement
 aux A- Toy aussi mon HENRY, ne desnie secours
 lemans A ceux qui deuers toy droict iroint a recours
 Roy de Pour a ces orgueilleux faire mortelle guerre.
 France Et toy Elysabeth qui gouuerne Angleterre
 & Roy- C'est maintenant qu'il fault que de la trahison
 ne d'An De l'Espagnol cruel, tu ayes la raison:
 gleterre Quand il voulut entrer superbe & plain de rage
 Pour du tout enuahir sans la force & courage
 Que ie te donnay lors, s'il eust peu ton pays:
 Royne souuienne toy, de ce que ie te dis,
 Il te faut maintenant demonst^rant ta prouesse
 Contre cest Espagnol desployer ta richesse,

Je luy fer ty sentir que vaut l'ambition,
 Et que c'est d'ab user, & prendre en vain mon nom,
 Il se mocque & se rid, tant grande est sa folie,
 Des prieres des miens comme un prophane impie,
 Il sçaura a son dam, combien pese la main
 Iustement irrité, de son Dieu Souuerain,
 Couronnant auiourd'huy du l'aurier de victoire
 Mon HENRY bien-aimé, qui m'en donnera gloire,
 Les vns morts sur le champ, les autres escartez,
 S'enfuironz ça & la, de moy espouuantez.

Et toy qui es le chef de mes benis Archanges,
 Mes bien-heureux esprits mes celestes Phalanges,
 Mes aislez postillons & qui iadis deffis
 Ce fier Sennacherich : ce bailleur de deffis,
 C'est maintenant qu'il faut que desploies tes aistles
 Pour aller secourir mes seruiteurs fidelles,
 Qui en aduersité remplis de viue foy
 Implorant mon appuy, ont eu recours a moy,
 Car i'ay ouy leurs voix, i'ay veu leur indigence,
 I'ay congneu en leurs maux leur grande patience,
 Et s'il ny a un seul imitant ce bon Roy
 Qui ait de cœur d'espit murmuré contre moy:
 Ils ne seront long temps sans auoir recompense
 Comme ils ont merité, de leur grande souffrance:
 Car ie veux auiourd'huy subuenant a leur faim,
 Leur mettre entre les mains les viures du Lorrain,
 Ils reconnoistront lors abbatant les rebelles,
 Comme i'aide au besoin a ceux qui sont fidelles.

Sus donc habilement Michel va de ce pas
 D'un vol prompt & leger, viste descends en bas,
 Armé de mesme Harnois & de la mesme espee,
 Que tu as autresfois dedans le sang trampee,

Selon mon mandement, de ce fier Lucifer,
 Lors que tu le gettas au plus profond d'enfer,
 Renuersant sur le champ de ta forte allumelle
 Testes, iambes, pieds, bras de la troupe infidelle,
 Atterrez, enterrez tous ces traistres Ligueurs
 Dans le creux de la terre & des enfers obscurs,
 Leurs lieux & de tous ceux qui leur douce Patrie
 Auront sans mon respect iniquement thrahie,
 Cela dit aussi tost on vid d'un vol leger
 Du Ciel descendre en bas ce braue messager,
 Armé de pied en cap, & d'un bon Cymeterre
 Qu'il auoit des qu'il fit a Lucifer la guerre,
 Et s'en va droictement mettre deuant les yeux
 De HENRY de Bourbon : qui auoit droict aux Cieux
 Sa veue & son esprit : faisant a Dieu requeste
 Qu'il pleust le preseruer de la fouldre & tempeste,
 Et d'un nombre si grand, qu'il voioit d'ennemis
 Qui s'estoient contre luy en la campagne mis
 Sa priere finie entreuoyant les armes.
 De ce diuin guerrier, entre tous ses gendarmes,
 En son ame il sentit ie ne scay qu'elle peur
 Qui vint l'esponuentant saisir son triste cœur,
 Comme il en prit iadis a l'Hebrieu Moyse,
 Quand Dieu voulut qu'il meist son Iacob en franchise,
 Et qu'il vint appeller l'effroyant Gedeon
 Pour heurter Madian, a l'auen de son nom,
 Mais tout incontinant ceste crainte diuine
 R'asseurant ses esprits, reschauffant sa poictrine,
 Luy fist resouuenir que c'estoit des hauts lieux,
 Que l'Ange estoit venu expres en ces bas lieux,
 Qui luy tint tels propos dignes de grand merueille,
 Auquel presta soudain bien ententifue Oreille;

Ne crains point, ô bon Roy, ie suis un des Heraulx
 Enuoyé du fort Dieu descendu des Cicux haulx
 Afin de t'asseurer que tu as trouué grace
 Deuant le front pitieux de sa diuine face,
 Ayant au long ouy, en l'urgente saison
 De toy & de tes gents la deuote oraison,
 Et qu'il veut sans delay te donner la victoire
 De ces fiers Espagnols; pleins de vent & de gloire,
 Ne retarde donc plus, marche droict de ce pas
 Pour animer tes gents de ne s'espargner pas:
 Je seray deuant toy au milieu des allarmes
 Ou tu feras par moy incroyables faiçts d'armes.

Mais donne toy bien garde, ô bon Prince & grand Roy,
 Parler a tes soldars aucunement de moy,
 L'Eternel ne veut pas qu'à d'autres soit congneue
 Qu'à toy seul en ce lieu mon expresse venue.

Au mesme instant il sent vne force & vigueur
 Qui plus que ci deuant luy enflamma le cœur,
 Et s'en va de ce pas retrouver sur la place
 Ses gents qui l'attendoient: qui d'une braue audace
 Sont bien deliberez d'executer bien tost
 La sainte volonté du grand Dieu de la hault,
 Couurans de ses Lorrains, & basanez d'Espagne,
 Et de leurs alliez la sanglante campagne,
 Leur faisant resentir la force de leurs bras
 Par les coups redoublez, de leurs bons coustelas
 Les laissant estendus roides mors sur la terre
 Esprouuans a leur dam les hazars de la guerre.

Si tost que de retour fut HENRY de Bourbon
 De reuoir l'ennemy: l'Escuyer Foule-bon
 Luy baille le Coursier de forte & bonne taille
 Ordonné pour seruir le iour de la bataille,

Foule-
bon pre
sente au
Roy son
Cheual
de guer
re.

Que luy auoit donné la Royne des Anglois
Accompagné d'un autre il y auoit cinq mois,
Qui bondist, qui hannist, qui pyaphe & faict rage,
De sa bouche escumant, brustant en son courage,
Qu'il n'est ia au combat, pour monstrer la valeur
Qu'il a de pere en fils, & son genereux cœur,
Dessus lequel il monte, & qui d'une allegresse
Qu'il sentit en son cœur, son parler luy adresse:

C'est auiourd'huy qu'il faut tout ainsi que Bayard,
Combattant vaillamment, ne craignant nul hazard,
A cent fois exposé, pour son Regnault sa vie,
Se monstrant courageux sur la troupe ennemie,
Que toy, qui'es yssu de ses petits enfans,
Ramenes auiourd'huy (sus tous chefs triomphans)
Du combat ton bon Roy: fay de ta hardiesse
Auiourd'huy combattant preuue de ta prouesse,
Alors se parlera, sorty victorieux,
Plus qu'on a iamais faict, de Bayard, en tous lieux
Estant au quatre coins de ce monde semee,
Du nepueu de Bayard, la bonne renommee.

Et puis tu te verras tout suant de retour,
Reuenant du combat que nous aurons ce iour,
Carressé d'un chacun: & qui pour ceste peine
Te donneront ton soul, tant de foin que d'auoyne,

Après qu'il eut ce dit, Foulebon son premier
Luy presente un armet faict d'un fort fin acier
A l'espreuue des coups: qui luy mist sur la teste,
Sans aucune façon, sauf d'une double creste,
Enuironné autour d'un beau panache blanc
Que l'on uoioit de loin, & son coursier autant,
Qui se monstroit a voir, se haussant, si terrible
Qu'en trouuer un pareil il seroit impossible.

Il demande en apres a ses gents le bouclier
 Qu'il estoit de porter aux combats costumier:
 Ouvrage plus qu'humain, & dans lequel encloses
 On voioit engraué infinitez de choses,
 Entre autres vous voiez graué fort proprement
 De ce diuin Loys le saint embarquement,
 Quand il passa la mer, bouillant en sa poiçtrine
 Inspiré de la haut d'une chaleur diuine,
 Pour aller attaquer Sarrazins & Payens
 Qui pour lors detenoient la terre des Chrestiens.

Vous auiez la aussi sa premiere arriuee
 Depuis qu'il fut party, au naif engrauée,
 Dedans ceste belle Isle ou la dame Cypris
 Fut par les habitans en tel estime & pris
 Par les siecles passez: n'ayans la congnoissance
 Du grand Dieu de la haut, & si plains d'ignorance
 Qu'ils luy sacrifioient & presentoient leurs vœus
 Tant estoient abusez, ces pauures malheureux:

La commendoit vn Roy entre tous les siens sage
 Aymé & redouté, inuincible en courage,
 De race descendu de ces Princes François
 Qui s'estoient par le fer faict voye tant de fois
 Au milieu des combats: contre les infidelles,
 Sur lesquels ses ayeux auoient ces Isles belles
 Conquises par leur sang: venus de la maison
 De ceux de Luzignan: de laquelle le nom
 En bruiçt encor par tout les nations Estranges
 Retentissans des faicts de ses haultes louanges.

Vous voyez là aussi le des-ambarquement
 Les Plaisirs, l'allegresse, & le contentement,
 Qu'il eut de voir descendre en ceste Isle opulente,
 Vn si grand Prince & Roy, avecques main puissante,

Armee
 de saint
 Loys en
 Cypre.

Guyon
 de Luzi
 gnan
 Roy de
 Cypre.

pour faire teste aux Turcs : qui contraires de foy
 Tenoient de l'Alcoran Mahometicq la loy,
 Les doux embrassemens la ioye & la careffe,
 Des Princes & Seigneurs, qui de grande liesse
 Gettoient l'armes des yeux, ou les plus apparens
 Sortis de leurs vaisseaux, se trouuerent parens,
 Les festins les banquets, & la superbe entree,
 Qu'on fist a ce saint Roy, par toute la contree.

Vous auez là aussi comme apres que ses gents
 Se furent r'afreschis, venu le beau Printemps,
 Il s'embarque sur mer avec toute sa suite
 Prenant le droict chemin de la routte d'Egypte:
 Et comme les vaisseaux cuidans venir a bord
 En furent empeschez par le cruel effort
 De ces AEgyptiens : ou les soldars de France
 Abordent nonobstant leur forte resistance,

Et fut ce mesme iour la noise & le debat
 Vuidé dessus le champ par un braue combat:
 Les ennemis contraincts quietter la belle plaine
 Du port de Damyette, a la trouppes Chrestienne:
 Le Haure ensanglanté : & tout couuert de corps,

Cōbat des Frāçois & AEgyptiens.
 Des Sarrazins gisans a terre demy mors:
 Qui furent tous deffaiets par nos soldars de guerre
 Auant mesme qu'auoir tous mis le pied a terre,
 Sauf quelques principaux combatteurs excellens
 Qui se monstrent lors courageux & vaillans.

Là principalement fut veu dessus l'arene
 Combattre d'un grand cœur un braue Capitaine
 Remarqué entre tous Payens & Sarrazins,
 Qui fut mis a la mort par les puissantes mains
 De ce grand Roy Loys : luy ayant son espee
 Apres un long combat dans l'estomach trampee:

Vous voiez la aussi apres ce grand mechef
 Qui estoit aduenu & tombé sur le chef
 De ces tristes Payens : les cris, les pleurs les plaintes,
 Dedans ce beau bouclier au naturel depaintes,
 Qui craignans du François animé la fureur,
 Tous generalmente estonnez perdent cœur,
 Et nont pas seulement le courage d'entendre
 Tant ils sont esperdus a leur ville deffendre,
 Mais mettant mal sur mal plains de meschanceté
 Mirent au quatre coins le feu de leur cité.
 En prenant leur chemin pour sauuer leur personne
 Vers la forte cité d'Egypte Babylone,
 Ou le Roy les poursuit avecques tous ses gents
 Qui se monstrent lors contre ces fiers Payens
 Tellement animez, que la plus grand partie
 De ses Egyptiens y delaisa la vie,
 Ou quelque peu apres de despit & desdain
 Mourut le grand Soldan d'Egypte Meledin,
 Vous auiez la ioignant au vis painte & descrite
 Du fils de Meledin l'instance & la poursuite,
 Nommé Melexala : qu'il faiEt vers les Soldans
 Monarques, Potentats & Roys Mahometans,
 Gouverneurs des pays d'Ynastes de Syrie,
 Philarches principaux de l'heureuse Arabie,
 Remonstrant par raisons les inconueniens
 Qui pourroient aduenir si les Princes Chrestiens
 Auoient pris Babylon : & les troupes & bandes
 Qu'on recongnut de loin par les plaines & landes
 Enuoyez au secours de ses Egyptiens
 De tous les Potentatz des Royaumes Payens,
 Et le nombre desquels estoit tel que les plaines
 De vingt lieues autour en estoient tontes plaines

D'Amy
 ette pri-
 se par
 les Fran-
 çois.

Qui se vindrent camper pres de l'ost des François
 Pensans espouuanter par leur braillantes voix
 Qu'ils faisoient arriuan : l'inuincible courage
 Des Chrestiens valeureux : mais quoy cest d'auant ice
 Leur esleuer le cœur : qui leurs cœurs indomptez
 N'ont peu estre iamais par crainte surmontez

Mais tant s'en faut , s'en vont d'une asseuree audace
 Attaquer l'ennemy iusques dedans la place
 Ou il s'estoit campé : avec vn tel effort
 Qu'ils proposoient mourir ou bien tout mettre a mort :

Et voyant le Soldan la rage & la furie
 De ses braues François qui d'une face hardie
 Marchoient contre les siens : sentant ia une peur
 De les voir en tel poinct qui luy geloit le cœur,
 Et que par vn combat il estoit impossible
 De pouuoir surmonter ceste gent inuincible,
 Ayant par tant de fois esprouué les fors bras
 Des François courageux : en infinis combats :
 Il differe le choq : & ce que sa puissance
 N'auoit peu surmonter pense par patience

Pouuoir l'executer : & de ce Sarrazin
 Le conseil succeda si bien pour luy en fin,
 Que quelque peu apres la peste & la famine,
 Vint tellement saisir des François la poitrine,
 Que les champs estoient plains des miserables corps,
 De ceux qui de famine ou de peste estoient mors.

Les autres qui estoient restez des compagnies,
 Combien qu'attenez de grieues maladies,
 Refouldent tous entr'eux par leurs glaives trenchans
 Mettre fin a leurs maux , & faire battre aux champs,
 Si tost qu'il seroit iour , & entrer de furie,
 Quoy qu'il doue aduenir , sur leur infanterie,

La peste
 & la fa-
 mine en
 l'armee
 de saint
 Loys.

Choiſſant de pluſtoſt en combattant mourir,
 Qu'en viuãt tant de maux, & de peines ſouffrir,
 Le lendemain d'apres les enſeignes chreſtiennes
 On vid miſes au vent, comme auſſi les payennes,
 Et ſoudain les François d'un magnanime cœur
 Attaquer les Payens d'une grande fureur,
 La ou firent tant faits d'exploicts & haux faiçts d'armes
 Par ſes braues Chreſtiens, és plus chaudes alarmes,
 Que vingt mille Payens furent mors renuerſez,
 Sans ceux qui s'enfuyans ſe trouuerent bleſſez.

Mais le Ciel qui d'ennuis a la parſin guerdonne
 Les plaiſirs qu'aux mortels auarement il donne
 Te raut, o Robert : pendant que tu pourſuis
 Les bataillons rompus du peuple circoncis,
 Ny tes peuples d'Artoys, ny ta race Royale
 N'eſlongnerent le poinçt du ton heure fatale,
 Noſtre heur finit en toy : car le vollage Mars,
 Abandonna deſlors les François eſtendars.

Car Dieu qui eſt la haut qui veut la patience
 De Loys approuuer, tourna ſur luy la chance,
 Et vid on auſſi toſt des Sarraxins ſoldars
 Les François inueſtis ; chargez de toutes pars,
 Qui combatent ſi bien & d'une telle audace
 Que tous en combattans moururent ſur la place,
 Ou bien faiçts priſonniers : nonobſtant la valeur
 Qu'ils monſtrèrent pour lors, tant fut grand leur malheur,
 Là meſmes ce ſainçt Roy fut pris des aduerſaires
 Nonobſtant ſon effort ſuiui de ſes deux freres,
 Qui quelque temps apres ſortirent de priſon,
 Ayant entierement, ſatisfaiçt leur rançon
 Ses freres renuoyant en France pour leur mere
 Conſoler de la mort de Robert ſon ſainçt frere,

Robert
 Comte
 d'Artois
 tué a la
 Maſſou-
 re.

S.Loys
 & ſes fre-
 res pri-
 ſonnier.

Lequel auoit esté trouué entre les corps
 De ceux qui combattant, furent recongnus morts,
 Ou il s'estoit acquis la Couronne de gloire,
 Obtenant par sa mort de Satan la victoire,
 Son ame maintenant citoyenne des Cieux
 Contemplant nostre Dieu avec les bien-heureux,
 Recompense & loier du seruiteur fidelle,
 Qui mourra constamment pour la iuste querelle
 Du nom de Iesus-Christ: puis vous voyez sur mer,
 Paintes au naturel les nauires voguer
 Si tost que ce bon Roy entre les mains auares
 De ces cruels Payens, infidelles, barbares,
 La superbe cité de Damiette eut mis,
 Suivant la foy iuree, & son accord promis,
 Tirant vers la Syrie, avec toute sa suite,
 Delaisant le pais de la fertile Égypte.

Ce pendant ce saint Roy n'estoit point en repos,
 Mais faisoit rechercher soigneusement les as
 Des Chrestiens qui auoient esté tuez en guerre,
 Que luy mesme amassoit ça & la sur la terre,
 Commandant a ses gents de les faire serrer
 Pour les faire en apres dignement enterrer.

Faißt rebastir Iaphet proche de la maree,
 Et la belle cité du fort de Cefaree,
 Et fortifie aussi l'opulente Sidon
 Patrimoine ancien de la chaste Dydon.

Vous auiez la aussi dedans ce bouclier paintes
 La tristesse, l'ennuy, & les grandes complaints,
 Que faisoit ce saint Roy, lors qu'il eut entendu
 Que sa mere honorable auoit a Dieu rendu,
 Le tribut ordinaire a toute creature
 Qui en ce monde a pris viuante nourriture.

Pieté de
 S. Loys,
 voy
 Paul Æ
 mile, &
 Ionuille
 en sa vie
 chap. 73.

Retour
de saint
Loïs en
France.

Son soudain partement, le peril, le danger,
Ou il se vid depuis voguant dessus la mer,
Attent qu'il eut pris port a Iere en Pronence,
Pour faire son retour au Royaume de France:
L'allegresse de cœur & le contentement,
Que le peuple reçeut a son aduenement,
Extremement fasché de sa si longue absence
De ce voir si long temps priué de sa presence,
Chacun de ses subiects vient pour l'environner
On n'eut pas ouy lors Dieu de son Ciel tonner,
Le nom de ce bon Roy Parmy le peuple volle,
Le seul nom de Loys, est toute leur parolle.

La estoit painct aussi comme apres son retour
D'Egypte, & Sirie, & qu'il eut fait seiour
Quelque espace de temps au Royaume de France
Contenant ses subiects en son obeissance,
La rigueur qu'il tenoit aux volleurs, & meschans,
Qui pendant son absence auoient tenu les champs,
Et a ceux qui prenoient de façon execrable
Du grand Dieu Souuerain le nom tant venerable,
Meintenant un chacun, dessous ses bonnes loix,
Aymé, & redouté, par sur tous autres Roys,
Embrassant la vertu, craignant Dieu, fuyant vice,
Rendant tant au petit qu'au plus grand la iustice.

Et comme il proposa quelques vaisseaux armer
Ne se souuenant plus des perils de la Mer,
Et aller attaquer iusques dedans sa terre
Le Barbare Aphricain : luy faisant forte guerre,
Pour l'augmentation de nostre sainte Foy,
Et l'abolition de la maudite Loy
De l'imposteur Mahom : & de fait il s'embarque
Sans craindre la fureur de l'implacable parque

Voyage
de saint
Loys en
Aphri-
que.

38

LE DIXIESME LIVRE,

*A la mercy des flots, des vagues, & des vents,
Avec trois de ses fils : mais il ne fut long temps
A voguer sur la mer, qu'il ne sentist la rage
De Neptun irrité : suruenant tel orage,
Ha ! Dieu que les Patrons commandans aux vaisseaux
Furent contraincts laisser a l'abandon des eaux
Leurs Nauires flotter : antennes, & cordages,
A la mercy d'Eole, en leurs tristes courages,
Du tout desesperer : mais Dieu qui eut le soin,
De ce diuin Heroz a l'extreme besoin,
Le garda de perir par la fureur des Ondes,
Tantost çà, tantost là, courantes vagabondes,
Et fist que ses vaisseaux apres auoir esté
Escartez quelque temps, viennent en seureté
En l'Isle de Sardaigne : & la mer appaisée
Part aussi tost suiuant la route encommencee.*

*Quel contentement voir ces Matelots ioieux
De nouuel eschapez par la faueur des Cieux,
D'un si proche danger prenans es mains les armes,
Battre le Dieu marin a grands coups de leurs rames,
Le contraignant ployer son long & large dos
Sous leurs vaisseaux de mer le frappant sans repos
Qui font tant par leurs iours qu'ils viennent au riuage
Ou iadis fut basti l'antienne Carthage.*

*Estans la arriuez ils trouuent sur le bord
Infinis grands vaisseaux, qui estoient pres du port,
Desquels fut mis a fond la plus grande partie,
L'autre entre les soldars (sauuee) departie.*

*Et puis de la s'en va assieger pramment
Ceste forte cité, qui fut fort brusquement
Deffendue des siens : qui laissent la muraille
Pour se venir ranger en ordre de bataille,*

Qui attaquent ses gens d'une telle fureur
 Qu'ils ressembloient a voir tant estoit haut leurs cœur,
 A ces vieux Aphricains : dont encor est semee
 Par leurs braues exploitcs par tout la renommee.

Il fut tant espendu de sang des deux costez
 Que les champs en estoient par tout ensanglantez,
 Et bien que fort long temps lissue fut doubteuse
 De si triste bataille : & guerre si piteuse
 Tant il estoient esgaulx en prouesse & valleur,
 Neantmoins a la fin tomba tout le malheur
 Dessus les Sarrazins : qui tous prindrent la fuitte
 Craignans de nos François la presente poursuite,
 Excepté ceux lesquels furent estendus mors
 Ne pouuans soustenir leurs furieux effors,
 Ou bien faucts prisonniers, & la riche Carthage
 Surprise par nos gens delaissee au pillage.

Et de ce non contans gaignent tousiours pays
 Proposans d'assieger la ville de Thunys,
 Du Royaume Aphricain estant la principale:
 Ou le Roy Sarrazin tenoit sa cour Royale,
 Et lequel aduertiy met ses soldars aux champs
 En point & bien armez en bel ordre marchans,
 Qui viennent brauement d'incroyable furie
 Rencontrer ce saint Roy, & sa troupe aguerrie,
 Qui si bien les reçeut, que dix mille Payens
 Furent recongnus mors, par les mains des Chrestiens,
 Et les autres restez d'une telle deffaiçte
 Contraints dedans Thunys de faire leur retraiçte.

Mais comme il ny a homme au monde tant soit fort
 Qui se peust asseurer de ne sentir l'effort
 De la fiere Atropos : saisi de maladie
 Rend son Esprit a Dieu, delaisant ceste vie,

S. Loys
 prent
 Cartha-
 ge.

Bataille
 entre S.
 Loys &
 le Roy
 de Thu-
 ne.

*Avec vn de ses fils, qui de l'heur a present
Est des diuins esprits en repos iouissant,
Laisſé dedans les cœurs de sa vie tant ſainte
La memoire engraeue, & tellement empreinte
Des Princes & Seigneurs, & de son bon renom
Qu'à iamais il ſera memoire de son nom,*

*Ha bon Roy qui du Ciel cognois le grand outrage
Qu'on faiët a ceux qui ſont venus de ton lignage,
Les troublant en leurs biens : ſi les Dieux immortels*

Priere à Dieu de l'auteur. *Ont quelque ſoin de nous miſerables mortels
Pendant qu'ils ſont la haut : fais bon Roy ta requeſte,
Ace grand Dieu des dieux, que ſon foudre, & tempeſte,
Il eſtance ça bas ſur ces perturbateurs*

*Qui de ces troubles grands ſont les chefs & auteurs,
Qui ſoubs le ſainët manteau de noſtre Eglise ſainëte
Couurent l'ambition dont leur ame eſt attainte*

*Pour voler ceſt eſtat : ha fais que ton enfant
Par ta ſainëte oraiſon demeure triomphant
De tous ſes ennemis : & pour tel benefice*

*Chacun an te ferons de bon cœur ſacrifice,
Qui ſera teſmoignage a la poſterité
Du ſoin qu'as eu de nous en noſtre aduerſité,
Que d'auoir preſerué long temps apres ta vie
Ce Royaume François de l'Eſpagnolle enuie.*

*Le R O Y donc ayant mis la targue dans ſon bras
De laquelle il ſ'aidoit volontiers aux combats
Prent ſa piſtolle en main toute preſte eſmorchee
Vn fort boulet dedans, la pouldre bien ſechee,
Et ainſi droiët ſ'en va au milieu de ſes gents
Qu'il trouue tous drefſez en bel ordre en leurs rantes
La tous preſt a choquer l'Eſpagnolle arrogance,
Et auſquels derechef fiſt ceſte remonſtrance,*

Il nous

DE LA HENRIADE.

Il nous faut auiourd huy, soldats estre recors,
De faire ressentir nostre force de corps
A ces fiers Espagnols : nous rendans tous de eux maistres,
Imitant la vertu de nos braues ancestres,
Qui tant de fois leurs corps a l'abandon ont mis
Pour de captiuité deliurer leur pays,

Courage compagnons a nous est la victoire
Faisons qu'il soit de nous a l'aduenir memoire
Remettez deuant vous, le iour de Coteras,
Ou par nostre valeur & force de nos bras,
Nous desismes du tout l'armee de Toyense
Qui marchoit contre nous si fiere & orgueilleuse.

C'est auiourd huy qu'il faut que nous soyons vainqueurs,
Mes bien aimez soldars, de ses traistres Ligueurs,
Le grand Dieu de la haut, pour le seux, fauorise
Qui congnoist nostre cœur nostre belle entreprise.

Et ne voyez vous pas son Ange deuant vous
Qui est prest attendant pour combattre pour nous?

Ceste harangue faiëte il retourne en sa place
Faisant commandement qu'homme ne se desplace
Qu'il ne l'eust ordonné : & appelle Chambert
La visiere haussée & le visage ouuert.

Vous scauez les propos que ieus l'autre sepmaine
Auecques vous estant (dit il) dessus la plainne
De la ville de Dreux : & ce qui s'est passé,
Ie scay bien que ie tay en mes dictes offensé
Mais tu excuseras ma promptitude grande,
Ie n'ay iamais de ioi, ny de ceux de ta bande
Douté aucunement à Chambert leuant les yeux
Estonné des propos de ce Roy gratieux
Luy contre respondit honteux en son visage,
Il n'appartient pas, Sire, a un seruiteur sage

41
Harangue du
Roy a
ses sol-
dars.

Propos
du Roy
au ieux-
ne Chō-
bert.

De
c de
Chom-
bert au
Roy.

De son Roy ou Seigneur se sentir offensé,
Lors Principalement qu'il le void courroucé,
Vng seruiteur Iamais ne doit mettre en memoire
Ce que luy aura dict son Seigneur en collere,
Tu verras auourd'hy, Prince plain de valeur,
Quel est de ton Chombert enuers toy le bon cœur,
Combatant a tes pieds : iusqu'à ce que rauie
Par la palle Atropos, luy ait esté la vie,
Qui verra vn signal de la fidelité
De nostre nation a la posterité,
Et a moy le nepueu de Chombert vne gloire
Dont a iamais sera memoire, en nostre histoire.

De la
mort de
Chom-
bert liu.
xiiij. de
la Hen.

Or pendant ce discours on voit venir d'enhaut
En armes bien monté, l'aisné de Marinault,
Qui droict s'adresse au Roy, remonstrant que Humiere
N'estoit qu'à deux mil pas de la troupe guerriere,
(Qui auoit avec luy du moins deux cens cheuaux
Qui les meilleurs estoient & tenus les plus beaux
Du Pays picardin :) attendant sur la plaine
Mandement de charger les troupes de Lorraine,
Et estoit ia tout prest sçachant la volonté
De marcher au combat de par sa Majesté,
Le priant qu'il luy pleust, tant qu'il eust sa descharge
D'Humiere, & de Mouy, differer ceste charge.

Mais luy comme guidé de ce diuin Esprit
Qui l'heure du combat ia luy auoit prescrit,
Resolut en son cœur quoy que ce soit & vaille
Sans plus long temps tarder, de donner la bataille
Remonstrant les effors des plus puissans mondains
Sans la grace de Dieu, estre inutiles & vains,
Et qu'il auoit en Dieu du tout sa confiance
(Non comme l'ennemy) en sa grande puissance,

Le Roy
met sa
fiance
en Dieu

Tenant pour tout certain au profond de son cœur
Que de ceste bataille il en aura l'honneur,
Et qu'il le contraindroit par sa viue poursuite,
Espouuanté de dieu, en fin prendre la fuitte.

Et voyant Marinault la resolution
De nostre prince & Roy plaine d'affection
Sut d'Aumont Marefchal delaisfant en arriere
Et tomba en' amoncelant tout Meurtre que l'Henriade

Fin du dixiesme liure de la Henriade de
Sebastian Garnier.





L'ONZIÈSME LI- VRE DE LA HENRIADE DE SEBASTIAN GARNIER.

OR Ont les vrais Royaux, & Ligueurs tant marché
 Qu'ils se font a la fin l'un de l'autre approché,
 Les Tabourins sonnans, Trompettes esclatantes,
 Faisans retentir l'air de leurs voix effroyantes:
 On voioit les Cheuaux qui estoient de haut pris
 De ioye & de fureur, lors tellement espris
 Entendans ces clairons: que s'estoit a grand peine,
 Qu'on les pouuoit tenir a force par la plaine
 Qu'ils ne font au combat: pour monstrier de leur cœur
 Qu'elle est de pere en fils l'incroyable valeur
 Et principalement ce bon Cheual de guerre
 Qu'on auoit amené n'agueres d'Angleterre,
 (Dessus lequel estoit monté en bel arroy
 De toutes pars armé HENRY nostre grand Roy)
 Que l'on voioit aller a volte, & a passade,
 Tantost rongean't son frein, a courbette, & ruade.

Le Roy donques voiant les ennemis si pres,
 Enuoye le couurier Hembrelin tout expres,
 Ou estoit l'attiral de son Artillerie,
 Commandant de tirer, dans l'armee ennemie,
 Et donner au trauers: & ia estoient tous prests
 Ne restant seulement qu'a mestre les boulets.

Et de fait aussi tost on vid vne fumee
 Sortir de nos canons: trauer'sant leur armee.

Les ar-
mees s'a
prochét

Hēbre-
lin cour
rier du
Roy.

L'artille
rie ioue.

*Auecques les boulets qui alloient renuersans
Autant qu'ils rencontroient dennemys par les champs,
Faisans aussi grand bruit, que l'esclatant Tonniere,
Qui tombe droict d'enhaut, sus ceste basse terre,
Lors que le Dieu des Dieux, iustement irrité,
Deslasche dessus nous sa fouldre despitée.*

*Là ne seruit de rien l'enchantee parole,
Dont vsa (comme on diét) le grand Panigarolle:
Les coniuurations, les chapelets, la Croix,
Les murmures sacrez, qui sortoient de sa voix,
Courant parmi le champ, comme vn que la manie
Troublé en son cerueau violente manie.*

Paniga-
role s'é-
fuit.

*Ses discours fantastics, promettant aux Ligueux
Qui mourroient au conflét, le royaume des Cieux,
Sur lequel le saint pere auoit toute puissance
Ainsi qu'il discouroit par sa belle eloquence.
Car si tost qu'il ouit lespouuantable bruit
Du furieux Canon, du champ sesuanouit,
Delaisant les ligueurs: senfuiant a grand erre,
Gettant tant chappelllets, que la croix contre terre
Qu'il tenoit en ses mains: & bien luy seruit lors
D'auoir vn bon Cheual: car c'estoit fait deslors
De ce braue prescheur: & s'en va droict a Mante
D'vne fiebure saisi (de fraieur) violente
Luy s'emblant tousiours voir au deuant de ses yeux
Le Royal qui le suit d'un bras victorieux.*

Si tost que des deux pars eut fait l'artillerie ..

Escope-
teriedes
gents
de pied.

*Son deuoir de tirer: vne escopetenie
Ce fait des deux costez: les balles pres apres
Tombantes sur le champ, aussi dru & espais,
Que les Estourneaux noirs descendans sur les vignes
(Pour manger les raisins) des bois circonuoisines,*

Lors que le Percheron, ou Normant estrangier,
Vient au pays Bloisoy, vers Cour, pour vend'anger.

O Dieu o quel horreur, de voir ceste tempeste,
Vous voiez la un bras d'autre part vne teste,
Vne cuisse, vne main, & un peu a l'escart
Vne iambe emportee, un pied de l'autre part.

Il me s'embroit voir lors les geants de la terre
Qui se mescongnoissans voulurent faire guerre
Au grand Dieu Iupiter: quand il leur fit sentir
Sa force, & sa vertu, d'un tardif repentir:
En les foudroyans tous, de son foudre ordinaire
Delaschant dessus eux l'ire de sa colere:
Brisex & fracassez, en dix mille morceaux
Pour seruir de pasture aux bestes & oyseaux.

De ce premier conflict y perdirent la vie
Grand nombre de Ligueurs de leur infanterie.

Quoy voyant l'ennemy mande aux cheuaux ligers
Composez d'Albanois, & d'autres estrangiers
De leurs pas auancer: donnant en la bataille
Du premier escadron, de l'armee Royale,
Auecques leurs long bois: en descendant d'amont,
Ou commandoit pour lors le Marechal d'Aumont.

Nostre Hector fort ioyeux que nostre Artillerie
Auoit si bien donne dans leur infanterie,
Enuoya vers d'Aumont de regarder a luy,
Et d'aller au deuant du Ligueur ennemy.

Et pour encores plus enflammer d'auantage
Des Princes, des Seigneurs, & soldars le courage,
Commande redoubler trompettes & clairons,
En faisant retentir les ains, des enuironz,
Sortant un si grand bruit du cliquetis des armes,
Que les cheuaux ployoient, sous le faix des gendarmes.

L'auant
garde
de l'en-
nemy
s'auan-
ce.

Trom-
petes
sonnent

Le Marechal d'Aumont se sentant bien heureux
 D'auoir commandement d'attaquer les Ligueux,
 Mettant deuant ses yeux son antique noblesse,
 Et de ses bis-ayeulx leurs faiçts & leur prouesse,
 Auec son bataillon s'en va ioyeuſement
 Pour trouuer l'ennemy, marchant aſſeuſement:
 Qui entre le premier deuant tous en bataille,
 Criant tant qu'il pouuoit: ſus a ceſte canaille,
 Monſtrons leur (mes amis) la vertu de nos bras
 Et combien ſont trenchans nos larges conſtelas.

ſus qu'un chacun de nous vaillamment s'efforce,
 A monſtrer auiourd'huy qu'elle ſera ſa force,
 Ils ne ſont gents pour nous demonſtrons nous françois
 Sur ces Italiens frappez & Albanois.

Le Marechal
 d'Aumont
 charge
 l'ennemy.

Ce diſant il ſ'auance, entre tous ſes gendarmes,
 Faiſant ſur ſes Ligueurs, infinis hault faiçts d'arme
 Tantost ça, tantost la, frappant de toutes pars,
 Sans eſpargner vn ſeul des ennemis ſoldars
 S'adreſſe au premier ranc, & vn grand coup delache
 Sur vn des principaux luy coupant le panache
 Du caſque qu'il auoit: & le coup fut ſi fort
 Qu'il le verſa par bas, ſur le champ preſque mort,
 Luy donnant derechef vn coup dedans la bouche
 Duquel coup roide mort ſur la place le couche.

Et puis de la s'en va d'un courage indompté
 Vn entre autres choiſir qui s'eſtoit eſcarté
 Luy tirant ſi grand coup deſſus ſa double creſta
 De l'armet, qu'il luy fend la moitié de la teſte,
 Tombant de la hauteur de ſon Cheual a bas
 Sur le champ renuerſé l'enuoyant au tres pas.

Quoy voyant Caponi qui auoit foy iuree
 Au ſeigneur Ionio d'une main aſſeuſee.

Tire contre d'Aumont, sentant s'aisi son cœur
 De voir son amy mort, d'une extreme douleur:
 Ce qu'aperçeut d'Aumont, qui de sa bonne est es
 Sans de rien s'estonner ceste lance a coupee,
 Et de ce mesme coup lequel ne fut pas vain
 Luy coupa tout a net le poignet de la main,
 Et ne se contentant le frappe en la poitrine
 D'un estoc qui passa insques dedans leschine.
 Duquel coup tout le sang qu'il auoit en son corps
 Il perdit demeurant entre les autres morts

Ioignant de luy estoit Montigny qui fait rage,
 De frapper, & tuer bruslant en son courage
 D'une si grand ardeur qu'il ny a ennemy;
 Qui ose se trouuer combattant deuant luy,
 Encourageant ses gens, d'auoir de la victoire
 (Deffaisant l'ennemy) presentement memoire,
 Qui comme il poursuiuoit demy victorieux
 L'ennemy s'enfuiant: il vit deuant ses yeux
 Le conte de choisi. qui perdoit patience
 Dauoir esté blessé d'un puissant coup de lance.

Quoy voyant Montigni plain d'ire & de fureur,
 Extremement fasché du desastre & mal'heur
 Du Conte de Choisi: d'une grand hardiesse
 Pursuiuit celuy la qui l'auoit en la fesse
 En combattent blessé, & fit tant a la fin
 Qu'il l'atrappa mettant a ces briefz iours la fin,
 Luy passant dans le corps son espee tranchante
 Sa vie tant soit peu encores respirante.

Or cestuy estoit filz d'un cardinal Romain
 Et luy auoit aprins a manier la main,
 Au lieu qu'il luy deuoit grauer en sa poitrine,
 La crainte du grand Dieu par sa bonne doctrine.

Monti-
 gnygou
 uerneur
 de Blois

Il n'y à pas long temps qu'il estoit reuenu
De Naples : ou il auoit esté long temps tenu,
Pour apprendre à piquer les Cheuaux de bonne heure,
Pour chercher cy apres ailleurs son auanture.

Nonobstant que Choisi se sentist fort blessé
Pour cela toutesfois son ranc n'a point laissé

Compa
raison.

Mais tout ainsi qu'on voit le Sanglier d'Arymanthe
Qui se sentant blessé, de sa hure effroyante
Se gette à coup perdu rompant toilles & rets
Pour suiuant le veneur qui l'attend aux aguets.

Ainsi estoit Choisi qui entre de courage
Dessus ces ennemis, en faisant grand carnage,
Entre autres il r'encontre vn de ces Albanois

Prouef-
se du
Comte
de Choi-
si.

Qui vantoit ses ayeulx descendus autrefois
Des Ducs Sauoisien : natif de Pignerolle
Quelques lieues distant, du fort de Carmagnolle,
Qui sentit sur son corps la force & la vertu
Du bras fort de Choisi, sur la terre abbatu,
Et comme bien tranchoit sa puissante allumelle
La luy faisant entrer iusques en la ceruelle,
Et fut aussi tost veu sur la plaine estendu,
Le champ rouge & vermeil de son song espandu.

Choisi n'empouuant plus pour la douleur extreme
Qu'il sentit en son cœur, deuenu palle, & blesme,
Il tombe esvanouy tout au milieu des corps
Des ennemis (gisant) en la Campagne mors,
Attent que l'Auernot la furie passée
Vint pour le secourir, qui sa playe a pensée.

Lors ces Italiens voyans ainsi le fils

Choisi
blessé.

De ce Cardinal mort, comme tous deconfis,
Taschent se retirer prenans presque la fuite,
Mesmes les principaux qui auoient la conduicte

De ces braues Romains, en redoubtant le sort
Retomber dessus eux de la fatale mort.

Quoy voyant vn des chefs principaux d'Italie
Fasché au mieux qu'il peut ses troupes il r'allie,
Leurs tenant tels propos : or sus Italiens,
Voulez vous dementir de ces preux anciens,
Iadis tant estimez, si vaillans, & si sages,
Et ou sont a present (dites moy) vos courages,
Reprenez vos esprits, pensez vous les François,
Autres que non pas nous qui sommes Albanois?

Or sus ne craignons point donnons leur en la face
Abatons la fierté de leur trop grande audace,
Les pensez vous d'acier : qu'on ne les peut blesser,
Et que ne les puisiez de vos lances percer.

A ce cry derechef fut la dure meslee
Par ces Italiens encor renouuelee
Qui ne dura long temps, car des nostres l'effort
Se monstra beaucoup plus, que non pas le leur fort.

Vn des principaux chefs de ceste bande fiere
Vint furieusement droit dessus la Saniere
Se mettre a coups perdus : le cuidant a l'enuers
De ce coup renuerser : de sa lance au trauers
Luy donnant de son corps : mais luy plain de vaillance
D'estourna brauement le coup de ceste lance,
Poursuiuant tellement ce cruel ennemy
Le coustelas en main : qu'il luy coupe a demy
Le bras d'extre duquel il tenoit son espee,
Qui luy tomba des mains, encor toute trampee
Du sang noir des occis : tendrement gemissant
Sur la plaine estendu demi mort languissant.

Albanois estonnez de la viue poursuite
Du Marechal d'Aumont, & de ceux de sa suite,

On les voioit fuir, par montagnes par vaux,
 Par campagnes, par boys, par taillis, par coustaux,
 Non autrement qu'on voit soufler le vent de bise
 Quand d'un cours violent les autres il mestrise,
 Qui les mena battant iusques dedans un boys,
 Non loin distant de la de'spines fort espois,
 Ou il fut quelque temps les suiuan's a la trace
 Comme on voit l'abbayeur qui le Cheureil prochasse,
 Pour reuenir trouuer tous ses gents amassez,
 Le Roy en son quartier, quelque peu reposez.

Compa
 raison.

Et tout ainsi qu'on voit l'odorant Chien de chasse,
 Qui tout recentemente lassé vient de la chasse,
 Tirer la langue hors : iusqu'à ce qu'il ait pris
 De chaleur alteré haletant ses esprits.

Compa
 raison.

Ainsi estoit d'Aumont, reprenant son halaine,
 Retourné du combat de l'incroyable peine
 Qu'il endura ce iour qui estoit tout suant
 Mourant presque de soif alteré haletant.

Qui pouroit racompter & dire le carnage
 Qui fut fait sur le champ? la fureur & la rage
 De nos braues guerriers? frappans a toutes mains
 A tors & a trauers sur leurs pietons Germains
 En leur rememorant ce beau iour de remarque,
 Et de leur trahison, a la iournee d'Arque,
 Nul n'estoit espargné, le champ n'aguere vert
 Deuint rouge de sang des assommez couuert,
 Vous n'oiez la que cris, que pleurs sanglots & plainctes,
 Que faisoient ces Ligueurs en leurs tristes complainctes,
 En maudissant la Ligue, & tous les sectateurs
 Qui de ceste bataille auoient esté autheurs
 Desquels on entendoit de loin espouuantantes
 A demy mors blesez les voix retentissantes

Non autrement qu'on voit descendre avec grand bruit
 Vne rauine d'eaux : qui vient sur la minuit
 Impetueusement du haut de la montagne
 Sur le valon moiteux , de la proche campagne.

Pendant que l'escadron du superbe Albanois
 S'enfuiroit desconfict , dedans l'espais du bois,
 Leurs Reistres charbonnez sur noz gents se ruerent,
 Mais qui a leurs desseings brauement resisterent,
 Ou sur tous fist paroïr Charles le grand Prieur
 Secondé de Giury : quelle estoit sa valeur
 Tous deux accompagnez d'une braue noblesse
 De la France la fleur de toute la ieunesse.

O quel contentement , & quel plaisir de voir
 Tous ces ieunes François si bien en leur debuoir,
 Entre lesquels estoit ce Marquis magnanime,
 Qui regretant la mort de son Roy legitime,
 Sans craindre le peril sans craindre le hazard
 De Mars l'auantureux : d'entre les autres part,
 Entrant sur l'ennemy , courant a toute bride,
 La fureur luy seruant de conduicte & de guide,
 Se proposant en luy , mettant deuant ses yeux,
 La guerriere vertu de ses braues ayeulx,
 Taschant a les ensuiure au plus pres a la trace,
 Venu de pere en fils de la diuine race
 Du grand Guy de Lual : qui a esté iadis
 Au pays de Bretagne , en si grand los & pris:
 Et choisit au milieu de ceste troupe Almande,
 Vn qui sur tous auoit aparence plus grande,
 Qui tellement le suit que sur terre il l'abbat,
 Ne durant d'entr'eux deux longuement le combat,
 Luy mettant dans son corps sa bien tranchante espee
 Qui fut dedans son sang insqu'au gardes trampee,

Compa
raison.

Le grãd
Prieur
Giury.

Hardi-
esse du
marquis
de Nes-
le.
marquis
de Nes-
le de la
maison
de La-
ual.

Dont se trouuerent fort les Reistres ennemis
De voir c'est y a bas en leurs cœurs esbahis.

Ayant f. iēt ce beau coup, se mon^{tr}ant inuincible,
Vn autre il attrapa (en ses armes terrible)
Auquel le Comte Ausfrich auoit tant fait d'honneur
Que de le receuoir luy seruant de veneur,
Dieu luy ayant donne la force, & le courage,
Que d'oser assaillir toute beste sauuage,
Mais cela toutesfois ne le garantit pas
Qu'il ne passast en fin l'ineuitable pas,
Car cuidant s'euader il le blesse derriere
Le laissant estendu gisant sur la poussiere.

Ces Alemans voyans mourir deuant leurs yeux
Ce veneur qu'ils tenoient pour le plus furieux
De leur fort escadron : plains de fureur & rage,
Comme loups acharnez sur la beste sauuage
Se getterent sur Nefle : apres auoir esté
De dessus son Cheual, contre terre getté,
Le laissant estendu comme si ia sa vie
Eut esté de son corps la haut au Ciel rauie,
Sous les pieds des Cheuaux gisant entre les corps
Cruellement blesé, de ceux qui estoient mors.

Commi
feration
de L'au-
theur.

Te voila maintenant, pauure seigneur par terre,
Las par trop oubliex des vieux traictés de la guerre,
En infinis endroiets de ton gent corps blesé,
Pout t'estre (trop vaillant) deuant tous auancé.

apostro
phe a
Giuri.

Et toy braue Giuri, plain d'heur & de vaillance,
Hé te pourray-ie mettre, (oubliex) sous silence?
Qui tant de fois tombant les l'armes de tes yeux
Pour passer la douleur de ton dueil ennuyeux,
(Te Souuenant du Roy deffunct) as mis en fuite
Ces badaux de Paris par ta viue poursuite,

Arroufant les sillons du sang des renuersez,
 Que tu auois, Giury sur la terre versez,
 Sans auoir pitié d'un non plus que la Lyonne
 Qui court ça, & puis la, enragee & felonne,
 Deses petits perdus : & autant de troupeaux
 Qu'elle trouue paissans, soient par monts, ou par vaux,
 Ne pouuant retenir l'ire de sa furie
 Ne cesse iusqu'à tant que de leurs corps la vie
 Elle leur ait ostee : & vid on sa valeur
 (Lors principalement) sur un qui de mal'heur
 Se trouua deuant luy : en la plaine campagne
 Qui auoit pris naissance en la basse Bretagne,
 Qui vint afromentem: s'attaquer a Giury,
 Mais qui a la parfin s'en trouua fort marri:
 Car apres s'estre fait long temps mortelle guerre,
 Giury bien aduisé si grand coup luy deserre
 Sur le chinon du col, d'un si puissant reuers
 Qu'il le fist culbuter de Cheual a l'enuers,
 Qui gratieusement, se lamentant luy prie,
 Qu'il le vueille sauuer luy remettant la vie.

Mais Giury enflammé de long temps en son cœur
 Contre ceux qui tenoient le party du Ligueur,
 Luy donna si grand coup de son fort Cymeterre .
 Que roide il le rendit estendu sur la terre,
 Luy tenant tels propos : grandement irrité,
 Tu as ce que tu as, a bon droict merité.

Ce Breton estoit plain d'une si grande audace,
 Qu'il se vantoit issu de la diuine race
 Des seigneurs d'Asserac : race qui est en pris
 En la basse Bretagne : & qui sa source a pris
 De ce grand Dieu : marin, qui souuent fait la guerre
 En sa fureur terrible, aux hommes de la terre

Hardief
 se de
 Giury.

Race
 d'Asserac
 venue de
 Neptune
 Virg.
 12. Æne.

Voisins de l'Océan : a lors que despité
 Il se monstre contr'eux grandement irrité.

Qui s'aland pourmener, sa colere apaisée,
 Ne se souvenant plus de son ire passée,
 De fortune il r'encontre assise sus le bord
 De l'Océan moiteux, vne fille a son port
 Qui estoit de bon lieu : & par son beau langage
 Fit tant qu'il luy raut son prisé pucelage,
 Duquel ell'eut au bout de neuf mois vn enfant
 Qui en sa vie fut, par sur tous triomphant
 Appelé Asserac : de ceste sainte race
 Ce Breton se vantoit, issu en toute place,
 Race certainement qui encor est en pris
 Entre tous les Bretons qui sont du bas pays.

Puis de la va Giury ioieux en sa pensee
 Apres qu'il eut en vn sa cornette amassée,
 Retourner derechef charger le bataillon,
 Du Reistre qui s'estoit ferré en vn vallon,
 En pensant secourir le preux Marquis de Neste,
 Qui courageusement s'estoit mis pesle mesle
 Avec les ennemis : mais il le trouue helas ?
 Soubz les pieds des Cheuaux, la face contre bas :
 Luy ayde a se leuer, le manie & le touche,
 Ne pouuant presque auoir l'haleine de sa bouche,
 Par tout ensanglanté, sur le champ estendu,
 Son beau harnois couuert de son sang respandu.

Et tant fit lors Giury, par sa haute prouesse,
 Maugré les ennemis : qu'il l'oste de la presse,
 Le faisant transporter dessoubz vn grand Poirier
 Pour le faire habiller : estoigné du danger
 De la troupe ennemie : & de bonne auanture
 L'excellent l'Auernot se trouue dessus l'heure

Comme enuoïé de Dieu : qui commande a ses gents
 De se monſtrer vers luy ſeruiteurs diligents,
 Et de luy apporter les onguens ordinaires
 Qu'on appliquoit aux coups qui eſtoient neceſſaires,
 De tenir auſſi preſts, des linges & drapeaux,
 Pour faire au patient, des tantes, & bandeaux.

Et ayant viſité, & ſondé par l'eſpreuue,
 Les playes du Marquis : entre autres vne en treuue
 Qu'il iugea par ſon art, nonoſtant le ſecours
 Qu'on luy pourroit donner : qu'on verroit de ſes iours
 En peu de temps la fin : n'y ayant chirurgie
 Qui luy peuſt prolonger d'un mois entier la vie.

Après que l'Auernot qui eſt le nompareil
 De tous Chirurgiens, eut mis ſon appareil,
 Il ſ'en reua ſoudain delaiſſant ſur la lande
 Le Marquis habillé : pour retrouver la bande,
 Du Mareſchal d'Aumont : ou il trouua Choïſi
 Extrêmement bleſſé, qu'il habilla auſſi
 Deſſus le meſme champ : mais par l'experience
 Qu'il auoit de long temps par ſon art & ſcience,
 Il iuge en ſon eſprit, ſans danger de mourir
 Et que dedans un mois il eſperoit guerir.

Puis de la va trouver Chiquot qui a grand peine
 Se remuoit bleſſé, non loin de ceſte plaine,
 Qui eſtoit attendant ſon ayde, & ſon ſecours,
 Et lequel il guerit auſſi en peu de iours,
 Avecques infinis ſeigneurs, & gentils hommes,
 Capitaines, & chefs : & autres ſortes d'hommes.

Ayant donques eſté l'Auernot quelque temps
 A panſer infinis, mutilez patients,
 Il ſ'en reua trouver tout au bas d'une croupe
 Le Mareſchal d'Aumont : qui rallioit ſa troupe

L'Auer-
 not ex-
 cellent
 Chirurgien.

Qui estoit ça, & la, esparse par le champ,
L'ennemy fugitif, derriere poursuiuant.

Pendant les seruiteurs du Marquis arriuerent
Qui leur Seigneur pensé, en litiere poserent,
Qui s'en vont de ce pas, tirant droit & contremont
Tristes, & desolez, au Chasteau d'Eclimont,
Chasteau qui appartient a ce grand personnage,
L'honneur des champs Bloisois, le soustien de nostre aage,
A ce grand Chiuerni qui n'a pas son pareil,
Soit en subtilité d'esprit, ou de Conseil.
Cest luy dessus lequel le repos de la France
Vniuersellement a mis sa confiance,
C'est Argus a cent yeux, & ce puissant Athlas,
Qui suporte luy seul le Ciel de ses fors bras,
Sans la vertu duquel (avec l'aide diuine)
Ce miserable estat alloit estre en ruïne.

Qui aduertit des siens du' succez mal-heureux,
En voyant les effectz aussi deuant ses yeux,
Qui me pourroit compter sans deguiser & dire
La tristesse, l'ennuy, & le cruel martire
Dont fut alors saisi le magnanime cœur,
(Musés dites le moy) de ce sage Seigneur?
Et de sa fille, hélas! qu'il auoit espousee
A ce braue Marquis: de se voir delaissee
Et priuee si tost: o Dieu quel creue cœur!
Deuant elle mourir la moitié de son cœur:

Qui pres de luy faisoit infinies complainctes,
Qui de cris, & de pleurs, diuers estoient conioinctes,
Faisans retentir l'air de sa piteuse voix
En faisant resonner l'Echo du proch un bois.

Nous n'irons plus nous deux dedans le vert bocage
Mon amy (disait elle) ouir le doux ramage

Louan-
ges du
fieur de
Chiuer-
ny.

Com-
plaintes
de la
Marqui
se de
Nesle.

Du Rossignol chantant : en ces accens diuers,
 Nous ne nous veautrons plus deffous les saules verds,
 En prenant nos esbats deffus la verte pree,
 Venu le renouueau de mil' fleurs diapree,
 Nous n'irons plus ouyr le murmure des eaux
 Decoulant peu a peu des fonteniers ruisseaux
 Du parc de Chiuerny : o Monseigneur & pere
 Secourez vostre fille, en sa triste misere,
 Seruantes tenez moy, le glaive de douleur
 M'a frappé viuement au plus profond du cœur.

Helas ie n'en puis plus, vne grande foyblesse
 Me va faire tomber voiez, vostre maistresse.

Hé pourray-ie apres toy accablee d'ennuy,
 Que ie sens dedans moy viure mon cher amy?
 De suruiure apres toy le plus cher de mon ame
 En disant ces propos, ceste piteuse dame
 On vid incontinant perdant toute raison
 Tomber esuanouie, en grande espamaison.

Mais quelque peu apres qu'elle fut reuenue
 De ceste espamaison, & s'estant recongnue,
 Plus que par cideuant, elle fondoit en pleurs.
 Tesmoignage assure de ses iustes douleurs.

Et la voyant ainsi triste & desconfortee,
 Ses femmes l'ont soudain deffus son lict portee,
 Afin qu'elle donnast a ses membres lassez,
 Quelque peu de repos ses ennuis dechassez.

Cependant Chiuerny ne laissoit rien arriere
 De tout ce que l'on peut s'aduifer d'un bon pere,
 Se monstrant vers son gendre, au besoin diligent
 N'espargnant (liberal) soit or, ou soit argent,
 Mais que sert tout cela? prescrite est la demeure
 Qu'on ne peut prolonger d'une minute d'heure.

Devoir
 du sieur
 de Chi-
 uerny.

Et nonobstant aussy le prompt aide & secours
 Qui fut lors par ceux fait, ausquels il eut recours
 Maistres bien congnoissans en l'art de Chirurgie,
 Ils ne peurent iamais empescher que sa vie
 Ne se partist du corps : l'esprit volant en haut
 Delaisant ceste masse a ce diuin Hurault

Mort du Marquis de Nesle. Afin d'auoir de luy vne pareille cure
 Qu'il eut en son viuant apres sa sepulture,
 Faisant tous les deuoirs communs aux trespassez
 Qui de ce siecle sont en vn autre passez,

Ce Marquis decede seruiteurs & seruantes
 Ne pouuans detenir les l'armes decoulantes
 Qui sortoient de leurs yeux : pour l'extreme douleur
 Qu'ils sentoient contristez au dedans de leur cœur,
 Faisoient aussy haux cris, que quand la grande Troye
 Fut par le soldart grec mise a sac, & en proye,
 Tellement que du bruit, le lamentable son
 Fut aussy tost ouy du haut de la maison,
 Dont plus que cideuant fut lors renouvellee
 De ceste dame (helas) la plaincte desolee,
 Iusqu'à tant que le corps qu'on auoit la porté
 Afin de l'ambaumer eut esté transporté,
 Et mis en vn cercueil, le tenant bien enserre,
 Pour ses troubles finis le mener en sa terre,
 Ou bien a Chiuerny, ou de ces grands Huraulx
 Sont dressez dignement les superbes tombeaux.

Vous auiez d'autre part Charles bastard de France
 Qui sur ses Bauarois fit paroïr sa vaillance,
 Plustost en getta vn, d'un merueilleux reuers
 Estourdy de ce coup sur la terre a l'enuers,
 A vn autre plustost donne vn tel coup de pointe
 Ou l'armure n'estoit bien acrochee & ioincte,

Le grãd
 Prieur
 de Fran
 ce.

Qu'il le rend sur le champ roide mort estendu,
 Son sang vermeil coulant, sur la plaine espandu,
 Il monstra bien alors par les haux exploictz d'armes
 Qu'il mist a fin ce iour, au plus fortes alarmes,
 Qu'il estoit descendu de ce Roy des François
 Qui fut en son viuant la perle des Vallois,
 De Charles ce grand Roy : duquel Prince la gloire
 A iamais demoura grauee a la memoire.

Entre autres en marque vn, sur tous ces estrangers,
 Qui frapoit viuement sur nos Cheuaux ligers,
 Armé superbement, & qui a son visage
 Se monstroit estre yssu de quelque haut lignage,
 Bien proportionné, ieune, fort, & dispos,
 Auquel le grand Prieur, luy tint lors tels propos.

Sus Hartmant, c'est a moy, il faut que tu t'eforce
 A monstrer auiourd'huy de tes membres la force,
 Sus voions de nous deux a coups de constelas
 Qui scaura mieux s'aider & manier les bras,
 Que le grand Iupiter donne le los & gloire
 A celuy de nous deux qui aura la victoire.

Quoy ayant entendu ce magnifique Almand,
 Luy respond, courroucé, audacieusement,
 Et quoy tu pense donc par ta superbe audace,
 Et par tes propos plains a te voir de menace
 Me troubler en l'esprit comme vn enfant peureux:
 Je ne suis moins que toy hardy, & vailleureux,
 Car ie scay comme il faut en bataille combattre
 Et de mon ennemy l'outrucidance abbatre.

Or c'est trop deuisé, combatons maintenant:
 Apres qu'il eut ce dit, ce Bauaroys Hartmant
 Print la pistolle en main : & sans aucun mot dire,
 Contre le grand Prieur la desbande, & la tire,

Le grād
 Prieur a
 Hart-
 mant.

Cōbat
 du grād
 Prieur
 & d'Ar
 mant

Mais de bon heur sur luy ce coup ne porta pas
 Car le voyant tirer, il le fist tomber bas,
 Ramenant vn grand coup sur le feust de pistolle
 Que le coup deslacha de sus la terre molle.

Voyant le grand Prieur le pc. il, & danger,
 Ou l'auoit mis alors cest Almand estrange
 Plus que par cideuant s'enflamme en son couraige:
 Et esperant vanger du Bauaroys l'outrage
 Se gette a coup perdu: mais ce fier Bauaroys
 Resista viuement a ce Prince François,
 Et fut par vn long temps la victoire incertaine
 (Tant le combat fut grand) qu'ils eurent sur la plainé,
 Ils se monstroient tous deux combatteurs excellens
 Et aussi estoient ils pour vray des plus vaillans,
 Et des plus couraigeux qui feussent en l'armee,
 Comme par les deux camps estoit la renommee,
 L'un tire vn coup de poincte, & l'autre vn grand reuers,
 S'estoit a qui d'eux deux se mettroit a l'enuers,
 En fin le grand Prieur luy donne en la visiere,
 Duquel coup il tomba du Cheual en arriere,
 Dessus le champ moiteux: dont de la grand douleur
 Qu'il en sentit en l'ame, il en perdit le cœur,
 Et lequel redoublant plain de fureur & rage
 Luy aualla par bas la moitié du visage,
 Duquel coup il fut veu roide mort estendu
 Le champ demourant teint de son sang noir perdu,
 L'un prent son corcelet, l'autre sa bonne espee
 Que luy auoit donné le fort Asteropee,
 Qui vantoit ses ayeulx descendus autresfois
 De Francus fils d'Hector gouuerneur des François,
 Vn autre son armet, qu'il auoit sur sa teste,
 Empanaché de blanc: dont il faisoit grand feste,

Harmât
 tombe
 mort sur
 le cháp.

*Son ame s'en allant deplorant son malheur
De laissé de son corps la force, & la vigueur,
Vers les manoirs obscurs : aussi tost que sa vie
De ses membres dispos se fut esuanouie.*

*Lequel le grand Prieur (le voiant a l'enuers
Sur la terre couché) regardant de trauers
Luy tint vn tel langage : arpenté ceste terre,
Tu ne reuiendras plus faire en France la guerre:
Je feray aujourd'huy sentir a ces Germains
De Charles de Vallois, la force de ses mains,
Je suis seur qu'ils n'auront vne autre fois enuie,
Delaissons leurs enfans, leurs femmes, leur patrie,
De venir secourir, contre tout droict humain,
L'infidelle Ligueur contre son Souuerain,
Je veux que vous teniez a Harmant compagnie,
Et que vostre mort soit de la sienne suiuite.*

*Hartmant estoit tenu sans aucuns contrediets
Vn des plus valeureux Cheualiers, & hardis,
De tous les estrangers : auquel plus d'assurance
Il se pouuoit trouuer, a tirer coup de lance,
Qui depuis peu de temps en France auoit conduit
Les Reistres Banaurois, avecques Brunswich:
Vn des plus grands Seigneurs de la troupe guerriere
Qui fust dans le pays du Duché de Baviere,
Qui par sur tous auoit par sa grande valeur
Enuers les Alemans de credit & faueur.*

Quel
estoit
Hart-
mant.

Fin de l'onzieme liure de la Henriade, de
Sebastian Garnier.





LE DOVZIESME

LIVRE DE LA HENRIADE

DE SEBASTIAN GARNIER.

PENDANT que le Reistre a toute sa puissance,
 Attaquait l'escadron du grand Prieur de France,
 Le Comte d'Aiguemond enuoia ses Flamans,
 Pour de plus renforcer leurs Reistres Alemans,
 Lesquels apperceuant demarcher sur la plaine
 (Auc quelques cheuaux des troupes de Lorraine)
 Le Baron de Biron : s'auançant deuant eux,
 Se vint assurement presenter en leurs yeux
 Taschant a destourner l'impetueux orage,
 De ces nouveaux Vualons qui tombaient plains de rage
 Sur les chefs commandans a nos cheuaux ligers,
 Et les eussent mis lors, ces Vualons estrangers
 En de fort grand accez : leur force, & leur vaillance,
 N'estant pas suffisante afaire resistance
 A leurs bouillans efforts : qui a ce grand guerrier
 Oserent s'attaquer le Duc de Montpensier,
 Qu'il trouuent animant, de ses gents le courage,
 En bel ordre dressez, leur tenant, tel langage,
 C'est auiourd'huy qu'il faut qu'ensuiuant nos ayenlx,
 Nous monstront combatans, hardis & valleureux,
 Sus compagnons marchons demonstrons nous estre hommes
 En vous resouuenans du peril ou nous sommes,
 Sus monstrons auiourd'huy la prouesse, & vertu,
 Dont un chacun de nous doit estre reuestu,

Haran-
 gue du
 Duc de
 Mont-
 pensier.

*Je seray le premier qui fera le voyage,
Donques auançons nous tournons vers eux visage.*

*Si tost qu'il eut ce dit, il fut vn des premiers,
Qui partit pour charger, ces Flamans Hannuyers,
Entrant au milieu d'eux, frappant a toute reste
Sur les bras sur les mains, par les yeux, sur la teste,
Autant qu'il en rencontre autant en met a bas,
Tout est mis au tranchant de son fort coustelas.*

*Et tout ainsi qu'on voit la riuere de Loire,
L'honneur des champs Bloisois, la richesse, & la gloire,
Reuenu le printemps d'un cours impetueux
S'espandre par les prez & beaux champs fructueux,
Rompant, & renuersant, par sa grande furie,
Les bleds & belles fleurs, de la verte prairie.*

*Telle estoit de ce iour l'incroyable valeur
Du Duc de Montpensier, en sa grande fureur,
Qui rompt les escadrons, se faisant faire place
Entrant sur l'ennemy, d'hardiesse, & d'audace,*

*Or voyant Brunswich la grande occision
Que ce grand Duc faisoit : cherche l'occasion
De tuer son cheual : inuitant ses gendarmes
D'employer dessus luy leurs furieuses armes,
Le moien le plus seur pour empescher l'effort
Que ce Prince faisoit ; mettant ses gentz a mort.*

*A ses dictz attentifs ces Restres mercenaires
D'une grande fureur se gettent volontaires
Dessus ce bon Cheual : qui tombe sur ses pieds
Donnant de la roideur contre terre du nez,
Qui se leue aussi tost, sortant de la meslee,
Courant parmy les champs, a renes aualees,
Qui hannist qui petille, & qui tellement faiçt,
Qu'autant qu'il en rencontre, autant a mort en met*

Compa
raison.

Le Duc
de Môt-
pensier
renuer-
sé de s^o
cheual.

Et par sa grand valeur donna bien a congnoistre
 Qu'il ne degeneroit de son farouche ancestre,
 Qui tant de fois garda Alexandre le grand
 De ses fiers ennemis : dessus luy combatant,
 Car on dit qu'il estoit venu d'une caualle,
 Descendue autres fois du puissant Bucephale:
 Et le Duc Montpensier faisoit soigneusement
 Au haras saint Fregien garder ceste Iument,
 Tant pour sa grand valeur, que pour la souvenance
 De son Ayeul Loys : ce diuin Roy de France,
 Qui auoit fait venir l'engence en ce pays,
 L'ayant eüe au combat dessus ses ennemis,
 Quant Damiette il prit : les Sarraxins en fuite,
 Apres qu'il eut tué le satrape d'Egypte.

Et voyant ce bon Duc, les perils les dangers,
 Sur terre renuerser de ses fiers estrangers,
 Getant sa veue au Ciel, leuant en haut la teste,
 D'un cœur net fit a Dieu, vne telle requeste.

Ha Dieu si quelquefois aux belliqueux efforts
 Contre les ennemis, en nombre les plus fors,
 Tu t'es a Montpensier, mon pere charitable,
 Et a moy son cher fils, démontré favorable.

Entens, seigneur entens, de ta sainte maison,
 Je te prie auiourd'huy, ma deuote oraison,
 Me preseruant des mains de tous mes aduersaires
 Que tu vois ô mon Dieu, m'estre si fort contraires
 Me delaisseras tu ô Seigneur au besoin!
 Que i'entende mon Dieu, que tu as de moy soin,
 Me faisant tant de bien, de faueur, & de grace,
 Que ie puisse verser sur ceste mesme place
 L'ennemy qui me suit : faisant son sang vermeil,
 Couler de sus le champ, de laissé le Soleil.

Cheual
 du Duc
 de Môt-
 pensier.

Oraison
 du Duc
 de mont
 pensier.

Ceste sainte oraison fut de Dieu exaucee,
 Si tost que ce grand Duc l'eust de cœur prononcee,
 Car aussi tost il vid tout contre luy ses gents
 Qui de le releuer furent bien diligents,
 Fidelles seruiteurs : & le leuent de terre
 Sur un autre coursier, le remontant de guerre.
 La Geolle se trouue entre autres le premier
 Lymosin de pays : qui estoit Escuyer
 De ce Duc valeureux : qui d'une telle audace
 Poursuiuit l'ennemy, qu'il se fit faire place,
 Frappant tantost a droict, & plus tost a trauers,
 Renuersant deuant luy, ceux qu'il trouue a l'enuers,
 Et fit tant combatant par sa grand hardiesse,
 Qu'il oste ce bon Duc du milieu de la presse
 Luy baillant son Cheual : s'en estant desmonté,
 Sur lequel aussi tost Montpensier a monté,
 Et luy un autre prent qui auoit du courage
 Par sur tous merueilleux, que tenoit un grand page.

Le bon Duc remonté, retourne courageux,
 Comme un furieux Mars, se reietor sur eux,
 Sa force luy estant derechef redoublée,
 Depuis qu'il eut remis sa pensee troublee,
 Esperant en son cœur de bien tost se vanger.

Et comme le Lion qui de quelque berger
 Aura esté blessé, d'un trait, ou d'une d'arde
 On voit rouïller ses yeux & furieux regarde,
 S'il pourra rencontrer, pour se vanger du tort
 Qui luy a esté fait, le mettant à la mort.

De mesmes Montpensier dans l'ennemy se lance
 Ne redoubtant le fer de son aigne lance
 Frapant sur ces Valons, a tors & a trauers,
 Les laissant sur le champ tous sanglans a l'enuers.

La Geolle
 le Escuyer
 du Duc de
 Montpensier.

Hardief
 se du
 Duc de
 Montpensier.

Compa
 raison.

Appelle Brunswich le cherche en la campagne,
 Vn des principaux chefs des troupes d'Alemagne,
 Et qui se vantoit estre (orgueilleux en son cœur)
 Vn des proches parens, du regnant Empereur:
 Et ainsi cheminant de fortune il rencontre
 Deux Reistres haux & grands, qui venoient a l'encontre
 De ce Duc valeureux: les pistolles es mains
 Pour tirer contre luy, mais les coups furent vains,
 Les faisant destourner de sa bonne allumelle,
 D'un desquels coups passa au trauers la mammelle
 D'un de ces Alemans: & retirant son bras,
 Il tire vn autre coup de ce fort coustelas
 Sur l'autre compaignon: luy donnant en la iointe
 Ou l'on voioit lespaule avec le col coniointe,
 Qui fut si rude & lourd (nonobstant que hardy)
 Qu'il le rend sur le champ demi mort estourdi.

Et puis de la s'en va avec sa bonne espee
 Qu'il auoit dans le sang de ces deux la trampee,
 Pour voir s'il trouueroit, le ieune Brunswich,
 Le plus intime amy du blond Comte d'Ausfrich,
 Conducteur des Almans: & rencontre en sa voye
 Vn lequel le frappant si rudement l'enuoye,
 Qu'il ne pouuoit du coup blezé se soustenir,
 Qui peut toutesfois lors, pour heureux se tenir:
 D'autant qu'il s'eschapa: prenant soudain la fuitte
 Sans qu'il fist contre luy, en s'en fuyant poursuite.

Et va tant ça, & la, ce Prince genereux
 Qu'il trouue Brunswich, vn des plus valeureux
 De tous les Alemans luy tenant tel langage.

Il te faut aujourd'huy, o gentil personnage,
 Me monstrier la valeur (qu'on dict qui est en toy
 Par sur tous Alemans) combattant contre moy,

Il faut que nous tirions chacun un coup de lance,
 Que ie sce che quell'est de ton bras la puissance.

Or sus recu'ois nous, quelque peu a l'escart,
 Vous mettrez d'un costé, & moy de l'autre part,
 Afin que nous ayons a courir quelque espace,
 Sus donques compagnons qu'un chacun face place,

Cōbat
 du Duc
 de mont
 pensier,
 & du
 Comte
 de Brun
 suich.

Il ne se trouua lors sur la plaine soldart
 Tant fust il valeureux, regardant ce hazard,
 Qui ne fust effroié: voiant la contenance
 De ces deux grands Seigneurs, avec leur assurance,
 Contemplant le maintien, & le graue marcher
 De leurs braues cheuaux, ligers a l'aprocher,
 Qui piafoient ioieux en leurs cœurs d'allegresse,
 Passant les vents ligers a courir de vifesse,
 Qui tous deux enflammez, laissans leurs escadrons,
 Leurs cheuaux courageux, brochent des esperons,
 Faisans un si grand bruit que la terre prochaine
 En retentit du son qu'ils firent par la plaine.

Or donques Montpensier courut de telle ardeur
 Qu'il ataint de son bois Brunsuich pres du cœur,
 Mais la pointe fut lors a fausser empeschee,
 S'estant par la durté du harmois rebouchee:
 Brunsuich d'autre part sa lance vint branler,
 Encontre Montpensier: & le fit esbranler
 Vn peu de son Cheual: toutesfois le coup passe
 Sans qu'il eust offensé, forte estant sa cuirasse.
 Ce magnanime Duc sans craindre aucunement
 S'est deuers Brunsuich retourné promptement
 Ferme sur son cheual: & ayant la main mise
 A son bon coutelas, se rue sans faintise
 Dessus son ennemi: qui son coup assena
 Si bien & a propos, que bien fort l'estonna,

Car voulant retirer du corps sa bonne espee
 De ce Prince Alemant : il la trouua trampee
 Et taincte de son sang : combien qu'aucun s'emblant
 Il n'en fist , toutesfois , le coup si fut il grand,
 Car s'entre-chamaillant se donnoient coups horribles
 Comme Lyons qui sont eschauffez inuincibles.

Après auoir esté long temps en ce combat,
 Montpensier s'ennuyant , met fin a ce debat,
 Luy passant dans le corps sa flamboyante espee,
 De laquelle deslors sa teste il a coupee,
 Tombant de son cheual , tout roide mort a bas,
 Le laissant sur la terre , estendus ses deux bras,
 Et firent si grand bruit : a sa cheute ses armes,
 Qu'il ny eut vn des siens , de ses plus forts gendarmes
 Qui ne s'en esbahit : voyans donc ce meschef
 Qui estoit aduenu sur leur principal chef,
 Se tourmentent gettans abondance de l'armes,
 Coulantes de leurs yeux dessus leurs noires armes
 Leurs tristes cœurs saisis d'une extreme douleur,
 De voir (desconfortez) ce surueni malheur.

Et repris leurs esprits , conuertissans leurs l'armes
 En ire & en fureur ruent sur nos gendarmes,
 Metans tous leurs efforts , leur cœur , & leur pouuoir,
 Pour tasher s'ils pouuoient a Montpensier auoir.

O qu'il eut bien besoin de courage & d'adresse
 Se voyant detenu en si grand destresse,
 Ses gendarmes alors , monstrerent la valeur
 Qu'ils auoient de long temps logee dans leur cœur.

Entre autres l'Ancauinay acourut a grand erre,
 Pour trouuer ce bon Duc : qui le premier par terre
 Qu'il rencontre versa faisant de grands regrets
 De ce voir de la fin de sa vie si pres.

Le con-
 te de
 Brun-
 uich tué
 par le
 Duc de
 Mont-
 pensier.

Lan-
 cau
 nay au
 secours
 du Duc
 de Mont
 pensier.

De ce me:ueilleux coup & blessure terrible,
 Il fit vn cry si haut, si hideux, & horrible,
 Que tous ses compagnons qui estoient attentifs,
 En deuindrent soudain tous peureux & craintifs,
 Vn autre il rencontra armé a la superbe,
 Luy donnant si grand coup, qu'il le gette sur l'herbe,
 Son harnois ne le peut si bien contregarder,
 Qu'il le peust de ce coup, tant fut puissant, garder,
 Combien qu'il se couurist: car si auant il entre
 Qu'il se trouue au milieu des boyaux de son ventre.

Hans
Bourg.

De nation Almand, qu'on appelloit Hans Bourg,
 D'un village prochain de la ville d'Ausbourg,
 Et qui estoit Seigneur direct de ce village,
 Et auoit de son pere vn si bel heritage,
 Nouuellement venu, & depuis quelques iours
 Auecques Brunsuich a l'aide & au secours,
 De ces traistres Ligueurs: qui plains doutrecuidance
 Vouloient faire tomber le royaume de France,
 (François desnaturez) entre les fortes mains
 De ces escrouellez l' Astrigons inhumains.

L'Ancaunay le voyant renuersé contre terre
 Et cuidant luy oster son riche Cimeterre,
 Il se vid aussi tost chargé de toutes pars,
 Enuironné autour des ennemis soldars,
 Ne pouuant presque plus de la fatigue & peine
 Qu'il auoit enduré reprendre son haleine.

Sourde
ual.

Et s'estoit fait de lors du vieillard l'Ancaunay
 Sans l'ayde qui luy fut, de Sourdeual donné,
 Qui Brochant son cheual, se iette par la presse
 Et fit si vaillamment que par sa grand'prouesse
 Il le desengagea du perilleux danger,
 Ou il auoit esté reduict par l'estranger

Normans de nation, tous deux de haut courage,
Presque esgaux en moiens, presque pareils en aage,
Se Comportans si bien ses deux braues vieillars
Qu'ils sembloient estre enfans de ce grand guerrier Mars.

Exclamation.

O vous vieillars heureux, qui en telle vieilleffe
Surmontez en valeur, la plus forte ieunesse,
Puisiez vous a la fin de vos iours bien heureux,
Estre participans du beau se-iour des Cieux.

Pres d'eux estoit Cresnay au plus chaudes alarmes
Qui faisoit entre tous incroyables faits d'armes,
Qui va, qui court, qui bruit, comme l'eau de la Mer
Qu'on voit en sa fureur courroucee escumer.

Comparaizon.

Mais de mal'heur pour luy, il rencontre en la plaine,
Vn des principaux chefs des partisans du Mayne,
Tenant l'espieu en main, qui de telle roideur
Luy en tira vn coup, qu'il ataignit le cœur,
Dont Cresnay se pasma de la douleur extreme
Qu'en son ame il sentit: & plus que la mort blesme
Tomba de son cheual: mais apres auoir pris
De son espamaison ses debiles esprits,
Se remet sur les pieds: & tournant son visage
Ou estoit l'ennemy: le suit d'un tel courage
Qu'il l'atrape a la fin, & s'estant retourné
S'estonna grandement, de reuoir la Cresnay,
Qu'il auoit delaisse, gisant dessus la place,
Des coups par luy donnez, tant au corps qu'en la face,
Qui se tenoit tout coy, avecques son espieu,
Ne voulant desmarcher, assure, de son lieu,
Qu'il presente a Cresnay, d'une affrontee audace,
Le regardant tousiours entre d'eux yeux en face,
Luy donnant si grand coup de l'espieu en son flanc
Que la terre aussi tost en fut tainte du sang.

cresnay
guidon
du Duc
de mont
pensier.

Crenay
tué sur
le chap.

Cresnay sentant ce coup dessus cest *Almant* entre
Luy tirant un estoc, qui luy persa le ventre,
Et desquels deux grands coups ils moururent tous deux,
Tombans de la roideur dessus le champ moiteux,
Qui perdirent tous deux s'estans tuez la vie
Jusqu'au dernier soupir, se tenans compagnie.

Ce magnanime Duc grandement irrité
De son porte *Guidon*, rentre au champ despité,
Lequel fist tant d'exploicts & genereux faits d'armes
Dessus ses ennemis, avecques ses gendarmes,
Que nul ne se trouuoit au deuant de ses yeux
Qu'il ne sentist l'effort de son bras valeureux,

Heureux celuy heureux de la troupe ennemie
Qui se peut garantir de ne perdre la vie,
Suiui de ce vieillart, qui a donner conseil,
Voire a iouer des mains n'auoit presque pareil,
Le hardy *Lancaunay*: qui d'un cœur magnanime
Les plus espouuantes a bien combatre anime.

Mais comme ce vieillard alloit de ranc en ranc,
Gendarmes & soldars, au combat animant,
Il se trouue inuesty: qui se met en defense,
Mais vaine est contre tant sa debile puissance,
Aussi fut il mis bas, nonobstant son effort,
Sousspirant en son cœur, sur le champ presque mort
Qui tombant fist a Dieu vne telle priere.

Je te prie, ô mon Dieu, ne ietter en arriere
De *Lancaunay* ton serf la piteuse oraison,
Car il en est Seigneur, si iamais fut saison,

Lancanay de-
cedé. Reçoy mon Dieu reçoy, aujour d'huy, ie te prie,
Mon ame languissante en l'eternelle vie.

Après qu'il eut ce dit, leuant en haut les yeux
Il rendit son esprit, s'enuolant droit aux Cieux,

Ou il est ioniffant en la gloire eternelle,
Du bien qu'a merité l'homme iuste & fidelle.

L'Ancaunay estant mort, renforça le desbat
Dont plus que cideuant fut mortel le combat,
Car soudain arrina le Baron sur la place,
Fils de ce grand Biron, qui d'une braue audace,
Hardy, & courageux, à desgorgeante voix
Ses troupes animoit : sus monstrez vous François,
Et frapez hardiment, vous inuincibles bandes
Compagnons bien aimez, sur ces troupes flamandes,
Faisons leur ressentir gendarmes genereux
La force & pezzanteur de nos bras valeureux.

A ce cry du Baron, des deux pars la meslee,
Tant estoient acharnez, on vid renouuelee,
Marchant tout le premier sans craindre aucuns dangers,
Se meslant par les rancs de ces fiers estrangiers
Qui autant qu'il en trouue autant en met a terre,
On l'eust pris pour le Dieu, Inuenteur de la guerre,
Tant estoit furieux, les allant renuersant
Comme le mestiuier, qui a bas va versant
Le fourment qui est meur, & sur le champ le range
Pour apres le lier & mener en la grange.

Et se met si auant qu'au visage, & au bras
Il se sentit blezé, son sang coulant en bas,
Dont plus que cideuant, voyant de son visage
Le sang qui decouloit s'augmenta son courage
Et en ceste fureur sans aucune pitié
Il en attrapa vn qu'il mist par la moitié,
Luy tenant tels propos : tu congnoistras vblage
Du Baron de Byron la force, & le courage,
Que tu raporterás par les enfers obscurs
A ceux qui ont suivi comme toy les Ligueurs.

Baron
de Biró
combat

Compa
raison.

*La tu pourras Liqueur a ton dommage apprendre
Que c'est qu'à ton Seigneur legitime te prendre.*

Marrolle qui marchoit avecques l'escadron

*Du Baron fils aisné du Marchal de Biron,
Aduerty qu'il estoit bleſſé dedans la face
Plain d'ire & de fureur compagne de l'audace,
Ne pouuant se tenir, son ranc a delaiſſé
Pour suiure l'ennemy, lequel l'auoit bleſſé
Selon son iugement : & fait tant qu'il deuançe
De son fort coutelas : luy donnant en la pance,
Luy faisant ressentir l'effet de son bras fort,
Le laissant sur la terre estendu demi mort.*

*Et puis de la s'en va tout au milieu des bandes
Sans crandre aucun danger, de ces troupes Flamandes,
Entre autres en trouue vn, qui a voir son coursier
Demonstroit qu'il estoit quelque braue guerrier,
Qui Marrolle attaqua de toute sa puissance
En tirant contre luy vn grand coup de sa lance.*

*Sans doute s'estoit fait de Marrolle deslors
Si le coup eut porté : l'atignant droit au corps,
Mais de bon heur le coup, sans luy malfaire passe,
Glissant tant seulement vn peu sur la cuirasse,
Qui luy fut cher vendu : Marrolle ayant repris
Quelque peu estonné de ce coup ses esprits
Suiuant son ennemi : luy dit telle parole.*

*Je te feray sentir autourd'huy de Marrolle
Le magnanime cœur, t'enuoyant en enfer,
Ou t'attent de long temps ton pere Lucifer.*

*Après qu'il eut ce dit, se iette de furie
Sur ce braue Vvalon : & luy oste la vie
Le renuersant par bas, laissant son vilain corps
Sur la terre estendu gisant entre les mors.*

Marrolle
le gou-
uerneur
de Lan-
uille.

*Et malgré ces Vvalons, & ces troupes d'Espagne,
Il s'en reua trouuer, trauersant la campagne,
Passant au milieu d'eux, le Baron de Byron,
Qu'il trouua ralliant (blessé) son escadron,
Pour apres derecher retourner a la charge
Retrouuer l'ennemy par la campagne large.*

*Ce bon Duc aduertit que le ieune Baron
Fils de ce vieil Nestor le Marchal de Biron
Auoit esté blessé au bras, & au visage,
Se monstrant valeureux, de fait & de courage,
Va droit pour le trouuer le deliurant des mains
Ou il estoit pour lors detenu des Germains,
Marchant si hardiment que le voyant en face
L'ennemy fut contraint de luy quiter la place.*

Fin du douziesme liure de la Henriade de
Sebastian Garnier.



LE TREIZIESME
LIVRE DE LA HENRIADE
DE SEBASTIAN GARNIER.

PENDANT que ce grand Duc d'un courage indomté,
 Pour suiuoit l'ennemy, tremblant espouuanté,
 Luy ayant fait quitter, abatu son audace,
 Comme a demy defaict, par sa valeur la place,
 Le chef des vrais François estoit d'une autre part,
 Qui ne s'estimant plus que le moindre soldart,
 Faisoit par ses hauts faits, pour sa louange accroistre,
 Entre tous combatans sa prouesse paroistre,
 Dessus ses Espagnols, & autres estrangiers,
 Sans aprehension des perils, ou dangers,
 Qui pouuoient aduenir : car voyant sur la plaine
 Le puissant bataillon de Charles de Lorraine
 Superbement marcher : enuironné autour
 De deux gros escadrons qui estoient a l'entour
 D'Espagnols & Vualons : que Philippes d'Espagne
 Luy auoit enuoyé tous prests a la campagne
 Conduits par Aiguemond nonobstant leur fierté,
 Se presente hardiment comme vn mars redouté
 Au deuant de leurs yeux avec grand' assurance,
 Criant, ou est le Mayne ? avecques sa vaillance,
 Ha que ne se vient il presenter au combat,
 Afin qu'entre nous deux vuidions nostre debat.
 Tout en vn mesme instant ce gros escadron large
 Debusque pour venir sur nos gents a la charge,

Qui s'approche si pres de l'escadron du Roy
 Avec telle clameur, & si terrible effroy,
 Que plusieurs des Royaux de la cavalerie,
 Avecques leurs cheuaux, sentirent la furie
 De leurs boulets de plomb : en leur ame estonnez,
 En ce conflit premier d'estre si mal menex,
 Ayant veu deuant eux tomber dessus la face
 Leurs compagnons guerriers languissans sur la place.

Quoy voyant deuant luy ce Roy plein de valeur,
 Prince bien aduisé, magnanime de cœur,
 Ne s'estonnant de rien, s'en va droit a la charge,
 Qui courageusement sa colere descharge
 Dessus les ennemis : & comme quelque fois
 Le Lyon furieux on voit dedans le boys,
 Qui se sentant blessé descend de la montagne
 Pour trouuer les veneurs s'il peut en la campagne,
 Et les ayans trouuez se ressentant du tort
 Qui luy a esté fait les tue & met a mort.

Ainsi est nostre Roy qui se met en la presse,
 Leur faisant ressentir des Bourbons la prouesse.

Tantost vous le voiez entre les siens passer,
 Et tout incontinant, retourné s'adresser
 Dedans les premiers rancs : & soudain apparostre,
 Au dedans des derniers pour tout voir & congnoistre.

O quil faisoit bon voir sur ce braue cheual
 Monté a l'auantage, avecques Durandal,
 De voir son beau panache au milieu de la creste
 De son armet doré, courrant toute sa teste,
 De voir ce bon cheual venu du grand Bayart
 De mesme empanaché, sur sa teste Gaillard,
 Qui bondist, qui harnist, dessus la belle plaine,
 Qu'il n'est ia au combat frapant du pied l'areine.

Compa
 raison.

Ayant donc veu le Roy, le temps propre a marcher,

Le premier d'entre tous, commence a d'esmaicher

En disant ces propos, sus compagnons courage,

Abbatons aujourdhuy la fureur & la rage

De ces traistres Ligueurs : demonstons nous François,

Combatans aujourdhuy pour defendre les Loix

De nostre cher pays : faisons que la campagne

Soit couuerte des corps de ces troupes d'Espagne,

Faisons leur ressentir, ô mes François l'effort,

De nos bras vigoureux les mettans tous a mort,

Qu'on n'en espargne vn seul : ce disant il s'auance,

Marchant sur l'ennemy de toute sa puissance,

Qui entre valeureux au milieu du combat,

Qui plustost en frappe vn, plustost vn autre abbat,

Mettant en nostre Dieu, qui a la congnoissance

De son iuste & bon droit sa totale esperance,

La les vns se vantans de leurs belles vertus

Les autres se plaignans terrassez abbatuz,

Vous voyez la choquer assaillir & defendre,

Les vns victorieux les autres a mort tendre,

Et le beau sang couler rougissant & vermeil

Du meurtre des occis, qui estoit noppareil,

Auec infinites de sanglots & de plaintes,

Des mourans terrassez qui faisoient leurs complaints,

Et tout ainsi qu'on voit venue la saison

De recueillir les blez ia meure la moisson,

Que le bon labourneur plusieurs sayeurs assemble,

Les enuoyans sayer en son champ tous ensemble,

Qui employent si bien leur iournee a sayer

Qu'on voit soudain les blez a grands monceaux verser.

De mesmes vous voyez hommes tomber par terre,

De lances, de boulets, de pique ou cimeterre,

Exhortation
du Roy
a son ar-
mee.

Devoir
dv'n bô
chef.

Compa-
raison.

Qui estoient acharnez, comme loups rauiffans,
 Qui vont pour se tuer, en s'entrechoiffans,
 Le premier qui sentit combien estoit pesante
 Du Monarque Gaulois l'espee bien trenchante,
 Ce fut un Hannuyer de la ville de Mont,
 Autres disent qu'il est Brabançon de Fromont,
 Qui osa s'adresser a ce grand Roy de France
 Cuidant le renuerser du fer de sa grand lance,
 Monté a l'auantage, armé & bien en point,
 Mais qui pour tout cela ne s'en estonna point,
 Car le coup ne porta: outre la lance passe
 Attaignant quelque peu glissant sur sa Cuirasse,
 Quoy voyant nostre Roy plain d'ire & de fureur
 Luy tint lors tels propos, fasché dedans son cœur,
 Tu scauras auiourd'huy avec ton arrogance
 Que c'est de t'adresser a ce grand Roy de France,
 Tu sentiras Ligueur la force de mes bras
 Te getant renuersé de ton cheval a bas.

Ce disant il le suit avecques la pistolle
 L'emorche fait bien feu, mais le coup ne s'enuole,
 Dont le Roy fut alors grandement irrité
 Contre son pistolet le getant despité,
 Disant semblables mots: a vray dire ces armes,
 Sont indignes de moy, c'est aux couars gendarmes,
 Les armes des François vaillans & courageux
 Le coutelas sur tous est retenu entr'eux.
 L'ennemy derechef son coup failly retourne
 Qui a l'entour de luy courageusement tourne,
 Tenant son pistolet emorché en sa main,
 Ia tout prest a tirer, mais quoy le coup fut vain.

Ayant failly son coup, HENRY vers luy s'adresse
 Le cherchant au deffous de sa cuirasse espesse,

Pistoles
 armes
 de cou-
 ars.

Et ayant remarqué des armes le defaut,
 Prince bien aduifé, en repouffant l'assaut,
 Qui ne luy faillit pas, luy donnant pas le ventre
 De son bon coutelas : lequel si auant entre
 Qu'il rendit presque mort, tombé dessus le champ,
 Perdant esuanouy la vie avec le sang,
 Le laissant estendu couché dessus la place
 En luy disant, ces mots, & ou est ton audace?
 Tu auras toutesfois cela pour reconfort
 Que par le grand B O V R B O N tu es mis a la mort.
 Qui t'est le plus grand heur & la plus belle gloire
 Qui t'est peu aduerner, digne de ta memoire,
 D'auoir esté vaincu combatant vaillamment
 Par ce Prince Gauloys : ô quel contemptement!

Après qu'il eut ce fait deux autres il rencontre
 Qui venoient contre luy, hardiment a l'encontre,
 Cuidans le renuerfer: sur lesquels se geta,
 Et qui par son regard si bien les effroya
 Qu'ils se rendent a luy, prians qu'il leur accorde
 Se remetans a luy vie & misericorde,
 Et que s'il les vouloit mettre a iuste rançon
 Que leur pere aduerty luy en feroit raison,
 (Riche dor & d'argent) entendant que leur vie
 Ne leur auroit esté (par son moien) rauie.

Et desia commençoit de ce Prince le cœur
 S'adoucir enuers eux, quand pour eux, de malheur
 Getant ses yeux sur vn: il recongnut les armes
 Vestues sur son dos de quelques siens gendarmes,
 Ce qu'ayant apperceu de colere enflammé
 Se rua dessus vn contre luy anime.

Et comment tu veux donc que ie te face grace,
 Qui porte dessus toy pour brauer la cuyrassé

D'un de mes seruiteurs, tu t'en repentiras,
 Ce disant luy donna de son fort coutelas
 Au dessous la cuyrassé : & qui si auant entre
 Que tripes & boyaux, il luy perça du ventre.

Et l'autre quand il vid son cousin presque mort
 Il met tout son pouuoir, sa vertu son effort,
 De s'oster de ses mains, & gaigner la guerite,
 Mais de bien peu pour lors, luy profita la fuite,

Luy donnant si grand coup, sur la teste irrité,
 Qu'il le verse par bas, contre luy despité,
 Et lequel redoublant de sa forte allumelle
 D'un autre le frappa en la gauche mammelle.

Ainsi furent tuez & occis par les mains
 De HENRY de Bourbon ces deux cousins germains.

Ils estoient Espagnols & qui pour voir la guerre
 Depuis un peu de temps auoient laissé leur terre,
 Pere, mere, parens, & leurs plus chers amis
 Desireux de scauoir que cestoit du pays,
 Qui estoient detenus pour de toutes les villes
 Du pays d'Arragon : estre des plus habilles,

Voyans ces Espagnols naguere si hautains
 Ces trois estendus mors, par les puissantes mains
 De ce grand Roy guerrier : ils quiterent la place
 Craignans espouuantez sa furiense face,
 Fuyans tant qu'ils pouuoient sans faire aucun arrest,
 Non plus que le cheurueil qui voit en la forest
 Le veneur qui le suit : pendant ses beaux faits d'armes
 Vous auiez d'autre part ses courageux gendarmes,
 Qui soustindrent si bien la charge, & les efforts
 Du Ligueur ennemy, qu'infinites de mors
 Tomberent sur le champ, d'une & d'autre partie
 Qui se monstrans hardis y perdirent la vie.

D'ou e-
 stoient
 ceux
 que tua
 le Roy.

La fond un escadron du Conte d'Aiguemont,
 (De malheur) ou estoit le Seigneur de Clermont,
 Qui frappé d'un boulet, tomba dessus la plaine
 Apres s'estre monstré estre grand Capitaine,
 Car deux ou trois auant qu'il se sentist blesé
 Il auoit de sa main sur la plaine versé.

Sa mort ne fut long temps qu'elle ne fust vangee,
 Car la vint arriuer sa troupe bien rangee,
 Laquelle ne voulant perdre l'occasion
 Fit de leurs Carabins terrible occision.

Clermont estoit cadet de la maison d'Antrague
 Bon seruiteur de Roy, tant en faits qu'en dits sage,
 N'ayant iamais manqué vers son Prince de foy,
 Comme plusieurs s'estans sequestrez de leur Roy,
 Et aussi auoit il alors de ceste charge
 Du Monarque Gaulois, la conduite & la Charge
 Des Archers de son corps: pour la fidelité.
 Dont par sur tous les siens il estoit réputé,
 Et iouist maintenant pour sa perseuerence
 De l'heur des bien heureux (sans trouble) en patience.

Vous auiez la Chombert qui auoit pris son ranc
 Dans l'escadron du Roy qui se monstra vaillant,
 Allant ça, & puis la, tuant par la campagne
 Autant qu'il rencontroit de ces maraus d'Espagne,
 Monté sur un Cheual hagart, & furieux,
 Ses yeux estincelans, escumant courageux.

Et combien qu'il fust chef conduisant par la plaine
 Ceux de sa nation comme leur capitaine
 Il ayma neantmoins mieux deffous l'estendart
 De ce grand Roy marcher, comme simple soldart
 Que non pas le premier deuant ces troupes grandes,
 Dont il estoit le chef Saxonnoises Flamandes,

Cler-
 mont
 tué.

Et furent par ses mains quatre des plus hardis
 De ces fiers Espagnols a la mort par luy mis,
 Qui en eust bien tué encores d'avantage,
 S'il ne feust si tost mort qui fut un grand dommage,
 Car il fut sur le champ d'un boulet renuersé
 Qui dit ces derniers mots, (de la mort oppressé)
 Regardant nostre Roy : si ie te suis fidelle
 Tu le vois deuant toy, mourant pour ta querelle,
 Combien me suis monstré aujourdhuy valeureux,
 Tu le sçais grand Monarque & Prince genereux,
 Et rendras a mes gents, m'ayant veu en besongne
 Du deuoir que j'ay fait mourant pres ta personne.

Après qu'il eut ce dit getant sa veue aux Cieux
 Il rendit son esprit, la clairté de ses yeux
 Se separant du corps : aueques son haleine
 Demourant estendu dessus la molle plaine.

Plusieurs autres François furent atterrassez
 Qui furent griefuement en ce conflit blesez,
 Toutesfois preseruez de la fureur & rage
 Du superbe Espagnol, par leur hautain courage,
 Car quelque temps apres qu'ils eurent leurs esprits
 De leur cheute estonnez, assurement repris,
 Leuez dessus les pieds, se monstrans invincibles,
 Faisoient a coup de main faits du tout incroyables.

Entre autres de Conty du Roy cousin germain
 Leur fit bien ressentir combien pesoit sa main,
 Et qu'il ne forlignoit de la race diuine
 De laquelle iadis prindrent leur origine
 Ses ayeux valeureux : de fureur rougissant
 Le premier aux dangers hazardeux s'opposant,
 Frapant a toutes mains, de zelle, & de courage,
 Tantost dessus la teste, & plustost au visage,

Chom-
 bert tué
 d'un
 coup de
 pistolle.

Propos
 de Chô
 bert
 mourant
 au Roy.

Prince
 de Con
 ty.

De ces traistres Ligueurs : sans nulle acception,
 Du pays d'ou ils sont ny de leur nation,
 Il se monstra bien lors estre fils legitime
 De ce Prince qui fut viuant si magnanime
 Qu'il soustint tout l'effort, cinq cens soixante neuf,
 De l'armee du Roy Charles, pres Chasteauneuf,
 Ou fut traistreusement sa iournee auancee
 Apres s'estre rendu la furie passée,
 Et pour n'auoir esté au milieu des hazars
 Secouru au besoin laissé de ses soldars.

Deplo-
 ration
 du Prin-
 ce de
 Condé
 tué pres
 de Ger-
 nac.
 1569.

Ha Dieu de ceste mort qui fut tant violente
 En eut compassion le fleuve de Charante,
 Qui en sentit en luy vne si grand douleur
 Qu'il en changea de dueil, d'habit, & de couleur,
 Voire mesmes les Sœurs les moyteuses Nayades
 Qui parauant estoient si fraiches & Gaillardes
 Entendant ceste mort, & porterent le dueil
 Ayans tousiours depuis la triste l'arme a l'œil,
 Et afin que iamais ne feust enseuelie
 Aux siecles aduenir, de ce Prince la vie,
 Ils firent eriger vn superbe tombeau
 Qu'on mist en son honneur dessus le bord de l'eau,
 Et furent engrauez dessus la pierre dure
 De ce beau monument : ces mots en escriture,

Epita-
 phe du
 Prince
 de Con-
 dé.

Pelerin qui te sens ; de long travail laissé,
 Du chemin que tu as en voyageant passé,
 Arreste toy icy : & d'un plaint l'amentable,
 Deplore avecques moy, le destin pitoyable
 D'un de nos grands Heros : priant Dieu que ses os,
 Soient eternellement en bon & doux repos,
 Et que son ame soit a iamais immortelle
 Avec les bien-heureux en la gloire eternelle.

Ha c'est ce demy Dieu ce Prince de Condé,
 Qui pour n'auoir esté par les siens secondé,
 Fut tué en ce lieu, qui passoit en vaillance.
 Tous Princes & Seigneurs qui lors estoient en France,
 De Pere en fils venu de ce bon Roy iadis
 Qui est pour ses biens faits la haut en Paradis.

O que tous les matins la douce manne tombe
 Et le miel sauoureux, dessus ta dure tombe,
 Environnee autour de Rosiers empourprez,
 De beaux lys blanchissans, & d'oillets diaprez.

Ha Prince genereux, il sera de ta gloire
 Maugré tes ennemis, cy apres fait memoire,
 Ou soit que tes os soient en la fosse enterrez
 Ou dedans le cercueil dignement enserrez,
 Si Dieu me fait tant d'heur que mes vers trouuent grace
 Vers François ton cher fils, qui par sa valeur passe
 Tous princes de ce temps, tes arriere nepueus,
 Viendront sur ton tombeau faire priere & vœus,
 Espandant par dessus la gaye paquerette,
 L'odorant Serpolet, le Thim, la violette,
 Le beau Passeuelours, & dix mille autres fleurs
 Qui sont par les iardins rendans bonnes odeurs

Et tout ainsi qu'on voit pres de quelque riuage
 Le Tygre qui voyant sortir du fort bocage
 Les Cerfs venans au Rut a bandes & monceaux
 Les Ayant rencontrez les met en cent morceaux,

Telle estoit de ce Prince au combat la furie,
 De ces fiers Espagnols fusant grande turie,
 Leur fusant ressentir combien pesoient les bras,
 De François de Bourbon, les renuersant par bas,
 Entre autres en trouue vn, monté a l'auantage
 Armé de teste en pied, qui. (comme plein de rage)

Compa
 raison.

Ce bon Prince ataignit quelque peu sur le bras:
 Mais ce coup toutesfois bien fort ne porta pas,
 Car s'il eust aussi bien porté sur la cuirace
 (Veu la grande roideur,) il leur faict sur la place
 Tomber de son cheual: mais s'entant iusqu'au cœur
 Le Prince de Conty, de ce coup la douleur,

Poursuit son ennemy luy donne en la visiere,
 Le faisant culbuter du cheual en arriere,
 Qui deteste Mahom & tous les autres Dieux,
 Que disent ces Payens, seigneuriser aux cieux,
 Et ne se contentant luy donne de l'espee

Tout au trauers du corps qui fut tainte & tranpee
 Dans son sang decoulant sur la terre a ruisseaux
 A l'abandon des chiens, des loups & des oyseaux;

Qui estoit estimé vn des plus vaillans hommes
 De tous les Hespagnols caualiers Gentils-hommes,

Il n'estoit Hespagnol naturel toutesfois
 Ainsi comme ils disoient: ains auoit quelque fois
 Par sa meschante vie, esté banny d'Argere,

Pour auoir pris de force, & commis adultere,
 En la femme d'un Duc le plus grand du Pays;

Qui comme le plus grand de tous ses fauoris
 Le tenoit en sa court: & craignant sa collere

Delaisant son Pays vint la guerre nous faire
 Auecques l'Hespagnol: & estoit fils bastart

D'un Prince du Pays qu'on appelloit Traxart.

Non loin de luy estoit en belle ordre en la plaine,

Marchant d'un pas hardy, ce sage capitaine

Ce grand Plessis Mornay: qui depuis quinze moys

Commendoit en la ville, & Pays Saumurois,

Le Roy ayant congneu sa fidelite grande

Esprouuee cent fois: & de ceux de sa bande,

D'ou estoit ce-
 luy que
 tua le
 Prince
 de Con-
 ty.

Le Plessis Mor-
 nay gou-
 uerneur
 de Sau-
 meur.

Qui tout auoit receu de grace & de fauours
 Du diuin Apollon, & des Muses ses sœurs,
 Qu'ils luy auoient donné, remplis de bien veillance,
 De tous les ars sacrez, la parfaicte science,
 Qui monstra bien alors qu'avecques ses beaux ars
 Qu'il sçauroit bien s'aider de la force de Mars,
 Et se met si auant au plus fort de la presse
 Combatant d'un tel cœur, & de telle alegresse,
 Qu'il fut de son cheual sur la terre uerse,
 Qui mourut aussi tost, extremement blezé.
 Mais luy ne perdant point l'esprit & le courage,
 Et aussi auoit il pour sa guide la Sage
 Minerue aux beaux yeux pers : qui luy presta secours,
 A laquelle en son ame il auoit eu recours,
 Ce qui est bien aisé a iuger & congnoistre,
 Car on le vid soudain, agile, & bien a dextre,
 Tenant l'espee en main, dessus les pieds dressé,
 Hardy comme un Lyon, furieux courroucé,
 Desirant rencontrer dessus ceste campagne
 Quelqu'un des principaux de ses bandes d'Espagne,
 Pour luy faire sentir qu'avecques les beaux ars,
 Il sçauoit bien s'aider de la faueur de Mars.

Minerue qui iamais ne deiete en arriere
 De ces chers fauoris, l'equitable priere,
 Ayant soin par sur tous de son cher nourrisson,
 Elle exauce aussi tost, aussi son oraison,
 Faisant congnoistre a tous comme elle ayme & embrasse
 Ceux qui sont amateurs du troupeau de Parnasse,
 D'ordinaire hantans le fontenier valon
 Sur tout lequel preside, & commande Apollon.
 Car la vint aussi tost un Espagnol qui pense
 Luy donner dans le corps de sa fresniere lance,

Louan-
 ges du
 Pleffis.

On estoit le nombril : mais voyant cest effort
 Il se tire a costé, & fait le mesme fort
 Dessus luy retomber : luy donnant de l'espee
 L'ayant dedans son corps iusqu'au garde trampee,
 Duquel coup il mourut : entre les mors gisant
 La terre d'alentour vermeil le de son sang,
 Son ame s'enfuyant (comme predestinee
 A iamaïs en tourmens) de son corps indigee.

Quoy voyant le Plessis dispos, prompt, & lizer,
 Monte sur le cheval de ce braue estrange,
 Et s'en reua ioyeux de sa conqueste faite
 Retrouuer pres du Roy brauement sa cornete
 Auecques celle la du Prince de Conty,
 De Beauuais Malligny, ioint auec Thorigny,
 L'un de ces deux estant pres du Roy a main dextre,
 L'autre de l'autre part deuers la main senestre,
 C'estoit a qui feroit de ces deux la le mieux,
 Imitant la vertu des faits, de leurs yeulx,
 Monstrans par leurs efforts remplis de hardiesse,
 Qu'elle estoit de leurs cœurs genereux, la prouesse,
 Thorigny monstra bien, faisant valoir son nom,
 Qu'il estoit le vray fils de ce grand Matignon,
 Qui reçeut tant d'honneur par sa grande vaillance,
 Qu'il fut fait Marechal du Royaume de France,
 Et depuis gouverneur du Pays Bourdelois,
 Qu'il reduit esbranlé a la fin sous les loix
 De nostre souuerain : par sa grande prudence,
 Se voulant reuolter de son obeissance.

Thori-
 gny fils
 du Ma-
 reschal
 de Ma-
 tignon.

Malli-
 gny Vi-
 dame
 de Char-
 tres.

Mais Malligny sur tous estoit auantureux
 Se monstrant ce iour la tellement valeureux,
 Qu'il sembloit a le vainqueur d'Oliuer la vie
 Eust esté de son corps, nouvellement sortie.

Pour entrer en celuy de ce seigneur hardy,
 Tant de force, & vertu il y auoit en luy,
 Il ny auoit vn seul de ces troupes d'Espagne
 Qui attendre l'osast pour combatre en campagne,
 S'enfuyant deuant luy comme le passereau
 Qui se voit poursuiui de quelque faux Oyseau.

Quoy voyant ce fort Dieu, qu'on dit auoir de Trace
 Son origine pris, & source de sa race,
 Animé grandement, enuieux du bon heur
 De Beauuais Maligny congnoissant sa valeur,
 Commença tels propos, (enflammé de telle ire
 Qu'il ne la pouuoit plus celer) hautement dire;
 Je tempescheray bien superbe Maligny,
 De remporter l'honneur, que tu pense auiourd'huy,
 Dessus tes compagnons : & ton cheual l'hermite
 Ne te garentira, de ma viue poursuite,
 Ce disant contre luy tira son Pistolet
 Dont il fut quelque peu Offensé du boulet,
 Tout au plus bas du ventre, ou l'on voit la partie
 Ou consiste du tout l'estre de nostre vie.

- C'estoit de Maligny pour certain fait deslors,
 Si le coup eust donné aussi bien en son corps
 Comme il auoit frayé : mais Minerue pour l'heure
 Contre Mars irrité, de si triste auanture
 Amodera le coup : & le Dieu Tracien,
 Voyant que sa valeur ne luy profitoit rien,
 De despit & desdain, donne vn coup de pistolle
 Droit au Thessalien l'Hermite, vers l'espaule,
 Quoy sentant fut espris de la grande douleur
 Qu'il receut en ses os d'une telle fureur:
 Qu'il couroit par le champ, sans que la bride ou resme
 Le peust aucunement retenir en la plaine.

Compa
 raison.

Mars en
 uieux
 de la va-
 leur de
 Mali-
 gny.

Malli-
 gny blef
 fé.

Ruant des quatre pieds , en renuersant par bas,
Autant qu'il rencontroit deuant luy de soldats.

Mais qui a la parfin ne pouuant la furie
De la mort eiter , tomba perdant la vie .
Roide mort sur le champ , a costé estendu,
Du sang chaut qu'il auoit de sa playe perdu.
Malligni desmonté , reconquit dessus l'heure
Par sa grande valeur aussi bonne monture,
Qu'il prit d'entre les mains d'un superbe Albanoyz,
Lequel auoit esté courtisan autre fois
En la cour Espagnole : ou son apprentissage
Il auoit fait sorty nouuellement de Page:
Cela ne l'empescha qu'il ne sentist l'effort
Du vaillant Malligny , le laissant roide mort
Couché dessus le champ , son ame separee
De son corps l'estendant en l'onde sulphuree.

Vous voiez nos soldats au combat animez
Et d'autre part contr'eux les Ligueurs enflammez,
Que la contention sœur de Mars & compagne,
Auoit la fait venir , brauer en la campagne,
Qui prenoit ses deduits , & ses plaisans esbats,
De semer entr'eux tous , nois es cris , & debats,
Espandant par les camps dissentions mortelles,
Metant entre leurs gents , infinies querelles,
Dont apres on en vit pleurs & l'armes sortir,
Acompagnez en fin de tardif repentir,
La maint coup fut donné d'espee , & cimeterre,
Mains hommes & cheuaux renuersez contre terre.

O combien fut alors a fraper coup de main
Espandu sur la plaine , helas de sang humain,
Rhodes tu en pourrois rendre bon tesmoignage,
Qui feus un des premiers sur qui tomba l'orage

Malli-
gny re-
monté.

Conten-
tiõ seur
du Mars

De ce cruel effort : qui portois le guidon
 De l'escadron Royal : contraint à l'abandon
 Le laisser (nonobstant ton genereux courage
 Blessé tant en la main , qu'en ton tendre visage)
 Trainer parmy le champ : auenglé du beau sang
 Qu'on voioit de ton corps decouler ialissant,
 Ne te pouuant ayder ayant la main couppee
 Qui tenoit le Guidon , d'un orbe coup d'espee,
 Et ton cheval blessé , lequel sentant l'effort
 Qui l'alloit tourmentant de la cruelle mort,
 Monstrant iusqu'à la fin quel estoit son courage,
 Furieux escumant , & comme plain de rage
 Il te mit hors du camp extremement blessé

Ce qu'ayant acomply il tombe renuersé
 T'ayant voulu tenir iusqu'au bout de sa vie,
 A l'extreme besoin fidele compagnie,
 T'ostant hors de la presse auant que de mourir,
 Afin qu'on eust moyen lors de te secourir,
 Qui quelque peu apres rendit dessus la plaine,
 Auecques grands souspirs de sa bouche l'haleine,
 Apres qu'il t'eut sauué des impudiques mains
 De ces escrouelez, barbares, inhumains.

Ainsi sauua iadis Bucephale la vie
 A ce braue guerrier , le cher fils d'Olimpie,
 Qui afin qu'a iamais de la fidelité
 La memoire en feust faite a la posterité,
 Et pour donner aussi aux successeurs entendre,
 Le magnanime cœur de ce grand Alexandre,
 Fit bastir en l'honneur de ce braue cheval
 La ville qui le nom porte de Bucephal.

Ce fut lors que plusieurs delaisserent la place
 Qu'ils te virent blessé , tant au bras qu'en la face

Rhodes
 porte
 Guidon
 bleisé.

Le che-
 ual de
 Rhodes
 tué.

Voy cur
 se & Plu
 tar. en la
 vie Ale-
 xandre.

Fin du treiziesme liure de la Henriade de
Sebastian Garnier.



LE QVATORZIESME
LIVRE DE LA HENRIADE.
DE SEBASTIAN GARNIER.

L E Roy ne voyant plus pres de luy sa cornete,
Estant fort estonné aduertey d'un trompette
Que Rhode estoit bleßé : il enuoya expres
Le petit Petremol, pour la rauoir, apres,
Qui s'en va courageux, marchant en la campagne,
Sans craindre les dangers de ces troupes d'Espagne,
Qui auoit plus en luy de force & de valeur,
Que son corps n'estoit grand tant il auoit de cœur,
Qui monstra bien alors outre l'experience,
Qu'il auoit de long temps de manier finance,
Qu'il scauoit bien außi s'exposant aux hazars
S'aider quand il failloit des armes du grand Mars,
Et fait tant assureé, que nonobstant l'audace
De ces fiers ennemis : qu'il vient dessus la place
Ou le porte guidon extremement bleßé,
Auoit n'en pouuant plus sa cornette laiße,

Petre-
mol in-
tendant
des fi-
nances.

Louan-
ges de
Petre-
mol.

Qui la leué de terre : en ralliant les bandes,
 Qui estoient çà & là esparfes par les landes,
 Leur tenant tels propos : Or sus mes compagnons,
 Reprenons nos esprits, ie vous pry, retournous.

O Dieu quel deshonneur, qu'elle vergongne, & honte,
 Seroit a l'aduenir de nous tenir en compte,
 Que nous eussions laissé, comme subiets sans foy,
 Au milieu du combat engagé nostre Roy,
 O Dieu qui est la haut, d'estourne ceste tache,
 Qu'un François a son Roy, eust fait acte si lasche.

Or comme Petre-mol, gendarmes & soldars,
 Rallioit, qui s'estoient en diuers lieux espars,
 Il aduisa de loin les troupes de Humiere,
 Qu'il recongneut soudain a sa grande baniere,
 Marchans assurement, en bel ordre en leurs rancs,
 Sans qu'un seul de tous feust escarté par les champs
 Ramenant avec luy, la plus forte partie,
 Des fuyars qui auoient la cornete suiue,
 Que Rhodes emportoit : & en ce bel arroy,
 Va trouuer l'escadron de HENRY nostre Roy,
 Encourageant ses gents, par son orné langage,
 (Frapant sur l'ennemy) de ne perdre courage.

Donnons donq (disoit il) monstons nous valeureux
 Nous aurons pour certain la victoire sur eux,
 Ce beau panache blanc, qui est dessus ma teste,
 Sera vostre guidon : ne craignez la tempeste,
 De ces fiers Espagnols, marchons assurement,
 Portons nous au combat, auiourd'huy, vaillamment,
 Ne nous estonnons point : le grand Dieu fauorise,
 Soiez tous assurez ceste belle entreprise.

Ha, ce que ie vous dis, mes amis, n'est en vain,
 Regardez a costé, deuers la droite main

Exorta-
 tion de
 Petre-
 mol aux
 Fuyars.

Humie-
 re &
 Mouy
 paroif-
 sent.

Haran-
 gue du
 Roy a
 ses gés.

Ce gros Hurl des chevaux : qui devant nous s'avance,
Que vous voiez marcher de si grande assurance,
Ne soiez estonnez, ce ne sont ennemis,
Le secours est de Dieu, de nos plus chers amis.

C'est Humiere, Momy, la Noue, & Longueville,
Et autres grands Seigneurs, conduits par D'inteuille.

Le bruit aussi tost fut entre tous nos soldars,
Qui estoient arrangez deffous nos estendars,
Que ce gros escadron qu'on voioit par la plaine,
C'estoit ce grand guerrier, & vaillant Capitaine,
Longueville, & la Noue : & prenoient leur chemin,
Pour venir droict tomber dessus la droite main
De l'escadron du Roy : a si bonne nouvelle,
Vn chacun des soldars, sesbahist s'emerveille,
Car ces graues discours eurent tant de pouuoir
Que les plus couars mesme eussent peu esmouuoir.

Compa
raison.

Et tout ainsi qu'on voit le veneur qui prochasse
Le Sanglier eschaufé, ou quelque beste lasse,
Ses Dogues & matins, on les voit esmouuoir
Par mots incitatifs a faire leur deuoir,
Combien qu'ils sont assez esmeus en leur courage
D'eux mesme a prochasser le Cerf, ou Porq sauvage.

Ainsi fait nostre Roy combien qu'il scait ses gents
Estre a ce faire assez d'eux mesmes diligens,
Les enflamme, & leur met le cœur dedans le ventre,

Le Roy
encou-
rage les
gents.

Et qui tout le premier, courageusement entre,
Leur moustrant le chemin dedans le bataillon.
Tout ainsi que l'on void le liger Tourbillon,
Ou comme la tempeste horrible & violente,
Qui bien souuent en mer amené la tourmente,
Passant tout au milieu de tous leurs estrangers,
Sans craindre les perils les hazars les dangers,

Compa
raison.

S'enquerant

S'enquerant ou estoit-ce braue Duc du Mayne
 Qu'il ne se presentoit au combat sur la plaine.

Le combat au premier fut si fort hazardeux,
 Qu'on ne pouuoit iuger, lequel seroit deus d'eux
 Des Royaux & Ligueurs qui raportroient la gloire,
 Et l'honneur ce iour la de si belle victoire,
 Chacun deus se monstrant courageux & hardy,
 A tant que le Soleil fut droiët sur le midy,
 Lors que le labourreur reuenant de charrue
 Ramené renuersé le coultre par la rue,
 Car en ce mesme instant les vrais François Royaux
 Firent prendre la fuite aux Ligueurs desloyaux.

Et lors de Iupiter le fort de la ballance
 Sans disputé tomba sur ce grand Roy de France,
 Depuis c'este heure la eurent tousiours du pis
 A l'encontre du Roy, ces Ligueurs ennemis,
 Fuyans tant qu'ils pouuoient a brides aualees
 Par les champs, par les Bois, par monts & par uallees.

Or nostre Roy faiët tant qu'il descouure a la fin,
 Le quanton ou estoit ce superbe Lorrain,
 Et lequel aussi tost luy seulet de sa bande
 Pour le suiure au grand pas, se detraque & desbande,
 Passant tout au trauers d'infinité de corps,
 Qui sur la plaine estoient estendus demy mors:
 Et l'ayant apperceu, luy tint vn tel langage.

Le Mayne me voici, tourne vers moy visage,
 Il faut que nous uuidions le debat auiourd'huy
 Qui est entre nous deus, si tu es si hardy
 Et faut que toy, ou moy renuersé contre terre
 Nous mettions auiourd'huy-la fin a ceste guerre.

Quoy oyant le Lorrain, vne tremblante pœur
 Luy vint incontinant saisir son triste cœur,

La vi-
 ctoire
 incer-
 taine iuf
 ques a
 midy.

Le Roy
 recon-
 gnoist
 le Duc
 du May
 ne.

Le Roy
 appelle
 le May-
 ne au
 cōbat.

Le May
ne s'en-
fuit.

Et craignant la fureur, & la vaine poursuite
De ce Roy magnanime : efroyé prit la fuite,
Et s'en va tant qu'il peut extremement marry,
Pour le fleuve passer qui coule par Iury,
Ou estant arriué en ceste affaire sage,
Craignant d'estre suiui, obstacle le passage,

Le May
ne faiçt
rompre
le pont
crai-
gnāt d'e-
stre sui-
uī.

Faisant rompre le pont : en mettant au traucers
Charettes, & cheuaux, demy mors a l'enuers,
Dont plusieurs de ses gents demourerent sur l'heure
Contraints de se geter en la riuiera d'Heure,
A la misericorde avecques leurs cheuaux
Des Trytons furieux, & de leurs vertes eaux,
Et luy tout esperdu s'enfuit de grand vitesse
Vers la ville de Manthe ou estoit son adresse.

Vous voiez la flotex voides mors estendus

Plusi-
eursAle
mans
noiez
ne pou-
uans pas-
ser a Iu-
ry.

Ceux qui auoient esté noiez en l'eau perdus,
Et principalement des troupes d'Alemagne
Qui auoient (mais trop tard) delaisé la campagne,
Ayant pour sepulture & superbes tombeaux,
Submergez du Torrent, les grands poissons des eaux,
Là vindrent a ce bruit les moiteuses Nayades
Qui sur le bord faisoient infinies gambades
Avecques leurs Tritons : qui sont fort estonnez
De voir tant de corps mors, dedans l'Heure noiez.

Et le vont raporter a la Fee Hydromonde

La Fee
Hydro-
monde
dame
de la ri-
uiere
d'Heure

Qui pour l'heure paignoit sa cheuelure blonde,
Laquelle auoit pouuoir dessus toutes les eaux
De la Riuiera d'Heure : & de ses clairs ruisseaux,
Fille du grand Neptun, & qui pour son partage
Luy auoit fait present, d'un si bel heritage,
Et laissa son Palais (esbahye en son cœur,
D'ou pouuoit proceder ce desastre, & mal'heur)

S'en va dessus le bord de l'Heure desolee,
 Sans coiffe, ou attiffet, plorante escheuelee,
 Qui de pitié faisoit d'esponuentables cris
 Getant de grands sanglots troublee en ses esprits,
 Ha d'ou vient tout cecy, mon cher pere Neptune?
 Hé quel peuple de fer mon Royaume importune?
 C'est ce tortu Vulcan qui a si dextrement
 Donné au fort acier, & au fer maniment,
 Lequel s'il faisoit bien seroit cas d'auanture,
 Car iamais on ne vid vn boiteux de nature
 S'apliquer a bien faire : amateur de discors
 Ennemy coniuuré de bons & saints accors.

Ligueurs sortez d'icy, retournez a grand erre
 Rensanglanter (maudits) vostre mere la terre,
 Laissez moy viure en paix, sans noises, & desbats,
 En mon petit Royaume : en prenant mes esbats,
 Auecques mes Tritons : sur ce plaisant riuage,
 Ou nous sommes souuent des Saules a l'ombrage,
 Nous entre caressans : apres qu'ell' eut ce dit
 Se gete dedans l'eau faisant merueilleux bruit,
 Marrie extremement fachee & despitée,
 De voir ainsi son eau trouble & ensanglantée,
 S'en allant retrouver aux lieux les plus profonds
 De sa christalline eau, ses bien aimez Tritons.

Pendant que nostre Roy poursuiuoit par la plaine
 S'enfuyant au grand pas leur grand guerrier du Mayne,
 L'aisné de la maison de Rosny, plain de cœur,
 Voulant faire paroistre entre tous sa valeur
 Va Sigongne attaquer : qui portoit la cornette
 De ce Prince Lorrain : dessus lequel se gete:
 Et voyant qu'il n'estoit secondé, assez fort
 De pouuoir resister au furieux effort

Com-
 plaintes
 D'hy-
 dromō-
 de.

Rosny
 attaque
 Sigon-
 gne.

Du courageux Rosny, redoutant que sa vie
 Ne feust par la fureur de Bellonne rauie
 Se rend son prisonnier : luy tendant ses deux bras
 Luy ayant présenté son riche coustelas :

Or durant ce discours, Rosny voit en la plaine,
 Marcher un escadron des troupes de Lorraine
 Et de leurs Espagnols, venans de toutes pars
 Se rallier en un, de diuers lieux espars
 Que n'aguere ils estoient : le blessent en la face
 Son cheual renuerse, & tué sur la place.

Mais Dieu qui est la haut, & qui des siens a soin
 Ne voulant delaisser Rosny a son besoin,

Qui n'attendoit rien moins que la Parque cruelle
 Luy vint darder le coup de sa darde mortelle

Le preserua pour lors, en prolongeant ses iours,

D'Andelot arrivant, qui luy donna secours,

Faisant a ces marans, escrouellez d'Espagne

Gagner espouuantez, derechef la campagne,

Et Rosny aussi tost a cheual s'est monté,

Comme il auoit esté n'agueres demonté,

Qui foible se sentant du combat se retire,

Pour ses playes penser cherchant quelque bon myrthe.

Le Roy ayant perdu de veue le Lorrain,

Retourne vers les siens deuers la droite main,

Qui tenoit Durandal espee bien tranchante,

Qui du sang ennemy estoit toute sanglante,

Qui avec son cheual superbe & orgueilleux

Sur tous les siens faisoit faicts d'armes merueilleux.

Les soldars aduertis de la fuite soudaine

De leur chef principal, & de ceux de Lorraine,

On les voit fuir d'eux mesme espouuantez,

Comme les perdriaux, ça & la escartez,

Sigon-
gne se
rend a
Rosny.

Rosny
blessé &
son che-
ual tué.

D'ande-
lot se-
cours.
Rosny.

Ligueus
s'enfuy-
ent.

Et principalement l'Espagnol se desbande,
Fuyant tant qu'il pouuoit, espeuré par le lande,
Que nos gents meurtrissoit, vous n'entendiez en l'air,
Que complainctes & cris, & la boue voler,
Que les cheuaux marchans enleuoient de la plaine.

Cependant nostre Roy comme grand capitaine
Crioit apres ses gents : de point ne se laisser,
Mais tous dessus le champ les faire renuerser,
Qu'elle pitié de voir par ces plaines champestres
Tant de cheuaux courir, abandonnez leurs maistres,
Sans estre de parens ou d'amis enterrez,
Sur la terre couchez, prests d'estre deuorez,
Par les loups & mastins : & les corbeaux infames
Sans espoir de reuoir iamais leurs pauvres femmes.

Et tout ainsi qu'on voit aduenir bien souuent
Le fouldre & feu du Ciel, qui sont poussez du vent,
Se prendre au bois plus sec de la forest ramee,
Laquelle aussi tost est par tout presque allumee,
Dont sont les arbres haux de la terre arrachez
Et tout incontinant, bruslez & despechez,
De mesme ces Ligueurs estans par la conduite
Du Monarque François mis en route & en fuite,
On les voioit tomber a monceaux a l'enuers,
Leurs superbes habits de leur noir sang couuers,
Qui leur estoit autant a voir espouuentable
Que le grand Thracien est sur tous redoutable,
Tantost ça, tantost là, tournant pour aduiser
Comment il les pourroit les defaire & brizer.

HENRY Donç ayant mis en desroute, & en fuite,
Le rebelle Lorrain & tous ceux de sa suite,
Cuidant s'en reuenir pour rallier ses gents
Qui estoient escartez, combatans, par les champs.

Ayant tant seulement quinze hommes de sa troupe,
 Il apperçeut au bas d'une petite croupe
 Trois braues estendars de Flamans & Vvalons,
 Qui venoient droit a luy, entre les bataillons
 Du Suisse ennemy : qui de grande furie

Le Roy Vindrent pour attaquer nostre cavallerie.
 avec Quoy voyant aduise aduertit tous ses gents
 quinze De se tenir serrez (sans partir de leurs rancs)
 de ses Derriere des Pommiers que leurs Flamandes lances
 gêts cõ- Ne leurs pussent passans faire quelques nuisances.
 bat cõ- Apres qu'il eut ce fait, il vit venir d'amont
 tre trois Superbement monté le Conte d'Aiguemont,
 cornet- Armé de teste en pied d'une grand' assurance,
 tes. A voir sur son cheual sa fiere contenance,
 Qui monstroit a son port, & maintien orgueilleux,

Le Cõ- Estre quelque mortel de nos terrestres Dieux,
 te d'Ai- Qui entre de fureur dans la cavallerie
 guemõt Du bataillon du Roy : comme en la bergerie
 sepresẽ- Le vieil loup qui descend de la forest de Bloys,
 te. Ne craignant des mastins, les furieux abboys,
 Compa Mais le Pasteur venu, qui entend la cririe
 raison. De ces chiens & mastins, non loin de la prairie,
 Vient avec ses amys, qui de grands coups frapans
 Font gaigner a la fin a ce vieil loup les champs.

Tel estoit Aiguemont, qui de toute sa force
 A les nostres verser de sa lance s'efforce,
 Mais venu nostre Roy on vid soudain son sang
 (Demy mort sur la terre estendu) ialissant,
 Qui couroit, ça & la, aux bandes plus espesses.
 Faisant sur l'ennemy incroyables prouesses,
 Frapant a toute reste, a tors, & a trauers
 Tant de grands coups d'estoc que de tranchans reuers,

Tant estoit enflammé avec sa compagnie
HENRY nostre grand Roy sur la troupe ennemie

O quel plaisir de voir ce bon cheual Bayard,
Marcher dessus les mors, furieux & gaillard,
Qui rue, qui hannist, & qui de ses pieds verse
Autant d'ennemis mors qu'il trouue, a la renuerse,
Et de voir nostre Roy par la plaine marchant,
Tenant dedans sa main, Durandal bien trenchant,
Poursuiuant l'ennemy au bas de la vallee
Se metant au plus fort de toute la meslee,

Ou il fut attaqué d'estrangers infinis,
Qui ne furent long temps sans en estre punis,
Qui de tout leur pouuoir, leurs forces & puissances
Tachoiert a le verser avec leurs longues lances,
L'investissant autour, comme troupes de loups,
Escartez dans le bois, cachez dedans les houx,
Qui fins & cauteleux, surprennent au passage,
Le Pasteur ramenant ses moutons de l'herbage,
Cherchant les beaux chemins de peur que les buissons
Ne gastent retourmans leurs espesses toisons.
Ha qui tressaillissant entreuoit ceste bande
De ces loups efroyans, entrer dedans la lande
Pour raur ses moutons, mais luy fort diligent
Tant qu'il peut ces brebis, & ces Aigneaux defend,
Et tache a destourner ne manquant de courage,
De ces loups affamez la furieuse rage,
Frapant de sa houlete, & a coups de bastons,
Qu'ils n'enleuent subtils ces brebis & moutons,

Tel estoit en ce iour ce noble Roy de France
Contre ses Espagnols se metant en defense,
Qui se trouue a la fin de long traual lasé
Entre tant luy seulet, tellement oppresé,

Le Roy
investi
de ses
enne-
mis.

Compa
raison.

Ha qu'il ne pouuoit plus presque auoir son halaine,
D'extreme soif pressé, qu'auccques grande peine.

Toy Muse qui sçais tout ie te prie dis moy,
Qui de tant d'ennemis deliura nostre Roy,

Ce fut ce Prince & chef de l'ordre des Archanges,

Qui le contregarda des nations estranges,

Ce grand guerrier Michel, qui conduisoit sa main,

Enuoyé tout expres du grand Dieu Souuerain,

Qui luy auoit baillé ce iour la sainte garde

Du Monarque Gaulois : (ô sacre sauuegarde)

Qui accomplit si bien le saint commandement,

De Dieu qu'il n'y faillit d'un seul point seulement,

Il auoit un habit de fin lin a ouurage,

Surpassant en blancheur la montagniere neige,

En perfection beau, un œil estincelant,

Le maintien gracieux le visage riant,

Qui d'autant qu'il estoit a HENRY favorable,

D'autant a l'Espagnol estoit espouuentable,

Qui estoit richement sous sa cazaque armé,

D'un harnois bon & fort de toutes pars semé

D'estoilles de fin or, qui estoient reluisantes

Comme celles qui sont au firmament brillantes.

C'est luy qui repoussoit de son glaine trenchant

Duquel il dechassa autrefois ce meschant

Lucifer aux enfers : la furie barbare

De l'Espagnol cruel, Orgueilleux & auare,

Car d'autant qu'il pensoit enflammé de courroux

Pour tuer nostre Roy, geter sur luy de coups,

C'est Ange autant de fois regetoit en arriere

Les coups qu'il preuoioit de la troupe guerriere,

Leurs faisans ressentir de sa main & bras fort,

Sans qu'il feust recongneu son merueilleux esfort,

L'Ange
garde
du Roy.

Vesture
de l'An-
ge gar-
de du
Roy.

Contraint à la parfin, par la viue poursuite
De l'Hercule Gaullois, se mettre eux mesme en fuite,

Ce ne fut toutesfois onques en leur pouuoir,
De ce beau iouuenceau enuoyé du Ciel voir;
Et aussi que de voir d'un Ange la presence,
C'est un des plus grands biens, & dignes recompence
Que l'on pourroit auoir : à celuy seul est deu
Que le grand Dieu d'enhaut à choisi & esleu,
Qui parfaict & entier, & net de conscience
Remet du tout en luy, sa deuote esperance,

O trois & quatre-fois, O Prince vailleureux
Par sus tous Roys viuans, & Monarques heureux,
Roy bien aymé de Dieu, le Ciel, là Terre & l'onde,
Combattent pour ton nom, brief tout l'uniuers monde,
Or en ce mesme instant qu'estoit de toutes pars
Inesty nostre Roy, de gendarmes soldars
De Vualons & Flamans: se presente l'image
Du pere d'Aigmeond: mais non tel le visage,
Que quand il attaqua pres la Fere nox gents,
(Surpris au despourueu,) le iour de saint Laurens,
Ou entre autres François y delassa la vie
(Sa personnes n'estant de ses troupes suyuie)
Le Prince d'Anghien: ce Prince vailleureux,
Ensuuant la vertu de ses braues yeux,
Mais tel que quand il fut mené droict au supplice
Condamné à la mort par la haute justice
De l'Espagnol cruel: qu'il fut decapité,
De toutes pars de sang, son corps ensanglanté,
Espouuantable à voir: qui luy tint tel langage,
Quel erreur t'a conduit! Quelle fureur & rage?
Quoy donques tu soustiens ceux qui ont mis à tort
Ton Pere iniustement (ô meschant) à la mort,

Exclamation
de l'Au-
teur au
Roy.

Vision
du pere
du côte
d'Aigue
mond,
pres de
combat
tre con-
tre le
Roy.

Duc
d'An-
ghien.

Si tant peu tu auois de cœur & de prudence,
 Elle t'esmouueroit à chercher la vengeance
 De ton Pere meurtry : qu'auoit il merité,
 Pour à la mort auoir esté executé,
 Par les mains des Bourreaux: sinon que d'auanture
 D'auoir au monde mis si fausse creature,

Ha! telle cruauté les Lyons furieux
 D'ordinaire hantans les plus horribles lieux
 Ne voudroint perpetrer : ô sur tous miserable,
 Je ne te requerray que la mort lamentable
 De moy ton geniteur soit vengée par toy,
 Que ie voy se bander contre vn si braue Roy,
 Mais bien pour t'annoncer certainement & dire
 Que ie t'ay desdié iustement en mon ire
 Aux esprits stigieux : & ia t'attent au Port,
 Le rechigné Charron pour te passer au bord
 Du Bruslant Phlegethon : aussi tost que ta vie
 Par la fiere Atropos.aura esté rauie:

Après qu'il eut ce dit avecques vn grand bruit
 Gemissant par les airs de luy s'esuanouit,
 Et luy desesperé d'une grande furie:
 Auant que de mourir propose oster la vie
 A ce grand Roy guerrier : & de fait de ce pas
 S'adresse contre luy, qui ne s'en doutoit pas
 A d'autres attentif : qui de sa forte lance
 S'aheurta contre luy de toute sa puissance,
 Lequel coup toutesfois en rien ne l'offensa
 Car estant destourné, a costiere passa,

Quoy ne pouuant souffrir ce Prince debonnaire
 Tels où semblables mots, luy dist en grand colere,
 Tu degenerate bien te disant estre enfant
 Du Conte d'Aiguemond, iadis si triomphant,

Hé n'as tu pas de honte, ô race de vipere,
 Te disant estre issu d'un si excellent Pere?
 Que maintenant tu sois le chef & conducteur
 De l'Espagnol qui est le principal auteur
 De la mort de ton Pere? & de faire la guerre
 A son plus grand amy, jusques dedans sa terre?
 Qui est directement contre droict & raison,
 Mais tu seras puny de telle trahison!

Les cendres les manes, de ton vailleureux pere,
 Vont contre toy crians, & de ta bonne mere,
 Se repantans en eux d'auoir sur terre mis
 Pandant qu'ils ont vescu un si mal-heureux filz,
 Et voudroient quand tu fuz mis sur la terre au monde
 Que tu eusses esté noyé, au fond de l'onde.

Mais tien toy assure que de ton pere mort
 Je vengeray sur toy l'ombre, de mon bras fort,
 Ou bien ayant de moy obtenu la victoire,
 Tu t'en retourneras plain d'honneur, & de gloire,
 (Après que m'auras mis de mon cheval à bas)
 Triompher vers les tiens, de l'heur de mon trespas.

Acheuez ces propos : d'un grand reuers d'espee
 Sa cuisse iusqu'aux os, de ce coup à coupee,
 Qui de la grand douleur qu'il sentit tombe à bas,
 Comme tout esperdu, se rompant un des bras,
 Et redoublant son coup l'atrapa au visage,
 Ce faisant fut vangé sur le champ de l'outrage
 Que faiët il luy auoit : & où est ta vailleur
 Aigümond maintenant, (disoit-il) où ton cœur?
 Et où est maintenant ta fiere contenance
 Où tes propos hautains plains du vent de Iactance,
 Et où tes beaux discours : ô Conte d'Aigümond!
 Qui Hercule passois, & le fier Rodomont,

Repro-
 che du
 Roy au
 Conte
 d'Aigü
 mond.

Le Roy
 blesse le
 Conte
 d'Aigü
 mond.

Repro-
 ches du
 Roy au
 Conte
 d'Aigü
 mond.

Te voylà maintenant, estandu sur la place
 Que veux tu Aiguemond, dis moy que ie te face?
 J'ay tort, ie le confesse, ô magnanime Roy,
 Si temerairement de m'estre pris à toy,
 Ie ne te requerray me faisant courtoisie
 Que le peu de mes iours, qui restent de ma vie
 Tu vueilles prolonger, mais bien Sire, si tost
 Que mon esprit sera separé de mes os,
 Que tu me face tant de faueur & de grace,
 Pardonnant ma folie, & ma superbe audace
 Que tu r'enuoye aux miens (desconfortez) mon corps,
 Pour l'ensepulturer, chosi entre les mors,
 Et que le vil corbeau, en ayant pris pasture,
 Ne luy serue son ventre, en fin de sepulture.

Auquel ce Roy benin, respondit ses propos,
 Ie ne veux Aiguemond t'ay mort troubler tes os,
 Tout ce que m'as requis plain de misericorde,

Le Con D'euoir d'un bon Chrestien de bon cœur te l'accorde.

te d'Ai- Apres qu'il eut ce dit, un doux sommeil surpris

gue- Le Conte d'Aiguemond, qui ranit ses esprits,

mond - Lequel fut aussi tost despoüillé de ses armes

mort. Qu'il eut rendu l'esprit, par noz François gendarmes.

Fin du quatorziesme liure de la Henriade,
 de Sebastien Garnier.



LE QVINZIESME

LIVRE DE LA HENRIADE

DE SEBASTIAN GARNIER.

A Pres donc qu'Aiguemont par la force & vertu,
 De l'Hercule Gaullois, eut esté abbatu,
 Beaucoup plus que deuant redoubla la meslee,
 Qui fut par ces Vallons Flamans renouvellee,
 De voir leur conducteur sur le champ estendu,
 Ia tout nud desarmé, son sang vermeil perdu,
 Faisant de si haults cris & piteuses complaints
 De l'armes, & de cris diuersement conioinctes,
 D'extreme ire enflammee: qu'ilz n'auoient rien au cœur,
 Que vanger (sur HENRY) la mort de leur Seigneur,
 De faict vindrent charger d'infinis coups de lances
 Ce magnanime Roy de toutes leurs puissances.

Mais tout ainsi qu'on voit le veneur prompt & fort,
 Qui veut enueloper le sanglier en son fort
 De toilles & mastins: ce vieil sanglier s'efforce,
 Se voyant pris aux rets, tant qu'il peut de sa force
 A rompre les fillets de ses puissantes dents,
 Se sentant detenu estre captif dedans,
 Qui faict tant qu'il sort hors, & que de sa dent blanche
 Autant qu'il en rencontre, autant il en destranche,
 Ainsi faict nostre Roy, mettant deuant ses yeux
 Le peril, le danger, ou ces Flamans Liguieux
 L'auoient combattant mis: qui se faict faire place,
 Tuant & renuersant de sa grand contelace,

Compa
raison.

Autant qu'il rencontroit d'Espagnols & Vualons
Entrant au milieu d'eux rompant leurs bataillons.

Le Conte de saint Paul : cadet de Longue-ville
Ne s'eslongnoit du Roy, mais adextre & agille,
Vous le voyez marcher furieux à grands pas,

Au plus fort du combat renuersant contre bas
Autant qu'il rencontroit d'ennemys sur la plaine
Soustenant le party coniuéré de Lorraine

Je vous feray sentir cruelz & inhumains,
Hé! combien de saint Paul pesent les fortes mains,
Disoit il courroucé, & puis de la sauance
Contre vn qui veut tirer contre luy coup de lance

Mais preuoyant ce coup, de son bon coustelas
Il couppa ceste lance : & met son homme bas,
Le faisant culbuter de son cheual arriere,
Tombant esuanouy sur l'arene ligere,
Dont l'on vid aussi tost le champ n'aguere vert
De Toutes pars du sang des ennemys couuert,
Ayant dedans le corps sa forte & bonne espee
Du superbe ennemy, iusqu'aux gardes trampee,
Dont tout incontinent vn doux sommeil le pris
Qui luy rauit du corps tous ces vitaux esprits.

Il estoit retenu par le Prince de Parme
De tous les Espagnols le plus braue gendarme,
Et qui scauoit le mieùx la masse manier,

Et aussi estoit il tousiours aux coups premier,
Sur ces membres dispos; terrible à voir en face,

Qui estoit descendu de la Royale race
Du Prince Chiquito, sur lequel le pays
Du Royaume Moresque à la parfn fut pris,

Par ce grand Roy Fermund, (les Seigneurs & les Princes
Se faisans guerre entr'eux de toutes leurs Prouinces)

Le Con
te de S.
Paul.

D'où e-
stait ce-
luy, le-
quel
combat-
tit cõtre
S. Paul.

Car voyant le discord & la diuision
D'entre ceux du pays ne pèrt l'occasion!

Mais ainsi qu'un Lyon qui descend de furie
Du sommet du haut mont, en la basse prairie,
Pour sa vie chercher : il trouue quelques loups
Au fort de la forest cachez dedans les houx
Qui se battent l'un l'autre à qui aura la proye,
Quoy voyant le Lyon son cœur saillist de ioye,
Qui vient dessus les loups querelleux, se iètte
Ausquelz il faict le faon où la biche quiter,

Ainsi fist lors Fernand qui voyant les querelles
Des Mores Grenadois acharnez, immortelles,
Entre dans leurs pays mettant dessous ces loix
Le Royaume & le Roy du pays Grenadois,
Enuoyant Chiquito (attendant que sa vie
Luy eust par le destin du corps esté rauie
Pour son dernier logis), en un plaisant chasteau
Alpuxaire appelle : qui estoit le plus beau
Du pays Grenadin distant d'une iournee
De son riche Alhambra : ô heur infortunee
Pour toy Roy Chiquito : ô Dieu quelle douleur
De voir un si grand Roy reduit en tel mal-heur,

Il eut plusieurs enfans, & entre autres le Pere
D'Albumazar Hally, pendant ceste misere,
Qui fut en son viuant le plus grand cauallier
Du Royaume Moresque : homme iuste & entier,
Qui delaisant la loy de Mahom l'infidelle
Après son Pere mort, s'estoit rendu fidelle,
Et le grand Roy Fernand l'auoit en amour pris,
Entre tous Grenadois du Royaume conquis.

Or voylà d'ou estoit ce braue Capitaine
Que le Conte saint Paul renuersa sur la plaine

Compa
raison.

Frâçois
prenez
exéple à
ceste hi-
stoire.
Chiqui-
to der-
nierroy
de Gre-
nade.

Gueu. l.
1. en ses
Epist.
fol. 343.

Du champ de saint André : par sur tout estimé
Pour les grandes vertus, dont il estoit doué.

Voyans ces Espagnols gisans sur la campagne
Albumazar un chef des principaux d'Espagne,
Se ruent sur saint Paul, qui fort bien se deffend,
Mais il n'eust peu en fin resister contre tant,
Et de bon heur d'Anjeau qui estoit d'Angleterre
Nouvellement venu, ayant laissé sa terre
Pour la Religion : là vint a coups perduz
Qui se rue sur eux : les gettans estenduz
Roides mors sur le champ : la vint aussi la Frette

D'an-
jeau.

La Fret
te.

Du Lu-
de blef-
sé au
pied
d'un
coup de
pistolle.

Qui faisoit brauement à ces Espagnols teste
Du Lude secondé : qui fut en ce conflict
Pendant que l'ennemy par la plaine il poursuit
Blessé au bas du pied : d'un grand coup de pistolle,
Après lequel donné son ennemy s'enuolle
Aussi ligerement qu'on void l'esmerillon,
Qui tient dedans son bec le petit oisillon,
Contre lequel il fist vne telle poursuiete
Que rien ne luy seruit sa diligente fuitte,
En luy faisant payer dessus le champ le tort
Qu'il auoit fait au Lude, en le mettant à mort,
Luy passant au trauers, du corps sa claire espee
Qui de son sang estoit toute taincte & trampee,
Le laissant estendu sur la terre à l'enuers
Qui faisoit en mourant plaintes, & cris diuers,

Chi-
quot ca
pitaine
de Lo-
ches.

Vous auiez là Chiquot qui n'espargnoit personne
Mais tout ainsi qu'on void la cruelle Lyonne,
Poursuiuant le veneur, par Tartres, & constaux,
Luy ayant finement surpris ces Lyonneaux,
Pendant que par le bois elle estoit à la queste,
Tachant à rencontrer quelque farouche beste,

Pour nourrir ses petits : mais estant de retour,
 Elle ne trouue plus ses petits, son amour,
 Tantost çà, tantost là, court dedans le bocage,
 Plustost est au milieu, & plustost au riuage,
 Et plaine de douleur, va hurlant par le boys,
 Faisant infiniz cris de sa piteuse voix,
 Et n'ayant peu trouuer apres si longue chasse
 Le Veneur qui a pris ses petits à la trace,
 Plus que par si deuant sentant saisi son cœur
 De n'auoir peu trouuer ia party le veneur,
 Se remet dans le bois, & pour passer sa rage,
 Desire rencontrer quelque beste sauuage
 Sur laquelle elle peut descharger son mal-heur,
 Pour adoucir le mal de sa grande douleur,

Ainsi estoit Chiquot, qui rien plus ne desire
 Pour passer son ennuy, sa collere, & son ire,
 Que trouuer deuant luy quelque fort estrangier,
 Contre lequel il peust, son ire descharger
 Et de faict va donner sur ces troupes d'Espagne,
 Comme un loup enragé, qui blesse en la campagne
 Autant de bœufs qu'il trouue : estans sur les beaux prez,
 Venu le renouueau de mill' fleurs diaprez,

Entre autres en trouue vn qui par sa fiere audace
 Pense au hardy Chiquot faire quitter la place,
 Monté à l'auantage ; à la superbe armé,
 S'adressant contre luy, qui d'un cœur animé
 Faict courir son cheval de toute sa puissance
 Luy tirant viuement vn coup de sa grand lance.

Mais Chiquot preuoyant ce coup bien aduise
 Le destourne soudain, & l'eust bien offensé,
 S'il ne l'eust destourné : qui de toute sa forte
 Tenant dedans sa main son coutelas s'efforce

Compa
raison.

Hardief
se de
Chi-
quot.

De tuer l'ennemy : à quoy ne faillit pas
 Le faisant culbater de son cheual à bas.
 Et redoublant son coup sa belle & clere espee
 Il a dans le gozier de ce braue trampee,
 Qui raillant dit ses mots : va t'en messere sot,
 Rapporter aux enfers la valeur de Chiquot,
 Il n'y a cauallier en toute la Castille
 Sans en excepter, vn tant soit preux & habille
 Qui l'osast attaquer, qu'il ne s'en repentis,
 En maudissant le iour de s'estre à Chiquot pris.

Ayant ainsi parlé il entre de brauade
 Sur vn auquel il donne vne telle estocade
 Qu'il le verse par bas, son cheual s'enfuyant,
 Tant qu'il peut effroyé sans maistre par le champ.

Quoy ayant apperceu du sommet d'une croupe
 Qui n'estoit loin de la vne orgueilleuse troupe
 De ces fiers Espagnols, renuerfent son cheual,
 Languissant estandu dessus le moiteux val,
 Chiquot au bras blessé : & lequel a grand peine
 Tant il se sent blessé peut prandre son alleine,

La vint vn Espagnol qui cuidoit desarmer
 Chiquot de son harnois, pour apres s'en armer,
 Mais luy bien assure recongnissant l'enuie
 Que l'ennemy auoit de luy oster la vie,
 Il desgaigna sa dague & de tout son effort
 L'en frappe droict au cœur, duquel coup tomba mort.

Coura-
 ge de
 Chi-
 quot.

cheme-
 rault
 grand
 Maref-
 chal des
 logis.

Chemerault ayant veu combatant la destresse,
 Du courageux Chiquot, d'une grande vifteste,
 Accorut deuers luy, pour luy donner secours
 Qui vint bien à propos, car s'estoit de ses iours
 Pour l'heure sans luy faict, en cent endroits ses armes
 Rompues par les pieds des cheuaux & gendarmes,

Et fûct tant à la fin ce hardy Chemerault,
 Qu'il s'approche de luy, (Chiquot,) cryant tout haut.
 Or sus Chiquot, orsus, leue toy prens courage,
 Ce disant Chemerault, faict tant qu'il le desgage,
 Des mains des ennemys, donnant en sa fureur
 Sur vn des plus vaillans, le frapant droiët au cœur,
 Sa lance ne le peut ny sa forte cuyrassse
 Garder qu'il ne rendist lame dessus la place,
 Tombant dessus le champ de Dyego le corps
 Quelque peu respirant, encor entre les mors,
 Son cheual s'ensuyant, sans renes, & sans bride
 Hannissant esgaré, sans conduite & sans guide,
 Qui fut grandement plaint, le voyant abbatu
 Au milieu des cheuaux, pour la grande vertu
 Dont il estoit doué, la source & origine
 De ses maieurs estoient des vieux Ducs de Medine,
 Ainsi qu'il se vantoit. Or Chiquot desmontié,
 Court apres ce cheual sur lequel s'est monté,
 L'ayant habilement par sa grande vistesse
 Arresté demonstrant de son corps l'allegresse,
 Et puis de la s'en va, ioyeux se piaffant,
 Se retirer blessé, pour estancher son sang,
 Delaissant Chemerault combattant en la plaine,
 En danger sans Enoch du faul-bourg de Vienne
 Qui le vint desgager : son coustelas en main
 Ensanglanté du sang, d'un superbe Lorrain
 Qu'il chosit entre tous, estans en la bataille,
 Vivant porte guidon du Cheuallier d'Aumalle,
 Qui firent tous si bien par la grace de Dieu
 Que l'Espagnol contraint abandonna le lieu,
 Courrant tant qu'il pouuoit, sans prendre son halleine,
 Vers Iury où estoit passé le Duc du Mayne,

Enoch,
 de Vié-
 ne les
 Bloys,
 cour-
 rier du
 Roy.

Et puis de là s'en vont resiouis en leurs cœurs
 De leurs fiers ennemys d'auoir esté vainqueurs
 Vers l'escadron du Roy : le trouuant à la suite,
 Qui de ses ennemys faisoit grande poursuite,
 Le Capitaine Enoch de toutes pars cherchant
 S'il trouueroit Beaulieu quelque part d'as le champ,
 Qu'il auoit delaisé en poursuyuant la route
 Du Cheuallier d'Aumalle, estant lors en desroutte,
 Et le trouue à la fin marchant en bel arroy
 Faisant merueilleux faictz combattant pres du Roy.

Non loin de là estoit le Viconte Aubeterre
 Semblable au Tracien, renuersant contre terre,
 Autant qu'il rencontroit dedans les bataillons

Vicôte
 Aube-
 terre.

Soient d'Espagnols, Lorrains, Hollandois où Vallons,
 Et monstra bien alors par sa grande prouesse
 Qu'il ne degeneroit de l'antique noblesse

De ses guerriers ayeux, & voyans ces Flamans
 Le meurtre qu'il faisoit, tant d'eux que d'Allemands,
 Se gette dessus luy de toutes leurs puissances
 Tirans à son cheual infiniz coups de lances,
 Et sentant son cheual extremement blessé
 Qui estoit dessus luy en tombant renuersé,
 Il se leue soudain & d'un hardy courage
 De se voir desmonté, propose cest outrage

Compa
 raison.

Vanger sur l'ennemy : mais il s'en va fuyant,
 Non autrement qu'on voit les brebis par le champ,
 Qui voient sur le soir ia refaites & plaines

Hardief
 se du Vi
 conte
 d'Aube-
 terre.

Les grands loups affamez dessus les vertes plaines,
 Et sans craindre danger où perilleux hazard
 S'en va droit attaquer un superbe soldart,
 Qui estoit plus puissant que les trois plus fors hommes
 Qu'on eust peu trouuer lors, en la terre ou nous sommes;

Luy sacquant brauement le superbe estendant
 De ses fiers Espagnols, apres que ce soldart
 Auroit esté tué : luy ayant son espee,
 Passant outre son corps, en son sang noir trampee,
 Le laissant sur la plaine estendu languissant,
 L'esprit avec le sang, de son corps vomissant.

Il estoit Africain de la ville de Thune,
 Qui auoit demouré long temps à Pampelune,
 Banny de Pere & mere, & de ses chers amys,
 N'osant s'en retourner en son natal pays,
 Ayant assassiné de force & violence,
 Vn Seigneur du pays, pour auoir iouissance
 De la mere & la fille : & s'en estoit fuy,
 Voyant que des parens il estoit poursuiuy,
 Ayant passé la mer, trauersant les montagnes,
 Pour se venir cacher aux dernieres Espagnes,
 Qui ne pouuoit durer en quelque place & lieu,
 Qu'il ne fist tousiours mal : comtempteur du grand Dieu,
 Aussi se vantoit il en sa follie extreme
 Qu'il estoit descendu du Geant Polypheme,
 Qui commendoit iadis par sus tous les Geants
 Qui les haux mons estoient de Sicille habitans,
 Mais qui eut à la fin par la cautelle & ruzé
 Du filz du vieil Laerte vne fin malheureuse,
 Vlysse le laissant avecques ces troupeaux
 S'enfuyant tant qu'il peut retrouuer ses vaisseaux.

Vous auiez d'autre part deuers la main senestre
 L'escuier Lyencour, habille & bien adextre,
 Sourdis, & Foullebon, qui soutindrent le fais
 Presque tous les premiers qui firent de beaux faiëts
 Sur ces fiers Espagnols : estans tousiours d'eux proche
 Ces gentils Escuiers, Pluminel, Rieue, & Roche,

D'où estoit ce-
 luy qui
 portoit
 le grand
 estädart
 des Es-
 pagnols

Home-
 re lib.ii.
 Odyss.

Lyen-
 cour.
 Sourdis
 Foulle-
 bon.
 Pluui-
 nel.
 Rieue.
 Roche.

Qui alloient deuant eux ces Espagnols chassans
 Comme les leuriers font, les lieures par les champs,
 Heureux celuy, heureux qui en telle furie
 Tant soit il assure peut garantir sa vie,
 Là l'Escuier Sourdis eut son cheual tué,
 Mais tout incontinant on le vid remonté

Sourdis
 eut son
 cheual
 tué.

Qui ne perdit point cœur, mais qui fut dauantage
 Enflammé de fureur, & d'ire en son courage,

Pres de Sourdis estoit Renty, qui viuement
 Poursuiuoit l'ennemy, se portant vaillamment,
 Qui vid vn Hollandois qui des siens se desbande
 Pour venir l'attaquer, estant seul de sa bande,
 Auquel du premier coup luy iette vn tel reuers
 Qu'il l'enuoye couché, sur la terre à l'euers,

Renty.

Or cestuy estoit filz aîné, & legitime
 D'un nommé Crambophag, tenu en grand estime
 Entre ceux du pays d'Hollande, en Nostradam,

Nostra
 dam en
 hollâde

Sa mere en acoucha pres le grand Ocean,
 S'allant lors promener dessus le beau riuage
 Que la mer calme estoit, sans vents, ny sans orage,
 Qui d'elle estoit aimé comme le plus gaillard
 De tous ses chers enfans, & de ce bon viellard,
 Qu'ils auoient enuoyé pour bruit & loz acquerre
 Auecques d'Aiguemond, de mal-heur en la guerre.

Tout contre luy estoit vn autre sien voisin,
 Qui l'alloit secondant de bien pres son cousin,
 Qui vient à son secours : mais Renty de l'espee,
 Luy baille vn si grand coup, que sa main a couppee,
 Et tant fut ce coup lourd qu'un fort sommeil le pris
 Tellement qu'aussi tost il fut de mort surpris.

Or ces Vyalons voyans l'audace & hardiesse
 De ce braue Renty, saisis d'une tristesse,

Viennent tous contre luy qui tuent son cheual
Desquels coups toutesfois il ne sentit le mal,
Mais se leue liger, son espee trenchante
Maniant à deux mains des ennemis sanglante.

Roquelore voyant pres de luy renuersé
Le courageux Renty craignant qu'il feust blessé,
Vient pour le secourir, de son fort cymeterre
Donnant sur ces Vvalons les renuersant par terre,
Autant qu'il en rencontre, autant en met a mort,
Nul ne peut resister tant est grand son effort,
Entre autres de fortune il trouue sur la plaine.

Vn des plus hazardeux, de la troupe Lorraine
Voulant sur luy tirer vn coup de pistolet,
Mais de bon heur pour luy ne lascha le roüet,
Car s'il eust desbandé, certainement sa vie
Eust esté de la mort en peu de temps suiuite,
Roquelore indigné grandement en son cœur
Resout vanger ce coup, sur ce mesme Ligueur,
Ce qu'il fit aussi tost, ayant faict ouuerture
Son coustelas tranchant plus bas que la ceinture,
Tellement que l'on vid de sa playe couler
Le sang rouge, & vermeil, sur le champ decouler,

Il fut filz de Traxart, Gentil-homme fort sage,
Sa mere se vantoit venue du lignage
D'un Seigneur du pays appelé en son nom
Entre tous renommé, le preux Pternotrocton,
Qui estoit descendu de la Royale race,
(Ainsi qu'il asseuroit (hardy) en toute place)
Des vieux Roys de Grenade: & vouloient cest enfant
Par sur tous s'ilz pouuoient le rendre triomphant,
Et l'auoient enuoyé en Castille & Tollette
Pour des beaux ars auoir la Science parfaicte,

Roque-
lore mai-
stre de
la garde
robe du
Roy.

D'où e-
stait ce-
stui que
tua Ro-
quelore

Qui profita si bien que de tous luy viuant
 En l'art de Negromance, il fut le plus sauant,
 Toutesfois n'empescha ceste belle science
 Dont il disoit auoir la vraye congnoissance,
 Qu'il ne passast en fin, & ne sentist l'effort
 Du dart enuenimé de la cruelle mort
 Son ame s'enfuyant despitée & courroucée
 D'auoir si tost, hélas, ceste terre laissée.
 Tout ainsi que iadis le filz aîné d'Aymon,
 Et Maugis le subtil, desquels deux le renom
 Est encores par tout de leur vailleure semée,
 Maugré le temps rongearde, par dame renommée,
 Lors qu'estans Pellerins ils virent la cité
 Qui par les Sarrafins surprise auoir esté,
 Abbattans à leurs pieds les soldars & gendarmes
 Du superbe Admiral: combien que nudz sans armes,
 Sauf Regnault d'un liuier, Maugis de son bourdon
 Sans auoir d'un de ceux qu'ils rencontroint pardon,
 Ainsi ces deux guerriers frapportoient destoc, & taille,
 Sur hommes & cheuaux, sortans de la bataille,
 Et principalement sur ces escronellesz
 Leurs corps puans infects, de leur sang noir souillez,
 L'ame de leurs vils corps s'en estant loin fuyé
 Delaissez sur le champ sans souspir ny sans vie.
 Vous auez Myosant qui estoit d'autre part
 Qui autant qu'il trouuoit de soldars à l'escart
 D'Espagnols, où Vallons, de Lorrains, où d'Almagre
 Autant il en verfoit sur la plaine campagne
 Qui vint de grand roideur de furie charger
 Frappant à toutes mains, l'ennemy estrange,
 Pour desgager Renty, qui de trauail & peine
 Qu'il auoit enduré, estoit ia hors d'halleine,

Tolette
en castil
le,

Voy le
iu. des
quatre
filz Ay-
nō ch.
7.

Compa
raison.

Myo-
ant.

Et le fist remonter nonobstant tout l'effort
 De ces fiers Espagnols, sur un bon cheual fort,
 Et dont fut de rechef par ces trois la meslee
 Plus que par cideuant entr'eux renouvellee,
 Qui d'ire & de fureur, en leurs cœurs enflammez
 Contre ces Espagnols se lançoient animez,
 Sans crainte parmy eux, au plus fort de la presse,
 Leur seruant la fureur, pour lors d'aide & adresse.

Or le Roy cependant d'un magnanime cœur
 Se monstroit entre tous, excellent belliqueur,
 Qui alloit çà & là, comme un bon Capitaine,
 Pour rallier ces gens, escartez par la pleine,
 Et luy mesme prenoit ceste peine & ce soin
 De regarder par tout où il estoit besoin,
 En les admonestant en beau terme & langage
 De ce monster vaillans, & hardiz de courage,
 Et qu'un chacun donnast unanime & d'accort
 Dessus les ennemis, sans crainte de la mort.

Ayant ce dict, il rentre (hardy) en la bataille,
 Où plus que cideuant il destranche & destaille.

Le premier rencontré si droit le vint frapper,
 Que bien il empescha de ce coup eschapper,
 Le renuersant à bas de son cheual, tout blesme,
 L'ayant pris droitement en la partie extresme
 Du ventre delicat : & soudain on le vid
 Sur la terre couché prest à rendre l'esprit,
 Son ame s'en vollant delaisant ceste terre
 Où ne reniendra plus, detestant ceste guerre.

Il estoit Horlandois de la ville d'Harlem
 Cousin de Crambophag non loing de Nostradam,
 Un des plus grand Seigneurs qui feust pres le rivage
 Du profond Ocean, & du plus grand lignage,

Dilligence du Roy.

Harlem
ville en
Hollan-
de.

*Estimé d'Aiguemond, entre tous ses amis,
Comme un des plus vaillans, venu de son pays,
Qui auoit amené vne fort belle bande
Au Conte d'Aiguemond, du pays de Hollande,
Et qui estoit aussi (hazardeux) constumier
De se trouuer tousiours au combat le premier.*

La, Tri-
moille
cōbat.

*Tout en un mesme instant la Trimaille rencontre
Thiroglyph, & Pillon, freres, qui faisoient monstre
D'estre preux & vaillans: & l'un d'eux d'un plain sault
Hardiment la Trimaille il attaque & assault
Sans luy dire un seul mot lui tirant la pistolle,
Mais le coup destourné, vne autre part s'euolle,
Qui fut si lourd & grand, si pesant & si fort,
Qu'il renuerse un des gents de là Trimaille mort,
Luy aiant proprement donné dans la visiere,
Dont depuis ne vid pas auerir la lumiere,*

*Quoi voyant la Trimaille, animé en son cœur,
De voir deuant ses yeux mourir son seruiteur,
Le poursuit tant qu'il peut, & si proteste & iure
Luy faire reparer en brief temps ceste iniure,
Et faict tant à la fin qu'il rencontre au combat
Ces deux freres germains & Thiroglyph abbât,*

*Quoi ayant apperceu Pillon cest autre frere,
Saisi d'une douleur extremement amere,
Vint furieusement, mettant tout son effort
Pour mettre s'il pouuoit la Trimaille à la mort,
Tachant a le frapper d'une pesante masse:
Mais le coup ne porta qu'un peu sur la cuirasse,
Et luy ne faillit pas, luy baillant tel reuers,
De son bon constelas qu'il le ietté à l'enuers,
Faisant avec son frere infinies complaints,
Remplies de soupirs & de pitueses plaintes,*

Regrettans en leurs cœurs loingtains de leur pays
 De ce voir au besoin laissez de tous amis,
 Qui estoient estimez autant que personnages
 Du camp des Espagnols, au moins selon leurs aages,
 A la guerre entenduz: qui s'estoient mis par mer
 Pour ce faire encor plus entre tous estimer,
 Et estoient abordez avec leur compagnie
 Qu'ilz auoient faiët venir de la Cathalonie,
 Au port (heureux) d'Anuers tenans a grand honneur
 D'auoir le Duc de Parme, a chef & gouuerneur,
 Estimé entre tous ces branaches d'Espagne
 Pour dresser vne armee, en la raze campagne.

 Tout ainsi que l'on void aduenir quelquefois
 Deux lōps qui sont nourriz dedans le fort du bois
 Qui font infiniz maux à tout le voisinage
 De brebis & moutons, faisant vn grand carnage,
 Mais qui sont à la fin avecques grands dangers
 De leur vie surpris par les gentils bergers,
 Lesquels se resentans offensez du dommage
 Que ces lōps leurs ont faiët, en leur fureur, & ragez
 Estans à la mercy memoratifs du tort
 Les assommans de coups, ils les mettent a mort,

 La Trimoille en pareil mit à mort ces deux freres
 Issus de mesmes pere, & de diuerses meres,
 Qui tombent deuant luy, ainsi qu'on void souuent
 Deux chesnes abattus par la force du vent,
 Lors que le Dieu des Dieux estance sur la terre
 Iustement irrité son fouldroyant tonnerre.

 Ces Hespagnols dolens de voir ainsi mourir
 Ces deux Cathalonnois, vont pour les secourir,
 Braues & bien armez: tenans en leur main dextre
 Vn chacun d'eux la lance, & en la main senestre

Compa
raison.

Compa
raison.

L'escu Barcelloinois : qui de grande roideur
 Attaquent la Trimouille : qui au millieu du cœur
 S'en alloient l'assener sans la grand preuoiance
 Du sage Myosant : qui destourna la lance
 Qui le suinoit de pres, voyant bien qu'il n'estoit
 Pour resister a tant si luy seul combattoit,
 Et se tirent tous deux quelque peu en arriere
 Pour rallier leurs gens, escartez au derriere.

Myo-
 fant.

Pendant ces Espagnols enleuerent le corps
 Marris extremement, de ces deux freres mors,
 Et les mettent tous deux, en un cercueil enferre
 Pour les ensepuelir en quelque sainte terre.

De rechef la Trimouille, & le preux Myosant
 Reuindrent au combat, ia ralliez leurs gents;
 Qui entrent courageux s'estans par leur prouesse
 Faict chemin au millieu de la plus grande presse
 Sur ces fiers Espagnols : & se trouue un soldart
 De tous ces Espagnols, le plus prompt & gaillard,
 Ainsi comme ils disoient : & le meilleur gendarme,

Rostal
 ville de
 Portu-
 gal,

Selon le iugement de ce grand Duc de Parme,
 Qui du pays estoit du riche Portugal
 De la ville & cité qu'on appelloit Rostal,
 Et estoit descendu de la Royale race
 Comme il s'alloit vantant iadis de ceste place,
 Ses membres bien fournis, grand de corps & puissant,

Prouef-
 se de
 Myosant.

Qui sa lance coucha courant sur Myosant,
 Mais sage & aduise preuoiant la carriere
 Que prenoit son cheual le retire a costiere
 Qui a cest Espagnol si villain coup donna
 Que de son fort cheual, la bride abandonna,
 Et redoublant son coup luy donne dans la face
 Duquel coup il tomba presque mort, sur la place,

Mais

Mais non pas si soudain , car quelque peu de temps
 Son cheval furieux le traina par les champs,
 Où il mourut apres priuë de sepulture
 Son corps seruant aux loups & mastins de pasture,

Non loing d'eux combattoient , ces deux freres germains
 Fargis , & Montlouet : qui a grands coups de mains
 Frappoient tant qu'ils pouuoient sur ces troupes d'Espagne
 Les iettans renuersez sur la molle campagne,
 Plustost à vn Vvalon ils abattoient les bras,
 Plustost vn Espagnol ils renuersoient par bas
 Demy mort gemissant , estendu sus la plaine
 Sans estre secouruz de ce Lorrain du Mayne,

Or Fargis rencontra au milieu du combat
 Vn superbe Espagnol , qu'il renuerse , & abbat
 De dessus son cheval : luy tenant tel langage,
 Et où est maintenant Espagnol ton courage?
 Ie te feray sentir de mes bras la vertu,
 Et combien est trenchant mon estoc & poinctu,
 Ce disant luy donna vn si grand coup d'espee
 Que la terre du sang en fut toute trampee,
 Qui le faiët de ce coup tomber tout à l'enuers,
 Laisant l'ame son corps pour aller aux Enfers.

Montlouet d'autre-part trouuë en ceste tempeste
 Vn auquel il donna si grand coup sur la teste
 Qu'il le fend iusqu'aux dens : & qui tout es perdu,
 Le laisse roide mort sur la terre estendu,
 Son ame s'enfuiant deuers les manoirs sombres,
 Où se vont des Ligueurs rendre les tristes ombres,
 Proche estoit de cestuy vn superbe estranger
 Pensant sur Montlouet , son compagnon vanger,
 Son triste cœur saisi de grande desplaisance
 Le voir si pauurement mourir en sa presence,

Fargis
 Mont-
 luet.

Fargis
 gouver-
 neur du
 Mans.

Monf-
 louet
 gouver-
 neur de
 Noyon
 le Roy.

Mais de ce mal-heureux outrecuidé l'effort
 N'empescha Montlouet, qu'il ne le mist à mart,
 Luy baillant si grand coup de toute sa puissance
 Qu'il fit tomber des mains sa forte & longue lance,
 Et redoublant son coup luy donne un tel reuers
 Qu'il luy coupe le col, le iettant a l'euers,
 Son esprit s'enfuyant vers les enfers grand erre.
 Delaisant son corps mort estendu sur la terre

Après qu'il eut ce faict une force & vigueur
 Vient de rechef saisir de Montlouet le cœur
 Où il fut rencontré d'un des soldars du Mayne,
 Qui couroit çà & là a cheual par la plaine,
 Qui le blesse bien fort, & combien que le cœur
 Luy faillist presque lors de l'extreme douleur
 Qu'il sentit de ce coup, Toutefois ne delaisse
 A suivre l'ennemy au plus fort de la presse,
 Et faict tant a la fin qu'il le prouue fuyant
 De crainte & de fraieur son ranc abandonnant,
 Qui le suit tellement, que sur le champ le tue,
 Luy coupant le gozier de sa dague pointue,
 L'enuoyant despitè vers les manoirs obscurs
 Lieux qui sont destinez pour traistres & Ligueurs,

Mais tout ainsi qu'on void deux bœufs a la charriè

Mont-
 louet
 blessé.
 Comp.
 raison.
 Amitié
 de deux
 frères.

Qui du coulre trenchant, couppent la terre nue,
 Qui sont par le ioug fort seulement separez,
 Qui les tiens au labour tout le matin serrez,
 Accordans bien uniz par le ioug qui les serre
 A labourer soigneux la dure & forte terre,
 Ainsi ces Rambouillets se portoient vaillamment
 Sans l'un se separer de l'autre aucunement,

Or là ce rencontra ce braue Secretaire
 Qui non seulement scait le secret du Roy tairè,

Mais qui s'estant trouué en infamez hazars
 Se monstroit entre tous vray nourrisson de Mars,
 Acompagné de Do : qui tous deux faisoient rage
 De frapper & tuer, enflammé leur courage,
 Contre ces estrangers qui s'enfuoient de pœur,
 Pour de ces grands guerriers euter la fureur,
 Vous voyez deuant eux s'enfuir a grands bandes
 Tant ces fiers Espagnols, que ces troupes Flamandes,
 De crainte, & de fraieur, d'ainsi voir abbatuz,
 Leurs compagnons blesez par leurs hautes vertus,
 Non autrement qu'on voit la brebiette tendre
 Qui voit venir le loup de loin pour la surprendre.

Or pendant que Beau-lieu, & Do, sont poursuiuans,
 Ces Vualons, ces Flamans, ces Espagnols fuyans,
 Vn d'entre ces Vualons Hollandois se desbande
 Qui tout coy attendoit luy seulet de sa bande
 Les nostres au passer : du chasteau d'Aigremont
 Et de long temps suiuoit le Conte d'Aiguement,
 Tenu & réputé entre les gentils-hommes
 Du pays Hollandois vn des plus vaillans hommes,
 Qui de grande fureur vient courageusement
 Se ruer dessus Do, & l'ataint viuement
 Sur le fenestre bras de sa puissante lance.

Quoy Do aperceuant voulant prendre vengeance
 De ce fier ennemy, viuement le poursuit,
 Mais estant bien monté ayans fait ce coup fuit,
 Tachant a recouurer (se contentant pour l'heure)
 Ses compagnons Flamans de si bonne auanture,

De Beau-lieu ce voyant rudement vint charger
 Ce puissant Hollandois, desireux de vanger
 Do qui estoit blezé : & le premier s'auance
 Deschargeant dessus luy de toute sa puissance

Beau-
 lieu Se-
 cretaire
 d'estat.

Compa-
 raison.

Do, su-
 perinté-
 dât des
 finâces.

Do blez
 sé au
 bras gau-
 che.

Son espee poinctue, & le coup fut si fort
 Qu'il le rend sur le champ estendu comme mort
 Et de rechef luy tire vn coup si grand & roide
 Qu'il sentit aussi tost de la mort palle & froide
 Tous ses esprits saisis, ainsi fut desconfit
 Son corps ensanglanté laissé de son esprit:

Et puis de la s'en va monté sur sa cauallc
 Retrouuer brauement la cornette Royale
 Où il cuidoit trouuer nostre bon Prince & Roy
 Craignant qu'il ne tombast en quelque desarroy,
 Qu'il rencontre au milieu de ses braues gendarmes
 Faisans si haulx exploicts & terribles faicts d'armes
 Dessus ces Espagnols, qu'il n'y à escriuain
 Tant soit il diligent qui les peust de sa main
 Rediger par escrit, les guidons, & cornettes,
 Furent de ces Vvalons incontinant deffaiçtes,
 Et ceux qui les portoient a demy esperdus:
 Les vns mors & blesez sur la terre estendus
 Et les autres contraints par la diuine grace
 De luy quitter fuyans tant qu'ils pouuoient la place.

Le Che
 uallier
 d'Aumal
 le, Ne-
 mours,
 Rosne
 & Bass
 pierre
 fuyent
 vers
 Char-
 tres.

Ce pendant que Renty chargeoit le bataillon
 D'un magnanime cœur du Flament & Vvalon,
 O quel plaisir de voir fuir de la bataille
 Ce Hardy Cheuallier, & hazardeux d'Aumalle,
 De ses cheuaux ligers implorant le secours
 Estant acompagné de son cousin Nemours,
 S'estoit a qui mieux mieux deslogex sans trompette
 Seroit plustost d'eux deux, au lieu de leur retraicte,
 Si fort espouuantex, que peureux & tranblans
 Ils sont plus mors deffaiçts, qu'hommes vifs ressemblans,
 Et prenent leur chemins s'enfuyans à grand erre
 Vers Chartres, avec Rosne, & l'aisné Bassompierre,

*Ayans a l'abandon de noz braues soldars,
Laisse leurs gents de pied, avec leurs estendars,
Qu'eux mesme auoient rompus, passans dessus la plaine,
Où estoient arrangez les fantassins du Mayne.*



LE SEIZIESME

LIVRE DE LA HENRIADE

DE SEBASTIAN GARNIER.

Nostre Roy donc ayant du tout en routte mis
Par sa haute valeur ces Ligueurs ennemis,
Il s'en reua ioyeux tenant son cymeterre
Encores tout sanglant de ceux que sur la terre
Il auoit renuersez, & à nud le branslant,
Ie ne m'esbahis plus (dict-il) si de Rolland,
(Parlant à son espee), & de la renommee
Est encores par tout ce Royaume semee
Du filz aîné d'Aymon, l'un ayant durandal,
Et l'autre estant monté sur ce braue cheual,
I'ay bien faist auiourd'huy a vn chacun congnoistre
Que vous auez trouué vn aussi braue maistre
Qu'estoit le preux Rolland, ô trenchant constelas,
Lors qu'il te manioit, te tenant en ses bras,
Et toy gentil cheual qui n'as pas en ce monde
Qui en dexterité, te vaille & te secõde,
Et qui de race en race est venu de Bayard,
Cheual tant renommé, si vif, & si hagard,
Si tu pouuois parler tu rendrois tesmoignage
Combien grand est d'Henry de Bourbon le courage,

Le Roy
va re-
trouuer
son ar-
mee.

Et combien aujour d'hy i ay renuerse de corps
 D'Espagnols & Valons, qui depuis seroient mors,
 Plus de cent ennemis ont senti d'assurance,
 Qu'elle estoit de mon bras la force & la puissance,
 Les ayant delaissez, dessus le camp fachez,
 Prests à rendre l'esprit n'en pouuans plus couchez,

HENRY donc arriué, presque en la mesme place
 Dont il estoit party, avec riante face

Retourne vers les siens, qui de le voir ioyeux,
 Du conflict retourné, font un cry merueilleux
 Par toute nostre armee, en signe de l'esse,

Lieffe
 des Roy
 aux, le
 Roy de
 retour.

De le voir sain & sauf de retour de la presse,
 Qui fut si esclatant que mesmes les haux-boys,
 Retentissoient du son qui sortoit de leurs voix,

Les coustaux les taillis, les landes, & les plaines,
 Furent a l'environ d'un VIVE LE ROY plaines,
 Signe declaratif sans nulle fiction

Du zelle lors ardent de leur affection,
 Rendant graces à Dieu, louange, honneur, & gloire,
 De luy auoir donné si heureuse victoire.

La ioye que iadis receurent les soldars,
 Arrangez sur les murs & furieux rampars
 Du superbe Illion, qui regardoient combattre
 Leur Hector contre Ajax, tachans à s'entr'abattre,

Le voyans sain & sauf du combat de retour,
 Me fut acomparer à l'aise que ce iour

Receurent noz soldars, de reuoir retournee,
 La personne du Roy ceste belle iournee,

Sans auoir aucun mal, & le voyant venir,
 Plusieurs ne se pouuoient de ioye contenir

De plorer tendrement, espouuantez de crainte
 Qu'il n'eust en combattant quelque facheuse atteinte,

Cōbat
 d'He-
 ctor &
 d'Ajax
 Hom.li.
 7. Illiad.

Or là vient rencontrer marchant en bel arroy
 Le Marechal d'Aumont, HENRY nostre grand Roy,
 Apres qu'il eut repris quelque peu son halleine,
 Tout suant du travail du labour de la peine,
 Qu'il eut en combattant, ia ralliez ses gents,
 Qui s'estoient escartez ça & là par les champs,
 Avec le grand Prieur de retour de la suite
 Du superbe Espagnol, qui auoit pris la fuitte,
 Estant accompagné du courageux Baron,
 Filz de ce vieil Nestor, le Marchal de Biron,
 Et du vaillant Giury, dont on vid ceste bande
 Grossir en vn instant, se rendant forte & grande,
 En remerciens Dieu d'aise se carressans,
 De voir leurs ennemis, mors où bien languissans
 Sur la terre estendus : & les chefs en desfronte,
 Ayans pris vers Iury, & vers Chartres leur routte,

De là vont tous trouuer le Marechal Biron
 Qui estoit demouré avec son escadron
 Ferme sans ce bouger, sa trouppe bien dressee,
 Qu'il auoit tout en vn, en bel ordre amassée,
 L'Espagnol ennemy, où Lorrain ce pendant
 Sage & bien aduise de pied coy attendant.

Ainsi que le chasseur qui s'en va à la chasse
 Qui au passer attend la beste qu'il pourchasse
 A la riué du bois, avecques ces leuriers
 Qu'il congnoist plus dispos habilles & legers,
 Au semblable Biron attendoit sur la pleine
 En grand deuotion ces troupes de Lorraine,
 Resolu s'ils venoient l'attaquer en son fort
 Leur faire resentir du vieil Biron l'effort,
 Et qu'il auoit encor nonobstant son vieil aage,
 Les membres vigoureux ; & sur tout bon courage,

Marechal
 d'Au-
 mont.

Grand
 Prieur.

Baron de
 Biron.
 Giury.

Mare-
 chal de
 Biron.

Compa-
 raison.

vos

Et qui ne furent point si sots & estourdis
 De s'oser attaquer, soit en faiçts, où en diçts,
 A ce grand Capitaine & general d'armee:
 De la valeur duquel on void la renommee,
 Esparce en plusieurs lieux, de langages diuers
 Des Royaumes loingtains, qui sont en l'univers,
 Ayant diuerces-fois d'une face hardie
 Entamé les combats, bataillant en sa vie,
 Iugeans en leurs esprits, s'il auoit tant de fois
 Soustenu combattant des armées le faux,
 Qu'il pourroit aisement vne ia esbranlee
 L'ascheuer soustenant le fort d'une mestee,

Or Dieu fut ce iour là tant fauorable & bon,
 Iuge de tous noz faiçts, à Henry de Bourbon,
 Qu'il vid deuant ses yeux la campagne couuerte
 Des ennemis meurtris, depuis que la cornette,
 Fut prise du Lorrain: les autres s'enfuyans
 Le champ luy demourant arrouzé de leur sangs,
 Et restoit seulement de tant de braues bandes
 Que n'aguere on voioit par les plaines & landes,
 Superbes se vanter: que le Heleuetien
 Qui se voyant laissé luy seullet sans soustien
 De ces guerriers vanteurs de Lorraine & d'Espagne,
 Arrangez au milieu de la raze campagne,
 Ne laissa toutesfois se tenant pres serré
 Ce monstrer au combat d'un courage assseuré,
 Le Roy auoit moyen de le rompre & deffaire,
 Et fut en doute vn temps, ce qu'il en deuoit faire,
 Les deffaire pouuoit iustement ayant pris.
 Le party du Ligueur, contre l'accord promis,
 Où bien si en faueur des fidelles seruices
 A luy cy deuant faiçts, par les Royaux Suisses

Louan-
 ges du
 Maref-
 chal de
 Biron.

Le Roy
 pardon-
 ne aux
 Suisses.

Il les doit preserver d'un vain effort,
 De noz braues soldars les mettant tous a mort,
 Mais de ce grand Monarque à la fin la clemence,
 Vuidi le differend douteux de sa sentence
 Monstrant combien il est misericordieux,
 Dessendant a ces gens de ne tirer sur eux,
 Et pour signifier de ce Roy debonnaire
 En tous ces faicts & dictés la clemence ordinaire,
 Le Marechal Biron fut par sa Majesté
 Commis pour annoncer sa Royale bonté,
 Qui le voyant venir suuy de ses gens d'armes
 Mirent aussi tost bas leurs reluisantes armes
 Faisans retentir l'air, les pleines, & les boys;
 Des lieux circonuoisins de leurs tremblantes voix,
 Leurs ames d'un tel bien, de tel aise rauies,
 Qu'ils iugeoient nostre Roy seul auteur de leurs vies,
 Protestans de bon coeur de ne porter iamais
 Les armes contre luy, soit en guerre ou en paix,
 Et furent iouissans du mesme benefice
 Tous les François trouuez dans l'escadron Suisse,
 Et pour encores plus monstren de son grand coeur
 Iustement irrité l'innouie douceur,
 Au lieu de triompher & mettre les bannieres
 Qu'il auoit obtenu sur ces troupes entieres,
 Attachees au coeur des beaux temples sacrez
 Qui sont à nostre Dieu de long temps consacrez,
 Afin qu'à l'aduenir de si belle victoire
 A noz petits nepueux il en fut fait memoire,
 Que fait il? le courroux de son coeur appaisant,
 Faut de leurs estandars à leurs Cantons presant,
 Vaincre son ennemy, & c'est un grand aduantage,
 Mais bien encores plus de vaincre son courage,

Clément
 ce du
 Roy en
 uers les
 Suisses.

*Vn tel faiçt retient plus de la diuinité
Du grand Dieu de la haut, que de l'humanité.*

*Tout en vn meſme instant tant Mouy, que Humiere,
Là vindrent arriuer & leur trouppes guerriere,
Et ainſi que le Roy auoit faiçt dignement
Le deuoir au combat tant au commencement,
Que iuſques à la fin, d'un vaillant Capitaine,
Ayant par ſa ualeur mis en fuite le Mayne,
Il voulut faire auſſi ſans prendre aucun repos
Celuy de general, marchant à tout ſon gros,*

Le Roy *Poursuiuant la victoire, eſtant ia ralliee*
pour- *L'armee qui s'eſtoit combattant eſcartee,*
ſuit la vi *Et ietta deuant luy ce Prince tant humain*
ctoire. *Du grand Charles baſtard, & à ſa droicte main
Le Baron de Biron, Giury à la ſeneſtre,
Retenu entre-tous les ſiens le plus adextre,
Ainſi donc noſtre Roy d'un pas hardy marchant
Pour ſuiure l'ennemy, ſe remet dans le champ
Qui auoit delaiſſé ſa braue infanterie
A la diſcretion de la cauallerie*

Des vrays Royaux François ſuiuy de Montpenſier

Prince *Du Prince de Conty, & de ce Conte entier*
de Con- *Le courageux ſainct Paul, puisné de Longueuille,*
ty, *Qui n'agueres eſtoit ce monſtrant bien habille*
Duc de *Sorty hors d'Amyens, d'une belle façon,*
Mont- *Eſtant ſubtillement deliuré de priſon.*
pen ſier, *Du Mareſchal d'Aumont, qui nonoſtant ſon aage*
Le Con *Auoit ce iour monſtré ſon genereux courage,*
te de S. *Celuy lequel auſſi a peine le cotton*
Paul. *Auoit enuironné de barbe le menton*

La Tri- *Le ieune la Trimaille, & pluſieurs Capitaines,*
moille *Qui eſtoient attendans noſtre Roy par les pleines,*

*Ainsi comme l'on void les brebis & moutons
 Qui reuient des champs sur le soir, gras, & bons,
 Le maistre qui les void reuenir de la pree
 Si plains & si refuictés, les voyant se recreee,
 Pareil aise sentit au dedans de son cœur
 Ce grand guerrier HENRY, des François le Pasteur,
 Voyant autour deluy vne si belle bande
 Qui le suiuoit par tout où il veut & commande.
 Le gros de nostre armee apres venoit suiuant
 Que Biron conduisoit, chacun tenant son ranc,
 Marchant asseurement, sur les plaines guerrieres,
 Pour suivre le Lorrain, & ces trouppes guertiere
 Qui tiroit vers Iury, son cœur plus tourmenté
 Que n'est le Gallion des vagues agité,
 Où nostre Roy le suit, mais pour luy de bon-heure
 Il auoit ia passé la riuere de l'Heure.*

*Et tout ainsi qu'on void venue la saison
 Que domine sur nous, le signe du Poisson,
 Le froid vent Boreas qui sur la terre siffle,
 Et puis recommençant plus que deuant resiffle,
 Tant son cours est liger, que de son sifflement
 On ne peut remarquer la course aucunement,
 Telle estoit du cheual Lorrain la grand vistesse
 Lors qu'il fut eschappé du milieu de la presse,
 Et ausi disoit on que c'estoit vn des vents
 Qui l'auoit engendré, depuis cinq où six ans,
 En vne grand inuement du pays de Lorraine,
 Qu'il trouua de fortune, en passant par la plaine,
 Pres de saint Nicolas. Or pendant que d'Aumont
 Les forces rallioit tant d'embas que d'amont,
 Vous voyez nostre Roy qui de la grande peine
 Qu'il endura ce iour, iettoit hors son halleine*

Compa
raison.

Compa
raison.

Cheual
du Duc
de May-
ne engé
dré du
vent.

Compa
raison.

De sa bouche (eschuffe) comme on void des fourneaux
 La fumee sortir, par les haux souspiraux,
 Lors que le Dieu boiteux à son mestier habille
 En faueur de Thetys forgeoit pour son Achille
 Vn magnifique harnois, pour ce venger d'Hector,
 Suruant le sage aduis d'Ulysse & de Nestor,
 Apres qu'on luy eut dit de son amy fidelle
 Bouillonnant de fureur la piteuse nouvelle,
 Qui auoit esté mis par le bras grand & fort
 De l'aisné de Pryam cruellement à mort,
 Et qu'il l'eut desponillé de ses diuines armes
 Dont il soullbit s'aider au plus fortes alarmes,
 Comme le cerf liger extremement lassé,
 Qui tout le long du iour a esté pourchassé,
 Desire de trouuer au milieu de la plaine
 Pour se desalterer quelque froide fontaine,
 De mesmes nostre Roy desiroit oppressé
 Trouuer quelque ruisseau d'extreme soif pressé,
 Mais quoy? vous ne pouuiez, car les eaux des fontaines
 Coulantes doucement, de nostre camp prochaines,
 Estoit taintes du sang sorty des ennemys,
 Qui par noz gents auoient esté à la mort mis,
 Et n'eust on peu trouuer eau plus prochaine à l'heure
 Que celle qui estoit de la riuier d'Heure,
 Laquelle estoit aussi toute rouge des corps
 De ceux qui s'enfuyans blesez demouroient mors.

HENRY ne pouuant plus porter la secheresse
 Qu'il sentoit en sa bouche incontinent s'adresse

A vn de ses courriers de la ville de Bloys,
 Qu'il recongnut de loin l'entendant a sa voix,
 Et luy tient tels propos, d'une grande allegresse,
 Sus gentil Hambrelin, il faut que de vitesse

Compa
 raison.

Le Roy
 s'adres-
 se à Hã-
 brelin.

Tu n'aïlle incontinant chercher quelque peu d'eau
 Pour me desalterer, soit de puis, ou ruisseau,
 Car ie ne puis porter vne soif si extreme
 Que ie sens dedans moy me rendant palle, & blesme,
 Hambrelin attentif, s'en va ligerement
 Chercher de l'eau au Roy, selon son mandement,
 Qui va, qui Tourne, & court, plustost par la campagne,
 Plustost par le vallon de la proche montagne,
 Pour tacher à trouuer quelque ruisseau plaisant,
 Pour apporter de l'eau a ce Prince puissant,
 Mais Hambrelin n'auoit ny pinte, ny chopine,
 Et ne voioit maison qui de là feust voisine
 Pour auoir vn vaisseau, tout vuide estoit le champ,
 On ne voioit que mors, que le meurtre, & le sang,
 Dont Hambrelin en luy ce courrouce, & despite,
 Maudissant le Ligueur, & tous ceux de sa suite,
 Tantost çà, tantost là, par la campagne las,
 Faisant infinitex de plaintes, & d'helas,
 Et tout ainsi qu'on void la Prestresse excitee
 Qui est de la fureur de Bachus agitee,
 Faisant son sacrifice au milieu de la nuict
 Sur le mont Cytheron, qui va qui court, & bruit,
 Espouventable à voir volage en sa pensee;
 Ces deux yeux esgarez, comme femme incensee,
 Non autrement estoit d'Hambrelin la fureur,
 Courant, & recourant, faché d'ire en son cœur,
 Ne pouuant recontrer aux champs vne personne
 Tant il est mal-heureux qui tant peu d'eau luy donne.

Or faiçt tant par ces pas le Courier Hambrelin,
 Qu'il s'approche d'Iury tirant a droicte main,
 Trouuant en son chemin vne femme fort d'aage,
 Dont il fut fort ioyeux, en son triste couraage,

Compa
raison.

Priant luy enseigner quelque ruisseau plaisant,
 Pour appaiser sa soif (demy mort languissant),
 Ou luy donner de l'eau de puis, où de fontaine,
 Pour le Roy son Seigneur, qui l'attent en la plaine
 Avecques son armee, (alteré) son retour
 De l'extreme chaleur de la peine du iour,

Ceste vieille entendant d'Henbrelin la nouuellee
 S'estonne grandement d'ouyr ceste merueille,
 Affectueusement Henbrelin suppliant
 De luy monstrer le Roy qui sur nous est regnant,
 Promettant luy donner en l'ostant de la peine
 En laquelle il estoit alegeance certaine,
 Luy monstrant un ruisseau qui d'enhault decouloit
 Sur le plaisant vallon qui l'entement couloit;
 Où monsieur Henbrelin, se rafraichit a l'aise,
 Appaisant de sa soif, ce faisant la malaise,

Henbre
 lin pre-
 sente de
 l'eau au
 Roy.

Et puis de la s'en va portant un plain vaisseau
 Pour retrouver le Roy qui attendoit de l'eau:
 Henbrelin retourné, le Roy plain de grand aise
 De le voir de retour, de son cheual se baisse,
 Qui oste impatient de sa puissante main
 La cruche pleine d'eau, que tenoit Henbrelin,
 Qui en beut tout son soul, faisant l'essay luy mesme,
 Ne pouuant plus porter vne soif si extreme,
 Et le surplus il baille a ceux qui de ces gents
 Se trouuerent à lors estre plus diligents,

Le Roy
 va pas-
 ser par
 le guay
 d'Anet.

Confessans deuant tous que de meilleur courage
 Onques il n'auoit beu un plus plaisant breuuage,
 Et que le doux Nectar boire diuin des Dieux
 N'estoit accomparer a celuy de ces lieux.

Le Roy ne pouuant plus passer pour la rupture
 Faicte nouvellement du Pont du fleuue l'Heure,

Par dedans le grand bourg du village d'Iury
 Au rapport d'Hambrelin, extrêmement marry,
 Ne voulut toutesfois laisser son entreprise
 Deuers le guay d'Anet droit sa brisée a prise,
 Qui estoit bien meilleur que le guay dangereux
 Du villaige d'Iury, partout profond & creux,
 Et fut contraint de faire vne lieue & demye
 Pour suiure viuement ceste troupe ennemye,
 Mais cela toutesfois lors ne l'empescha pas
 Que les chemins bordez çà & là ne trouuaist,
 De ces fuyars Ligueurs qui blesez & debilles
 N'auoient peu attraper les autres plus habilles,
 Et demouroient lassez à la discretion
 Des courageux soldars de nostre nation,
 Et les autres pensans euites les furies
 Du soldart impiteux, pour garentir leurs vies,
 S'enfuyoient esgarez s'escartans par les boys,
 Cômme fait le sanglier qui oyans les abboys,
 Des turquets, & elabots & autres chiens de chasse
 Impetueusement le suiuent à la trace,
 Qui cuidant euites le furieux effort
 De limiers acharnez: dans le plus espais fort
 Se iette des taillis, mais nonobstant sa fuite
 Qui est mis à la fin par la viue poursuite
 De ces chiens a la mort, ainsi tomboient Lorrains
 Suinis de nos soldars, entre les rudes mains
 Des Paisans du pays, qui a grands coups de fourches
 Les alloient assommans, les animaux farouches
 Leur seruans de tombeaux, tant grand l'indignité
 Estoit du villageois a bon droit irrité
 Contre ces mal-heureux, les promesses friuolles
 Ne leur seruoient de rien, ny leurs douces parolles,

Compa
raison.

Occisiõ
des pai-
sans sur
les Li-
gueurs.

En auoient point d'aidez, ni de secours
 Tant estoient ces paisans acharnez & d'auoiz,
 En leurs improprians infinitez d'iniures
 Les appellans Lorrains, Espagnols, & pariuers,
 Qui de loin auoient fait venir tant d'ennemis
 Comme traistres meschans pour piller leur pais,
 Et qu'à iuste & bon droit renuersez sur la terra,
 Il scauroient que c'est faire à son Seigneur la guerra,
 Et que le mal par eux desiré sur autrui
 Tomberoit iustement sur leur chef au iourd'hui,
 Hé! Quel diuin demron me pourroit au vray dire
 Le carnage, & les mors que te les puisse escrire
 Demourez ce iour là estendu à l'enners
 Par HENRY de Bourbon en mes carmes & vers
 Et des Seigneurs François, & les complaindes tristés
 Des blessez lamentans, leurs trouppes desconfites,
 Et les mastres de camp que noz braues soldats
 Firent leurs prisonniers, ayant leurs estandars
 Quittez villainement: comme le Dieu de Thrée
 Tous les plus valleuroux en promesse surpasse,
 De mesmes vous voyez par sur tout le premier,
 Marcher en bel arroy nostre grand Roy guerrier,
 Faisant faités merueilleux frappant d'estoc & tarte,
 Sur ceux qu'il rencontroit sortans de la bataille,
 Qui fuyoiēt deuant luy ainsi que les aigneaux
 Apperçeuans le loup, passant par les préaux,
 Qui tellement les fuit, & d'un si grand couraige,
 Qu'onques un seul d'eux tous n'osa tourner en saige,
 Craignans espouuântez les efforts furieux
 De noz vaillens soldars, qui se iettoient sur eux,
 Et principalement sur ces marrans d'Espagne
 Les rendans estendu mors dessus la campagne,

Compa
raison

Nox gens mortellement, tous contr'eux d'un accord
 En leurs cœurs animez de leur graue, & fier port,
 Les premiers qui auoient fuyans pris l'espouuante,
 Font tant que le faulx-bourg ils gangnerent de Mante
 Qui d'aprehension espouuantez tremblans,
 Estoit beaucoup plus mors qu'hommes vifs ressemblans,
 Ayans abandonné charettes & bagage,
 A la discretion du foldart au pillage.

Là furent prisonniers infiniz partisans
 Indignes de leur race, indignes de leurs rancs,
 Ennemys coniuerez de la France leur mere,
 François, non pas François, mais race de vipere,
 Entre autres Boys-d'Auphin, le Conte Auffrich Almand,
 Sigongne le Bloisien, Mesdauid le Normand,
 Tenissay, Descuneux, Bouchant la Chastelliere
 Quatre maistres de camp de la troupe guerriere
 Des Ligueurs ennemys: Huguessan Lorguilleux,
 Fallandre qui tenoit pour la Ligue dans Dreux,
 Et autres infiniz que ie ne mets en conte
 Tant de leurs lachetez, en mon ame i'ay honte,
 Fontaine diët Martel, le Champenois Lodon,
 Qui tous auoient l'aissé fuyans à labandon
 Leurs fantassins soldars, en ceste grand desroutte
 Chastenerais mourut, qui auoit pris la routte
 Deuers le bourg d'Iury, mais qui fut remarqué
 A son tres-grand mal-heur, car il fut attaqué
 Si furieusement en ses chaudes alarmes
 Qu'il fut contraint quitter ses excellantes armes,
 Recepuant infiniz grands coups de coustelas
 Atant qu'il eust esté renuersé contre bas
 Vn luy disant ces mots, maintenant t'a follie,
 Chastenerais sera, Par mon fort bras finie,

Ligueurs
 prison-
 niers.

Chaste-
 gnerais
 tué.

Qui auois entrepris sans crainte de la loy
 Du grand Dieu souuerain de tuer nostre Roy,
 Va t'en va aux enfers perfide sanguinaire,
 Receuoir de tes faiëts le condigne salaire,
 Ce disant luy bailla de son espee au corps
 Le laissant estendu entre les autres mors,
 L'un son casque luy prent l'autre son cymeterre,
 L'autre son corselet qu'il portoit a la guerre,
 Moreau Moreau prent son cheual l'en ayant desmonté,
 Archer Sur lequel brauement pyaphant s'est monté,
 des gar- Son corps abandonné tout nud à l'adventure,
 des du Des chiens & des oyseaux qui en prendront pasture,
 Roy, du Digne punition du perfide Ligueur
 Foix. Qui ose s'attaquer a son Prince & Seigneur,
 Ainsi en aduint il, aux Geants de la terre
 Qui furent fouldroyez par l'esclatant tonnerre
 Du grand Dieu Iupiter, & aduiendra à ceux
 Qui contre leur Seigneur osent leuer les yeux,
 L'à furent sur le champ de ces troupes deffaiëtes
 Prises par les Royaux plus de trente cornettes
 De leurs gents de cheual, entre autres l'estendart
 De ces fiers Espagnols, que le Geant Trompart
 Ceste iournee auoit, que le Conte Aubeterre
 Luy sacqua de ses mains, le terrassant par terre,
 Et la cornette blanche ou estoit le Lorrain,
 Que Sigongne portoit contre son Souuerain
 Que Rosny luy osta, & enseignes des bandes
 Tant de pietons François, que des troupes Almandes
 Quatre-vingt, sans nombrer, vingt & quatre estandars,
 Dessouz lesquels marchoient les Suisses soldars,
 Qui s'estoient venus rendre à la clemence grande
 De ce Roy ualheureux, qui aux Royaux commande,

Où estois 'tu' alors ô vieillard bien heureux,
 Qui par six ans entiers as senty mal-heureux,
 De l'Espagnol cruel, en danger de ta vie,
 En ses ordes prisons l'extreme barbarie,
 Et Qui a ton retour de la Flandre depuis
 Fix sentir aux Ligueurs, qui assiguoient Sanlis,
 La force de ton corps, & de ta main habille,
 Acompagnant pour lors le Duc de Longue-ville,
 Chargez si à propos qu'ils furent tous deffaiçts
 Pris sur eux dix canons, les pouldres, & boulets,
 Daumalle, & Ballagny pour garantir leur vie,
 Estans contraints fuir, l'un vers la Picardie,
 Et l'autre poursuivy iusques dans saint Denys
 N'osant se retrouver dedans ce grand Paris,
 Craignant de ces mutins obstinez la furie
 Plusieurs des principaux ayans perdu la vie
 De leurs plus factieux, si tu eusse esté lors
 Combien eusse tu faiçt sortir d'ames dehors
 De ses fiers Espagnols de la prison mortelle,
 Leur faisant resentir de ta clere alumelle
 Le trenchant asillé, les mettant a la mort.
 En te resouenant en ton esprit encor
 Des grandes cruautex que ces peuples barbares
 T'ont faiçt souffrir estans entre leurs mains auares,
 Detenu prisonnier. Et toy qui en conseil,
 Et en exploiçts de Mars, n'as eu si bas pareil,
 Apres le grand Bourbon, ayans de ta vaillance
 Faiçt preuve tant de fois en ses troubles de France,
 Où soit que le party du Roy des Nauarroys
 Tu tinsses, ou de H E N R Y ; dernier Roy des Vallois,
 Lors principalement que d'un cœur magnanime,
 Te monstrant estre filz naturel legitime,

Excla-
 mation
 au Sieu
 de la
 Nouë.

Ausieur
 de Cha-
 stilon,
 François
 de Col-
 ligny
 Admi-
 ral.

De ce grand Admiral d'un bras nerveux & fort,
 Tu vangeas brauement de ton Pere la mort
 Sur ces Parisiens, à la prise subtile
 Que tu fis au Faulx-bourg de ceste grande ville
 De saint germain des prez: où pour le moins sept cens
 Furent par toy ce iour occis, où par tes gents,
 Mettant deuant tes yeux la honte & vitupere,
 Que firent ses cruels au corps de ton cher Pere
 Apres qu'il eut esté de son fier ennemy
 Massacré le cler iour de saint Barthelemy.

Où estois tu aussi Viconte de Thureine

Qui pris de ces marrans as enduré la peine
 De leurs cruels dessains? lors que plus qu'un Rollant,
 Te monstrant au combat furieux & vaillant,
 Tu passas au trauers de leurs superbes bandes
 Composez d'Espagnols & de troupes Flamandes,
 Sans que iamais ton cœur de nature indompté
 Eust peu estre par eux esbranlé surmonté,
 S'estoit fait s'estoit fait, lors de ceste canaille
 Si tu eusses esté au fort de la bataille.

Où estois tu aussi ualoureux Espéron

Qui depuis le Soleil leuant as fait ton nom
 Jusqu'au couchant voller, pour la loyauté grande

Qu'on recongneut en toy, & en ceux de ta bande
 Vers le Roy dernier mort: ayant a toy recours

Te mettant le premier, pour luy donner secours,

Lors que le Duc Lorrain a toute sa puissance

Vouloit attaquer Bloys, bouillant d'ire & vengeance

A l'encontre de luy: Ha Dieu combien de corps

Eussent esté par toy conchez à terre mors,

L'Espagnol maintenant (renuersé contre terre)

Ne nous feust de rechef veñu faire la guerre,

Au Vi-
 cōte de
 Thure-
 ne a pre-
 sent Ma-
 rechal
 de Frā-
 ce &
 Sieur de
 Boilon.

Au Duc
 d'Esper-
 non.

Et Toy bon villageois (a present mal-heureux,
 Tu serois sous HENRY, toy & les tiens heureux
 Labourant de tes bœufs les terres inutilles,
 En paix, & en repos, loin des fureurs ciuiles,
 Mais Dieu qui est la haut qui veut nostre bon Roy
 En son aduersité l'éprouuer en sa foy,
 Ne voulut que du Tout ceste gent mutinee
 Contre son Estat feust ce iour exterminée,
 Afin que tu congnoisse aussi peuple cruel
 Que c'est de delaisser ton Prince naturel
 Pour suiure l'estranger. Or fist le Duc du Mayne
 Depuis qu'il eut quitté l'ansanglantee plaine
 En peu si grand chemin, Qu'il pouuoit voir les tours
 De la ville de Manthe, estant ia aux faulx-bourgs,
 Mais qui fut repoussé proche de la muraille
 Les Bourgeois aduertis qu'il auoit la bataille
 Perdue, & qu'il fuyoit : & voyant que le cœur
 Du peuple il ne pouuoit emouuoir par rigueur,
 Fut contrainct de venir aux indignes prieres
 Decoulant des deux yeux de ses moides paupieres,
 Larmes abondamment : si les mors ont pouuoir
 (Disoit il, contristé) de voz cœurs esmouuoir :
 Aiez pitié de moy : vous mettant la presence
 De mon pere deffunct, qui a pour la deffense
 De l'Eglise Romaine, esté mis a la mort,
 Par grande trahison se pourmenant au bord
 De Loiret, petit filz du grand fleue de Loyre,
 Fleue tant renommé que son loz & sa gloire
 S'espand depuis Auvergne, ou la naissance il prent,
 Jusques a Locean où son nom va perdant,
 De mes freres aussi qui ont par ta furie
 Du costelas trenchant, finy leur triste vie,

Dieu
 veut es-
 prouuer
 le Roy
 en son
 aduersi-
 té.

Prieres
 du Duc
 du May
 ne aux
 habitas
 de Man-
 the.

Et puis les corps bruslez par le commandement
 De HENRY de Vallois, & leurs cendres au vent,
 Afin d'ensepuelir s'il eust peu la memoire
 De si braues Seigneurs, les priuans de leur gloire,
 Mettez deuant voz yeux les merueilleux effectz,
 Qui ont esté par moy chef de la Ligue faictz,
 Si onc a Huguenot i'ay faict par tromperie
 Où par autre moyen sortir du corps la vie,
 Si onques vous m'auex porté quelque amitié
 C'est auiourd huy qu'il faut que vous ayez pitié
 De mon affliction, & tant eut la harangue
 De ce Princc Lorrain qui sortoit de sa langue
 En son aduersité de force & de vertu,
 Que ce peuple inconstant se sentit abattu,
 Et entra dedans Manthe, avec petite suite
 Ou il ne fut long temps redoutant la poursuite
 De ce grand Mars François, & son chemin a pris
 Vers la riche cité qui du Troyan Paris
 Porte a present le nom, où seulement il passe
 Redoutant la fureur de ceste populace,
 Qui ne scauoit encor le desastre & mal-heur
 Tombé dessus le chef du partizan Ligueur.

Or ia du beau Phœbus la lumiere atherée
 S'estoit un peu de nous arriere retiree,
 Qu'on aduertit le Roy que le Guysard Lorrain
 S'estoit sauué a Manthe, avec un petit train,
 Quoy sachant commenda qu'on sonnast la trompette
 Pour rallier ses gents, & faire la retraicte,
 Qui fut aussi tost faict, & s'en va vers Rosny,
 Bourg qui estoit du tout pour l'heure desgarny
 De ce qui est besoing pour appaiser la rage
 Du ventre famelicq: & sans aucun bagage:

Le Roy
 fait son-
 ner la
 retrai-
 cte.

Ces officiers estans en diuers lieux espars
Esgarez ça & là poursuiuans les fuyars,

Nostre Roy ne voulant souz un ingrat silence,
Mettre en oubly de Dieu la diuine assistance,
Passa toute la nuist meditant les haulx-faiëts,
Que nostre Dieu auoit ce iour la par luy faiëts;
Luy rendant à genoux de si belle victoire,
D'un cœur peur & deuot, graces honneur, & gloire,
Attendant que l'Aurore eust ramené le iour
Et que ces domestiqz eussent faiëct leur retour:
Et repaissant son ame appaisant la famine
Ce faisant qu'il sentoit au bas de sa poictrine,
D'un saint Cantique a Dieu, qu'il fist passant la nuict
Inspiré de la haut en son diuin esprit.

Or auant que du iour l'Aurore auant courriere
Eust ramené ça bas la clarté iournalliere
Les domestiqz Royaux qui s'estoient separez,
Poursuiuans par les boys les fuyars esgarez,
Se trouuent deuant luy en grande reuerance,
Luy rendant la raison de leur tardine absence,
Ausquels il commenda de rechercher les corps
Des siens, qui sur le champ seroient demourez mors,
Ayans heureusement pour leur chere patrie
En combattant fini le reste de leur vie,
Pour les ensepuelir & monstrer le debuoir
Qu'un chacun Crestien doit vers son amy auoir,
Les faisans enterrer avec l'armes, & plaintes,
En les acompagnans de pitenses complainctes,
Iuste & dernier deuoir que tout homme est tenu
De faire a son amy de la mort preuenü,

A lors que l'on voioit les champs & fortes villes
Du Royaume François brusler d'armes ciuilles,

Le Roy
cōman-
de en-
terer les
morts.

Et que plusieurs vouloient desnaturez sans foy
 Dechasser meschamment leur legitime Roy,
 En ce temps ô mon Roy, au millien des allarmes
 J'escriuois dedans Bloys, mon pays tes faiçts d'armes,
 Que ie veux consacrer a l'immortalité
 Afin qu'il soit tousiours à la posterité
 Memoire de tes faiçts, & de ceux de la race
 Qui tes rares vertus ensuiuront a la trace,
 Mais pouruen toutesfois que tu ayes le son
 Agreable mon Roy, de ma vraye chançon,
 Las qui a esté faiçte au lieu de la musette,
 Au son espouuantant de l'horrible trompette.

Fin des huit derniers liures de la Henriade,
 de Sebastian Garnier acheué d'imprimer
 le sixiesme d'Auril 1593.

Fautes suruenues a l'impression desdicts liures.

Pag. 1. lig. 8. pour escry, lisez, Escrit, pag. 2. l. 20. pour d'un, lisez,
 d'une, pag. 3. lig. 16. pour franre, lisez, France, pag. 18. lig. 22. pour
 estonner, lisez, estonnez, pag. 31. lig. 4. pour choses, lis. choses, pag.
 23, a la fin de la postille, lis. Pape, pa. 40. l. 9. pour troublant, lisez,
 troublans, pag. 26. l. 15. pour d'Allemag, lis. d'Allemagne, pag. 28.
 l. 32. pour bien ententifue, lis. nostre Prince, pag. l. pour choses, lis.
 choses pag. 34. l. 2. pour leurs, lis. leur, pag. 42. l. 9. pour verra, lis.
 sera, pag. 49. l. 2. pour sou, lis. son, pag. 50. lig. 22. pour san song, lis.
 son sang, pag. 52. l. 18. pour mouraut, lis. mourant pag. 67. l. 8. pour
 fregien, lis. fregieu, pag. 67. l. 16. pour renuersez lis. renuerse, pa. 72.
 l. 20. pour lastrigons lis. l'AEstrigons, p. 84. l. 14. pour, comme, lis.
 comme, pa. 84. l. 24. pour mardus, lis. marrans, pag. 86. l. 17. pour,
 &, lis. en, pag. 62. l. 16. pour l'estendant, lis. descendant, pag. 62. lig.
 2. pour contraint, lis. contraint pag. 93, apostille derniere. pour Al-
 lexandre, lis. d'Alexandre, pag. 101. l. 2. pour le, lis. la, pa. 101. li. 3.
 pour, meurtrissoit, lis. meurtrissoient, pag. 110. l. 31, pour Fermund,
 lis. Fernand, pag. 111. l. 13. pour mettaut lis. mettant, pag. 127. l. 18.
 pour d'Aiguement, lis. d'Aiguemont, pag. 128. a la postille pour
 Bass, Pierre on, lis. Bassom-Pierre s'en, pag. 132. l. 18. pour leur, lis.
 leurs, pag. 133. l. 30. pour yeux, lis. lieux, pa. 142. lig. 23. pour iour-
 uee, lisez, iournee.

Extrait du privilege du Roy.

SVyant la Requête presentee au Roy, par Sebastian Garnier son Procureur en ce Conté Bailliage & autres Jurisdicions de Bloys, le vingt-sixiesme iour du moys de Mars dernier, luy a esté permis par sa Majesté lors estans audiect Bloys, de choisir & commettre tel Imprimeur qu'il verra estre capable & suffisant, pour imprimer fidèlement, où faire imprimer les liures ia par luy mis en lumiere appelez Henriade, & autres qu'il composera, & fera cy apres, inhibant lediect Seigneur à tous Imprimeurs Libraires, marchât & autres quels conques, qu'ils n'ayent à imprimer où faire imprimer aucuns desdicts liures, ny exposer en vente, s'ils n'ont esté, & sont imprimez par sa permission, ou de l'Imprimeur par luy choisi & cõmis a l'impression d'iceux, & ce sur peine de confiscation desdicts liures, & de cent escuz d'amende, le tout pour les causes & raisons amplement declarees en la dicte Requête.